



Un jour de 1963, Richard Balducci, producteur, roule en décapotable entre Sainte Maxime et Saint Tropez, à la recherche d'une villa. Il se fait voler sa caméra. Furieux, il se rend à la gendarmerie de Saint Tropez, place Blanqui, et trouve là un gendarme à l'allure débonnaire qui l'écoute avec attention. Balducci veut porter plainte. Le gendarme

lui rétorque : " Mais il est midi ! " Balducci, médusé, ne tient pas à en rester là. Il écrit un synopsis de quelques pages qu'il propose à Louis De Funès, et quelques mois plus tard une équipe de tournage débarque à Saint Tropez.

Dans Le gendarme... Louis de Funès est dirigé par Jean Girault avec lequel il a réalisé Pouic Pouic et Faite sauter la banque. Le film sort en salle en septembre 1964 et, en très peu de temps, il cartonne. Le public adore ce personnage tyrannique, couard, détestable mais sympathique !

Face au succès du *Gendarme à Saint Tropez*, une suite, puis quatre autres sont envisagées : *Le Gendarme à New York*, *Le Gendarme se marie*, *Le gendarme en balade*, *Le Gendarme et les Extraterrestres* et enfin *Le Gendarme et les Gendarmettes*.



- M. Balducci comment en êtes vous arrivé à travailler dans le cinéma ?

- C'est très simple. J'ai commencé par être journaliste, notamment pour France Soir, et j'écrivais dans la rubrique cinéma. C'est comme cela que la passion m'est venue. J'ai fait quelques films en tant qu'acteur mais mon but principal était l'écriture. J'étais en fait acteur quand il fallait remplacer quelqu'un (rires) !

- Vous êtes à l'origine d'un grand nombre de films extrêmement populaires tels que la saga des "Gendarme" ou "Le facteur de Saint-Tropez" pour ne citer qu'eux, il est

bien évidemment touchant de voir que  
l'accueil du public, plusieurs années après,  
est resté intact ?

- Oui bien sûr, cela me fait très plaisir, il y  
a une forme de fidélité qui est vraiment  
touchante notamment de la part des  
jeunes personnes. Il est d'ailleurs  
dommage que ces personnes n'aient pas pu  
connaître le Saint-Tropez de cette époque  
qui était magnifique. Aujourd'hui cela a  
bien changé malheureusement.

- Vous avez donc été acteur, scénariste, réalisateur, par conséquent vous avez exploré beaucoup de facettes de votre métier, pouvez vous nous parler des critiques que l'on peut parfois essayer, comment réagit-on ? Doit-on en tenir compte et se remettre en question ou bien les ignorer ?

- Je les ai toujours ignorées. Je n'ai jamais eu de bonnes critiques de la part de la presse. A la fin, je ne les lisais même plus, cela ne sert à rien. C'était peut être

une sorte de motivation. Heureusement  
car si nous nous étions fiés aux critiques  
du "Gendarme", nous aurions vite arrêtés !

- Est-ce à l'occasion du film "Taxi,  
Roulotte et corrida" d'André Hunebelle,  
où l'on vous retrouve en tant qu'attaché  
de presse, que vous rencontrez Louis de  
Funès pour la première fois ?

- J'ai connu Louis de Funès quand il était  
pianiste dans un bar de nuit. Il était très  
drôle. Il était ce qu'on appelle un pianiste

à la soucoupe, c'est à dire qu'il disposait  
d'une soucoupe posée sur le bord du piano  
et les gens lui déposaient des pièces  
lorsqu'ils s'en allaient. Par la suite, je l'ai  
retrouvé lorsqu'il était dans la bande des  
Branquignols.

- On vous retrouve encore attaché de  
presse dans "Nous irons à Deauville" en  
1962 pouvez vous nous parler de vos  
souvenirs concernant ce film ?

- Je n'ai malheureusement pas beaucoup



de souvenirs concernant ce film si ce n'est que c'est à cette occasion que j'ai découvert Deauville.

- Vous travailliez déjà en amont du "Gendarme" avec Jacques Vilfrid et Jean Girault sur deux films : "Pouic-Pouic" et "Faîtes sauter la Banque", c'est parce que le trio fonctionne bien que vous vous retrouvez pour créer le "Gendarme de Saint-Tropez" ?

- Oui tout à fait. L'équipe fonctionnait

très bien, tout était parfait. Concernant nos apports réciproques, nous nous sommes répartis les tâches à savoir que Girault réglait la mise en scène, Vilfrid les dialogues tandis que je m'occupais du scénario.

- Louis de Funès est-il beaucoup intervenu sur le scénario original du "Gendarme" ?

- Non pas sur le premier, il a "laissé courir" mais par la suite il a amené de nombreuses idées qui se sont toujours

révélées efficaces. Il n'intervenait pas sur le scénario lui même mais sur le tournage. Il s'adressait toujours à Jean Girault lorsqu'il avait une idée. Et neuf fois sur dix, l'idée était retenue.

- Pouvez-vous nous expliquer ce qui vous a séduit chez Louis de Funès pour lui confier le rôle de vedette ?

- Comme je vous le disais, je connaissais déjà Louis du temps des Branquignols. J'ai toujours trouvé que c'était un homme

formidable, qui prenait son métier de comique avec le plus grand sérieux.

- Pouvez-vous nous parler de l'ambiance sur le plateau des "Gendarme" ?

- C'était une ambiance très familiale. Tout se passait très bien, il n'y a jamais eu de heurts avec qui que ce soit. Il y avait un grand respect entre tous les membres, que ce soit acteurs ou techniciens. Louis donnait d'ailleurs son avis sur les personnes qu'il souhaitait avoir à ses côtés

dans la distribution, sans jamais les imposer ! Il avait par exemple une grande tendresse pour Galabru, Marin, Grosso ou Modo....Ils étaient tous des élèves dociles avec lui.

- Qu'en était-il des relations entre Jean Girault et Louis de Funès ?

- Jean Girault était une personne extrêmement souple. Il ne faut pas oublier qu'il était une des personnes qui le connaissaient le plus puisqu'ils avaient déjà

souvent collaborés ensemble. Il y avait donc un grand respect entre eux. Jean Girault écoutait toujours les propositions de Louis qui a amené beaucoup dans le sens où, lorsqu'il sentait que quelque chose n'était pas forcément très bon, on se rendait compte qu'il avait toujours raison.

- Pouvez vous nous expliquer les raisons d'une première séquence en noir et blanc dans le film ?

- La raison en est très simple. Au début du

film, Louis est gendarme dans un petit village de montagne avant d'être muté dans le Var, à Saint-Tropez. Le passage du noir et blanc à la couleur marque justement la découverte de Saint-Tropez. Nous trouvons l'idée originale. C'est d'ailleurs le tout premier film couleur dans lequel Louis de Funès a tourné.

- A l'époque était-ce un film à gros ou petit budget ?

- C'était un budget moyen. Il y avait

beaucoup de défraiements car toutes les personnes, acteurs et techniciens étant de Paris et travaillant à Saint-Tropez, des frais importants étaient engagés ; pour le transport notamment. Mais à l'arrivée, le film n'a pas coûté cher puisque les dépenses ont été plus qu'amorties par les bénéfices !

- Quelles furent les critiques dès la sortie du film ?

- Comme tous les films comiques, elles ne



furent pas très bonnes. Si nous leur avions dit qu'il y en aurait eu cinq de plus, ils ne nous auraient pas crus.

- Au départ, il ne devait pas y avoir de suite, comment est venu l'idée d'un deuxième "Gendarme" ?

- Le deuxième "Gendarme" est quand même apparu huit ans après le premier. Il faut savoir que Louis de Funès disposait d'un contrat pour trois films avec Beythout et Pignières, c'est pourquoi pour

le second, nous avons proposé de refaire un "Gendarme" puisque les chiffres du premier avaient été excellents. Louis de Funès a été d'accord mais a souhaité, pour qu'une suite se justifie, que les gendarmes quittent la France. Ils se sont donc par conséquent retrouvés à New York.

- Quels souvenirs gardez-vous du tournage de ce deuxième gendarme ?

- L'ambiance était comme d'habitude merveilleuse. Sur le France, nous avons

profité des décors somptueux que le paquebot offrait pour tourner une séquence improvisée qui n'était pas prévue dans le scénario original.

- Pouvez vous nous parler de Jacques Vilfrid ?

- C'était le compère permanent de Jean Girault, ils avaient déjà travaillé ensemble sur "Faîtes sauter la banque" et "Pouic-Pouic", il était donc logique qu'il participe au "Gendarme". Il n'était pas toujours

présent sur le plateau, il venait de temps en temps notamment quand il y avait des raccords de dialogues à effectuer.

- On peut noter une évolution naturelle du "Gendarme", il se marie, part à la retraite....c'est une nécessité que les gens puissent s'identifier à lui par un parcours similaire au leur ?

- Non, le "Gendarme" évolue tout simplement parce que beaucoup de personnes nous disaient "Et maintenant,

que va t-il se passer ?" Il a donc quelque part évolué en fonction de l'attente des gens.

- Vous ne participez pas au dernier

"Gendarme", pouvez vous nous expliquer les raisons de cette absence ?

- C'est pour moi le "Gendarme" de trop. A

mon avis il n'était pas à faire. Si vous

voulez je me suis pleinement investi dans

les deux premiers, je n'étais pas contre

les deux suivants ("Le Gendarme se Marie"

et "Le Gendarme en balade") mais je n'étais pas pour les deux derniers qui ne sont pas très bons, il faut bien le reconnaître. Pourtant, ces deux films ont fait des recettes formidables, rien qu'avec le nom "Gendarme" dans le titre.

- Y a t-il eu d'autres projets par la suite

- Nous avons commencé à travailler sur un scénario qui tournait autour de l'histoire du gendarme perdu dans le triangle des Bermudes. Le travail avançait bien mais

malheureusement Louis nous a quittés  
avant que nous ayons pu le concrétiser.

- Le film se serait donc réalisé sans le  
décès de Louis de Funès ?

- Oui bien sûr, sans aucun problème.

- Comment se passait le travail entre les  
acteurs et les techniciens sur le plateau ?

- Tout se passait à merveille, il y avait un  
grand respect. Louis de Funès respectait

énormément les techniciens. Pour lui, chaque personne était indispensable, il a toujours eu de très bons rapports avec tout le monde. Il trouvait même que les techniciens ne gagnaient pas assez. Louis avait besoin de sa famille de cinéma, d'être entouré de son équipe. Il y avait un esprit véritablement familial. Quand il ne tournait pas, il venait tout de même sur le plateau pour donner des répliques en off ou simplement pour jeter un oeil. Il avait par contre une doublure lumière car cela le fatiguait un peu. C'était une personne

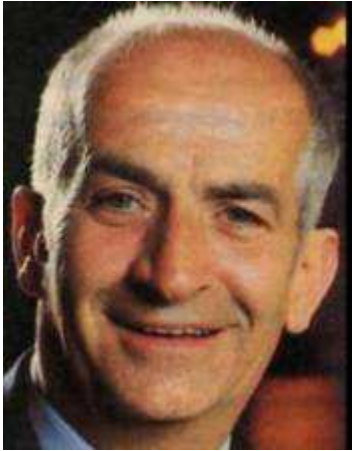


formidable avec laquelle je n'ai que de  
bons souvenirs. Il était très professionnel  
et aimait avoir une sécurité financière.



## LES PROTAGONISTES

LOUIS DE FUNES :



Carlos Luis de Funès de Galarza est plus connu sous le pseudonyme de Louis de Funès. Louis de Funès de son 1.64m est né le 31 juillet 1914 à Courbevoie bien qu'il appartienne à la noblesse de Séville ( son père était avocat, il devint par la suite un

diamantaire ). Après ses études au lycée Condorcet de Paris. Louis de Funès doit en effet pendant de longues années se contenter de petits rôles, voire de n'effectuer que de la figuration, aussi bien au théâtre que sur le grand écran. A l'école, Louis de Funès était doué pour le... sport ! Il travailla jusqu'au début de la 2nde guerre mondiale comme dessinateur. Il ne participa pas au conflit qui éclata en 1939 car il fut déclaré inapte, c'était en réalité une erreur de dossier, puis fut engagé comme pianiste dans des boîtes de

nuit, où il rencontre Eddy Barclay, pendant l'occupation allemande.

Derrière son piano, il se trémoussait déjà : un personnage nerveux, grimaçant et gesticulant de tous les côtés était né. Sa première apparition sur les planches a d'ailleurs lieu dans le Paris occupé. A la Libération, il continue son bonhomme de chemin, écume les studios et les scènes, mais n'est appelé au mieux que pour des seconds personnages parmi lesquels le valet de chambre de "La vie d'un honnête homme" de Sacha Guitry 1952. En 1956, il

obtient un début de reconnaissance dans "La Traversée de Paris" de Claude Autant-Lara en 1956 où il joue aux côtés de Jean Gabin et Bourvil..

Cet acteur français est devenu l'une des vedettes européennes les plus populaires des années 1960 et 1970. Entre temps, il a épousé Germaine Elodie Carroyer en 1936, puis il se marie une seconde fois avec Jeanne Barthélémy de Maupassant, la petite nièce de l'écrivain. Leur fils Olivier jouera dans quelques films avec son père "Le Grand restaurant", "Sur un arbre

perché". A la fin des années 50, après déjà une centaine de films à son actif, son comique visuel est enfin reconnu. En 1958, il décroche le premier rôle dans "Ni vu ni connu".

Et, l'année suivante, il triomphe avec la pièce "Oscar" dans laquelle ses grimaces font merveille et déclenchent le rire à coup sûr. La suite est beaucoup plus connue. Après le succès de "Pouic-Pouic" en 1963, il va de triomphe en triomphe. Les producteurs et les réalisateurs se l'arrachent. On lui offre ses premiers

grands rôles, qui le conduisirent très vite au célèbre "Gendarme de Saint-Tropez" de Jean Girault en 1964 qui sera suivi de cinq «!suites!». A partir de là, De Funès articule sa carrière autour de deux axes : l'axe Gérard Oury et l'axe Jean Girault. Ce dernier lui offre encore un rôle d'anthologie dans la peau de l'inspecteur Cruchot. Entre-temps, Gérard Oury lui a offert ses trois plus grands succès. Ses duos avec Bourvil dans "Le corniaud" en 1965 et "La grande vadrouille" en 1966, plus grand succès du cinéma français avec

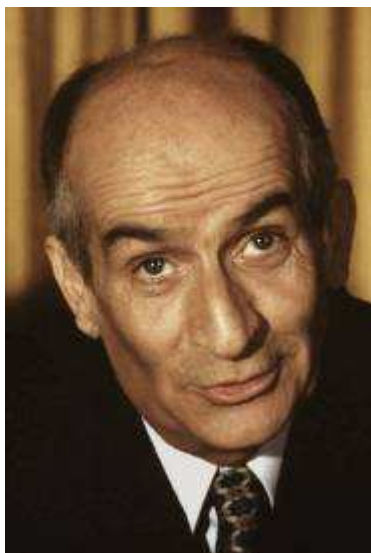
17,2 millions d'entrées, passent à la postérité avec des répliques et des séquences inoubliables. Son personnage irascible, mais pas vraiment méchant, son jeu grimaçant et ses mimiques ont été théorisés dans "La Folie des grandeurs" de Gérard Oury en 1971, où il rencontre Yves Montand et "Hibernatus" en 1969. Avec "Les aventures de Rabbi Jacob" en 1973, il réussit l'exploit de faire rire ensemble juifs, musulmans et catholiques. Rattrapé par la maladie, il dû s'arrêter quelques temps pour se reposer à la suite de ces



deux infarctus en 1975 il tournera encore quelques films, dont "L' Aile ou la Cuisse", avec un débutant nommé Coluche.

Puis on le vit également dans un grand film "La soupe aux choux" Il a su toujours tirer parti de ses moindres apparitions sur le petit ou le grand écran : il faisait toujours un numéro pour sortir du lot. Louis de Funès a fréquenté pendant de nombreuses années un restaurant qui était fréquenté par les gens du spectacle tels que Michel Serrault, Jean Yanne. Vers 3h du matin après avoir avoir joué au théâtre ils se

retrouvaient pour dîner à "La Cloche d'Or"  
rue Mansart dans le 9ème arrondissement  
de Paris. Il nous quitta le 27 Janvier 1983  
à Nantes victime d'une crise cardiaque.  
Son corps repose au cimetière du cellier,  
commune de Loire-Atlantique près du  
château de Clermont.



## JEAN GIRAULT



Jean Girault a une filmographie faite  
uniquement de films comiques ou familiaux.  
C'est rare. et encore plus rare , une  
telle liste de succès . C'est, il est vrai  
avec la plupart du temps le grand Louis De  
Funès qui a permis à de nombreux

réalisateurs d'aboutir aux grands succès

(Oury, Zidi...)

Jean Girault est né le 09/05/1924 à

Villenauxe la Grande (Aube) et est décédé

le 24/07/1982. Il n'a cessé de tourner un

film par an depuis son premier film .

C'est lui qui a donné le vrai premier grand

rôle à De Funès qui sera alors embauché

par Gérard Oury pour "Le corniaud".

Une anecdote : il ne s'entendait pas avec

Claude Gensac qui avait été imposée par

Louis de Funès pour la série des

gendarmes.

La maladie lui a empêché de terminer son dernier film. Il sera suppléé par son assistant.



## RAYMOND LEFEVRE



Raymond Lefèvre (20 novembre 1929 - 27

juin 2008) est un pianiste, arrangeur et

compositeur français d' easy listening.

Natif de Calais, il obtient le 1er prix de

piano et flûte au Conservatoire de Paris .

Au début des années 50, il est pianiste de

jazz avec Hubert Rostaing (clarinettiste)

et Bobby Jaspar (saxo ténor flûtiste). Il

décède à l'âge de 78 ans le 27 juin 2008.

1956 : Grand succès ( best seller aux U.S.A.) : «The day that the rains came» (Le jour où la pluie viendra) de Gilbert Bécaud.

Infatigable compositeur, arrangeur, il fut pianiste chez Franck Pourcel avec lequel il collaborera souvent (par exemple : «Schuss» durant la période des J.O. d'Hiver 1964) et aussi Paul Mauriat . Notons une belle complicité entre ces 3 musiciens. Ses disques sont édités chez Barclay. Il accompagne souvent la grande Dalida puis

toutes les stars de la chanson lors des émissions de Guy Lux (Le palmarès de la chanson, Cadet Rousselle ...) devenant si populaire sur nos petits écrans.

Citons la magnifique version d' Ame câline de Michel Polnareff (Soul coaxing aux U.S.A).

Ce souriant chef barbu est devenu très célèbre au Japon où il a obtenu des disques d'or mais aussi en Allemagne et dans bien d' autres pays.

Compositeur de musiques de films de Louis de Funès notamment, dans la série du "



Gendarme" avec l' inoubliable Do you, do you, do you, Saint-Tropez dans le "Le Gendarme de Saint-Tropez ") ou "La Soupe aux choux", " Faites sauter la banque ", "Les Grandes Vacances ", "Jo" certaines composées avec Mauriat sans penser qu' elles deviendraient si populaires !



## LES GENDARMES

Michel Galabru - L'adjutant chef Gerber



Acteur incontournable du cinéma populaire

français, Michel Galabru a tourné dans

plus de 250 films et téléfilms, dont

certains se démarquent par leurs succès.

Il fut l'inoubliable adjutant Gerber face

au maréchal des logis chef Ludovic  
Cruchot (Louis de Funès) dans la série des  
Gendarmes, le docteur du Viager de Pierre  
Tchernia, le père conservateur de La Cage  
aux folles, le commissaire des Sous-doués,  
le papy de Papy fait de la résistance, le  
collabo d'Uranus, le chef du village dans  
Astérix et Obélix contre César, le  
ministre de l'Éducation nationale dans Le  
Petit Nicolas ou encore le grand-oncle de  
Bienvenue chez les Ch'tis.

Il mène depuis les années 1950 une grande  
carrière théâtrale, où il interprète des

pièces du répertoire classique (Le Bourgeois gentilhomme, Les Précieuses ridicules...) et contemporain (L'Hurluberlu, Les Chaussettes opus 124...). Il a d'ailleurs été récompensé par un Molière du meilleur comédien en 2008.

Souvent associé à la comédie populaire, voire « franchouillarde », Michel Galabru a tourné, de son propre aveu, un incroyable nombre de films alimentaires. Toutefois, il a su briller dans le registre dramatique, notamment dans *Le Juge et l'Assassin*, rôle pour lequel il a reçu le César du

meilleur acteur.

Au milieu des années 1980, il crée « Les estivales de Malaucène », dans le Vaucluse.

Ce festival qui réunit plus de 50 000

spectateurs dure 8 ans. Il voit de

nombreuses personnalités et amis de

Michel dont Rosy Varte, Micheline Dax ou

encore Yolande Folliot.

Tout en exerçant son métier sur les

planches et sur l'écran, Michel Galabru

transmet son savoir depuis le début des

années 1980 grâce à son cours, qui après

avoir pris place au Théâtre Montmartre

Galabru, puis au Théâtre des Variétés, se déroule aujourd'hui dans le prestigieux Théâtre du Gymnase.



## Christian Marin - Merlot



Le visage de Christian Marin est connu de tous les cinéphiles, tant il inspire la gentillesse, la gaieté et l'amabilité. Cet homme très charmant a travaillé à de nombreuses reprises avec Louis de Funès. Ils tournèrent ensemble "Les Tortillards" (1960), "La Belle Américaine" (1961), "Pouic, Pouic" (1963), "Le Gendarme de Saint-Tropez", (1964), "Le Gendarme à

New York" (1965), "Le Gendarme se Marie" (1968) et "Le Gendarme en Balade" (1970). Autant dire que - en l'espace d'une décennie - Christian Marin a très bien connu ce grand comédien. Il joue tous les répertoires, du marchand de glace mélancolique et amoureux au valet nonchalant et blasé, sans oublier bien entendu le sympathique gendarme Merlot. Rappelons aussi qu'il fut longtemps Laverdure à la télévision dans les "Chevaliers du Ciel" (1967-1970).



## Jean Lefebvre - Fougasse



Jean Lefebvre était un comédien français, né le 3 octobre 1922 à Valenciennes (Nord) et mort le 8 juillet 2004 à Marrakech (Maroc).

Au cinéma et au théâtre, il a interprété de nombreux rôles burlesques. Parmi les plus célèbres : *Les Tontons flingueurs*, *Ne nous fâchons pas*, et la série du *Gendarme de Saint-Tropez* et de *la Septième*

compagnie, une parodie de la bataille de France en 1940. Cette oeuvre, que les initiés appellent simplement "la trilogie" (toute façon c'est Star Wars qu'a copié) reste dans les mémoires comme une oeuvre majeure symbole d'un comique de l'autodérision typiquement français dont Jean Lefebvre fera la trame de sa carrière "J'ai tourné dans tellement de navets qu'on pourrait en cultiver un jardin" déclara-t-il ainsi.

Homme sage, il appliqua tout au long de sa vie une philosophie d'inspiration

épicurienne basée sur la jouissance du moment présent et l'ouverture vers l'autre (et celle des bouteilles). "Buvez un coup à ma santé les jeunes" nous dit-il en guise de conclusion lors de notre dernière rencontre.

Fin musicien dans "feu Adrien Musset", Défenseur de l'agriculture hexagonale dans "Tendrement vache", protecteur de la veuve et de l'orphelin dans "Prends ta Rolls et vas pointer", Ambassadeur de la cause viticole, il donne une seconde jeunesse à l'oeuvre de Molière dans

"Chateau Magot". Un grand nombre de ces merveilles assureront un succès sans équivalent aux secondes partie de soirées cinéma du dimanche soir sur M6.

Grand séducteur, célèbre pour son fameux regard de cocker, il sut conquérir le coeur de nombre de ses admiratrices tant par son humour et son charisme que par son physique ravageur. Ceci ne fut bien sur pas sans susciter de nombreuses jalousies chez ses collègues hollywoodiens (Tom C., Bruce W, Robert de N, John T. Arnlod S ainsi que Sylvester S.) qui lui barrèrent la

route vers les oscars (mesquinerie quand tu nous tiens...)

Il s'était récemment distingué au théâtre en jouant le double-rôle principal de la pièce *Les Jumeaux*. N'hésitant pas à donner de sa personne, il a réalisé une prestation d'un réalisme sans faille dans la pièce "les vignes du seigneur".

Il était un gros joueur et, en 1999, avait gagné environ 3,7 millions de francs au Loto. Avec ce pactole, il s'était monté un restaurant à Marrakech, *La Bohème*.

## Guy Grosso - Tricard



Guy Grosso, de son vrai nom Guy Marcel

Sarrazin, est un acteur et fantaisiste

français né le 19 août 1933 à Beauvais,

dans l'Oise et mort le 14 février 2001 à

Saint-Germain-en-Laye dans les Yvelines.

Il est surtout connu en France pour avoir

constitué dès la fin des années 1950 un

duo comique : *Grosso et Modo* avec  
l'acteur *Michel Modo*, avec qui il apparaît  
dans de nombreux films avec *Louis de  
Funès*, dont la série des *Gendarmes de  
Saint-Tropez*, dans laquelle il tient le rôle  
du *Gendarme Tricard*.

*Michel Modo - Berlicot*



Michel Modo, de son vrai nom Michel Henri Louis Goi, est un acteur français, né le 30 mars 1937 à Carpentras (Vaucluse) et mort d'un cancer le 25 septembre 2008 à Vaires-sur-Marne, (Seine-et-Marne).

Il est surtout connu en France pour avoir constitué dès la fin des années 1950 un duo comique, *Grosso et Modo*, avec l'acteur *Guy Grosso*. Ce duo apparaîtra dans de nombreux films avec Louis de Funès, dont la série des *Gendarmes de Saint-Tropez*, où il interprètera le rôle du *Gendarme Berlicot* aux côtés de Michel



Galabru, Jean Lefebvre et Christian Marin. Ils sont aussi Laflûte et Lecoing dans *Le Songe d'une nuit d'été* de Jean-Christophe Averty.

Entre 1993 et 1997, il est un récurrent de la série télévisée *Highlander : Maurice*, personnage humoristique caractérisant le Français moyen.

En décembre 2005, il joue dans le feuilleton télévisé *Plus belle la vie* aux côtés de Colette Renard dans une intrigue émouvante. Il y incarne un clochard philosophe déguisé en Père Noël.

Il a doublé également plusieurs personnages récurrents dans la version française de la série animée Les Simpson. À sa mort brutale en 2008 à l'âge de 71 ans, lors du doublage des derniers épisodes de la saison 19, il est remplacé au pied-levé par Gérard Rinaldi qui meurt à son tour d'un cancer le 2 mars 2012.

## Patrick Préjean - Perlin



Patrick Préjean est de ces comédiens que les cinéphiles français aiment pour la gaieté et la sympathie qu'ils dégagent. Et son sourire distinctif renforce le caractère agréable et attachant du personnage. Amoureux du théâtre, passionné par le cinéma, spécialisé dans le doublage ou encore acteur récurrent de

téléfilms, il s'est essayé - et a réussi - dans tous les domaines. Fils d'acteurs célèbres, il s'est pourtant forgé un prénom par ses propres moyens...n'en déplaît pas aux mauvaises langues. En effet, être le fils d'Albert Préjean ne dispensa pas le comédien d'un long apprentissage du métier, avec des passages obligés par les cours de comédie et le conservatoire. Au total, outre les innombrables pièces de théâtre et les nombreuses séries télévisées, Patrick Préjean a joué dans une quarantaine de films en côtoyant de

grands cinéastes (Costa-Gavras, Alex Joffé, Christian Jacque, Claude Chabrol, Serge Korber, Gérard Oury...) et les principales vedettes françaises (Bourvil, Jean-Paul Belmondo, Louis de Funès, Jean Gabin...).

Les cinéphiles se souviendront notamment de Beau Môme dans " Brigade antigangs ", du soldat belge des Nations Unies dans " Le Cerveau " et bien évidemment du maréchal des logis Perlin dans " Le Gendarme et les Gendarmettes ". De plus, depuis plusieurs années, il enchaîne les

personnifications de personnages animés  
tels Tigrou et Gros Minet.

En définitive, Patrick Préjean est un  
artiste complet. En multipliant les rôles  
sur les planches et devant les caméras  
depuis quarante-cinq ans, Patrick Préjean a  
mis à sa disposition une remarquable  
palette de personnages à différentes  
facettes. Mais à la vie, il reste toujours  
disponible, gentil et chaleureux...

## Maurice Risch - Beaupied



Maurice Risch n'est plus à présenter pour les cinéphiles. Souvent confondu avec Jacques Villeret au début de sa carrière, son visage rond a induit en erreur plus d'un spectateur. Maurice Risch a travaillé avec Louis de Funès à plusieurs reprises - "Le Grand restaurant" de Jacques Besnard, sorti en 1967 et immédiatement suivi par "Les Grandes vacances" de Jean Girault. Il est également l'Imbécile de

Daubrez dans "La Zizanie" de Claude Zidi.

Maurice Risch rejoint Cruchot à l'été

1978 pour la réalisation du "Gendarme et

les extra-terrestres" puis pour "Le

Gendarme et les Gendarmettes", le

dernier film de Louis de Funès.

Au cinéma, on retrouve également l'acteur

dans des films tels "Signé Furax", "Les

Fourberies de Scapin" ou en inspecteur

dans "Justice de flic". Il compte aussi à sa

filmographie des oeuvres dont il est le

personnage principal dont l'honorable

"Gros Dégueulasse", mais aussi des



"nanars" comme "Mon curé chez les  
Thailandaises". Il participe à d'autres  
projets plus ambitieux tels "Tout le monde  
il est beau, tout le monde il est gentil" de  
Jean Yanne, "Salut l'artiste" de Yves  
Robert", "Le Coup du parapluie" de Gérard  
Oury ou encore "Le dernier métro" de  
François Truffaut.

C'est au théâtre que sa carrière est la  
plus dense et régulière. Il a joué des  
Classiques, dont "Le Médecin Malgré lui"  
et "Les Précieuses ridicules" de Molière,  
mais aussi Feydeau, Achard, Anouilh, de

Obaldia et Camolletti. En 2003, il était sur les planches du Palais-Royal avec "Quel cinéma !" aux côtés de Patrick Préjean, puis dans "Ma Femme s'appelle Maurice" avec Georges Beller. C'est sans conteste dans le théâtre de boulevard qu'il a forgé sa popularité. En 2012, il fait une tournée dans toute la France dans "Ca reste en famille" de Bernard Granger, que le comédien met lui-même en scène.

## Jean Pierre Rambal - Taupin



Jean Pierre Rambal est un acteur français né le 13 septembre 1931 à Marseille et mort le 18 septembre 2001 à Paris.

Il jouait le professeur Plumecousin aux côtés de Brok et Chnok dans l'émission pour enfants "Les Visiteurs du mercredi".

## Ma Biche - Josepha Cruchot



Elle est élève du Conservatoire national supérieur d'art dramatique en 1947. Avant de se spécialiser dans la comédie, voire dans le burlesque, elle a joué des grands premiers rôles dramatiques, ce que l'on a tendance à oublier : Madame de Montespan dans l'épisode Le drame des

poisons, dans la série télévisée *La caméra explore le temps*, ou de séduisantes grandes bourgeoises un peu garces dans *Comment épouser un premier ministre*, *Les Sultans* et *Journal d'une femme en blanc*. Contactée par Disney France, elle s'essaie à l'art du doublage en interprétant la méchante Reine, lors du deuxième doublage de *Blanche-Neige et les Sept Nains*.

Elle débute au cinéma dans *La Vie d'un honnête homme*, de Sacha Guitry, film dans lequel elle interprète la bonne aux

côtés de Louis de Funès.

Elle a été mariée en premières nocces, de 1951 à 1955, avec l'acteur Pierre Mondy puis, en secondes nocces, de 1958 à 1977, avec Henri Chemin, pilote automobile français.

Bien que le cinéma l'ait souvent cantonnée dans des seconds rôles, on se souviendra d'elle comme ayant joué à dix reprises en compagnie de Louis de Funès, dont elle interprétait le plus souvent le rôle de l'épouse, notamment dans la série du Gendarme de Saint-Tropez.

Claude Gensac est aussi une actrice de théâtre (débutant en 1952 aux côtés de... Louis de Funès dans *Sans Cérémonie*), apparue sur les planches aux côtés d'Edwige Feuillère dans *La Folle de Chaillot* (1974), de Robert Manuel dans *Les deux vierges* (1984), ainsi que de Robert Lamoureux dans *Le Dindon*.

Enfin, elle a joué des rôles divers dans une vingtaine de séries ou feuilletons télévisés, comme dans *Marc et Sophie* et son dernier rôle marquant d'une tante avare dans la série *Sous le soleil*.

Elle est surtout connue pour être la « biche » du regretté Louis de Funès. Elle a d'ailleurs publié en 2005 un livre, *Ma biche... c'est vite dit !*, dans lequel elle raconte des anecdotes de tournage avec de Funès, mais dans lequel elle retrace aussi son parcours de comédienne. Elle est officier de l'ordre des Arts et des Lettres (promotion de juillet 2011).



## Les films



Grâce aux loyaux services rendus à la commune de Belvédère dans les Alpes-Maritimes où il était jusqu'ici en poste, Ludovic Cruchot, simple maréchal des logis de la gendarmerie, est muté dans le Var, à Saint-Tropez tout en étant promu

maréchal des logis-chef.

Arrivé sur les lieux de sa nouvelle affectation, Cruchot participe aux vaines et répétitives chasses aux nudistes organisées par son supérieur, l'adjudant Gerber, tandis que de son côté sa fille Nicole, qui s'ennuyait autrefois à mourir dans son village, est éblouie par le luxe de sa nouvelle ville. Mais, n'arrivant pas à se faire accepter par les jeunes bourgeois de la station balnéaire, elle s'invente un père fictif richissime : celui-ci serait milliardaire, posséderait un yacht dans

cette cité et s'appellerait Archibald  
Ferguson, qu'elle n'aurait jamais  
rencontré.

Contraint par Nicole et bien malgré lui,  
Cruchot va se retrouver au cœur du  
manège de sa fille, qui va le mêler à son  
histoire et par là même, à la recherche  
d'un Rembrandt volé, lorsque les amis de  
cette dernière chercheront à le  
rencontrer. Il essaiera pourtant et par  
tous les moyens de préserver son identité  
officielle intacte au vu de son adjudant et  
de ses collègues.

Cruchot [tenant un minuscule poisson] :

Vous reconnaissez la victime, je présume.

Braconnier : Elle m'a sauté dans la main !

Cruchot : Et que faisait cette petite main

dans une eau réservée ? Sans permis ?

Sans matériel réglementaire ? Hein ? Sur

une propriété privée ? En période prohibée

?

Cruchot [En mesurant le poisson] : Tu lis

combien, là, mon petit ?

Braconnier : 13.

Cruchot : Non ! Hé ! Oh !

Braconnier : 12.

Cruchot : Oui, bon ! Ici. Qu'est-ce que tu  
lis là, mon petit.  $22 - 12 = ?$

Braconnier : Dans le département des  
Hautes Alpes, pour la pêche à la truite, la  
longueur minimum du poisson doit être de...

[il détourne la tête]

Cruchot : Non, non, là, continue.

Braconnier : 22 centimètres.

Cruchot : Voilà ! Donc je pose 22 et je  
retiens... ça fait combien, ça ?

Braconnier : 12.

Cruchot : Je pose 22, je retiens 12. Il  
reste combien ?

Braconnier : Ben 10 !

Cruchot : Il reste... 10 jours de cabane

Merlot : Lucien...

Fougasse : Ouais ?

Merlot : J'crois qu'j'aperçois la silhouette  
d'un gradé...

Fougasse : T'as raison, Albert. Va falloir y  
aller, hein !

Merlot : Tu crois ? Merlot : 'jour chef... On  
a fait bon voyage ?

Fougasse : Belle fille, chef. Félicitations !

Cruchot : Qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

Garde à vous ! [Regards narquois de

Fougasse et Merlot] GARDE À VOUS ! [Ils obtempèrent] Alors, on copine avec les supérieurs ! On se tape sur le ventre ? On se prend pour des guérilleros ? Cruchot :  
Présentez-vous !

Merlot : Mrchallgis Mrlot, chef.

Cruchot : J'ai rien compris, recommencez.

Merlot : Mrchaldeslgis Mrlot, chef.

Cruchot : Toujours rien compris. A vous ?

Fougasse : Et moi, Maréchal des lgis

Fgasse.

Cruchot : Qui ?

Fougasse : Fougasse !

Nicole : Tu vas te rendre impopulaire,  
papa.

Cruchot : Le gendarme, c'est l'ordre, et  
l'ordre, c'est toujours impopulaire.

Un cabaretier [à Fougasse et Merlot] : Eh  
alors ? Vous ne venez pas prendre le pastis  
?

Merlot : Ferme ça.

Fougasse : Tu ne vois pas qu'on est de  
service.

Le cabaretier : Et alors ! D'habitude c'est  
pas ça qui vous empêche d'avoir soif. [à  
Cruchot] C'est vous qui leur faites peur



comme ça ? C'est pas gentil. Déjà qu'ils sont craintifs. Le Cabaretier : Je vous offre le pastis ?

Cruchot [sortant son carnet de contraventions] : Non, non. C'est ma tournée d'inauguration.

Cruchot : J'espère, Messieurs, que nous ferons du bon travail ensemble. Écoutez-moi bien. Vous savez que le gendarme est à la Nation ce que le chien de berger est au troupeau. Il faut souvent aboyer, parfois mordre, mais toujours se faire craindre. Vous êtes les branches et je suis le tronc.

Une seule chose compte : c'est que la récolte soit bonne et que les vaches soient bien gardées.

Cruchot : Je me suis permis de vous amener un petit cadeau...

Gerber : Ah ! C'est trop gentil.

Cruchot [en lui tendant une liasse de contraventions] : ... pour fêter mon arrivée.

Gerber : Ah ! Oui, oui...

Cruchot : Mes lettres de créances, comme on dit dans les ambassades.

Gerber : Neuf ! Neuf procès verbaux

entre le port et ici ?! Mais vous n'avez pas perdu de temps !

Cruchot : Mais le temps, c'est de l'argent, mon adjudant.

Gerber [s'arrêtant sur l'un des PV] : Mais c'est la voiture de Monsieur le Maire, ça.

Cruchot : Oui, en plein sur le passage clouté.

Gerber : Oui, c'est un instant de distraction.

Cruchot : Ah, en plein sur les clous !

Gerber : Oui, oui... Je m'occuperai de ça personnellement. Vous avez compris ?

Garde à vous !! Mais dites-moi, votre nouveau galon vous a mis en appétit, on dirait ! Puis vous louchez sur les miens.

Cruchot : Quelle vilaine pensée, mon adjudant...

Gerber : N'oubliez pas que je suis le patron ! Garde à vous ! Et calmez vous...

Calmez vous...Cruchot : Enchanté, Madame

l' Adjudante.

Mme Gerber : Oh non, pas ça. Madame

Gerber, ou Cécilia, si vous préférez.

Cruchot : Cécilia...

Gerber : Euh... je préfère Madame Gerber.

Nicole : J'suis pas dans le vent, quoi !

Cruchot : Alors, parce qu'il faut s'habiller  
en Arlequin et se balader dans les  
courants d'air pour être naturalisé ici ?

Nicole : Mais enfin, papa. J'essaie d'être à  
la mode. D'être comme tout le monde,  
quoi.

Cruchot : Mais tu n'es pas comme tout le  
monde... tu es ma fille !

Nicole : Ah ben justement ! Si tu crois que  
c'est drôle.

Cruchot : Mais enfin. Ecoutez,  
Mademoiselle, vous n'avez rien de moins...

de moins chatoyant ?

Vendeuse : Oh mais voyons, Monsieur, avec notre beau soleil, ce serait vraiment trop triste.

Cruchot : Votre beau soleil... Mais ma parole, on dirait que c'est vous qui l'avez inventé.

Gerber : Ah, regardez-moi ça... Si la vieille couturière de ma femme n'était pas morte...

Cruchot : Ben elle en mourrait.

Cruchot : Messieurs, voici notre objectif.

L'ennemi se cache ici. Supérieur en

nombre, rusé, attentif et bien organisé.

Or, que faire, me direz-vous. Poser le problème. Qu'est-ce qu'un gendarme, qu'est-ce qu'un nudiste ? Berlicot, qu'est-ce qu'un nudiste ?

Berlicot : Euh, chef, c'est quelqu'un de tout nu.

Cruchot : Merlot, qu'est-ce qu'un gendarme ?

Merlot : C'est quelqu'un de tout habillé, chef.

Fougasse : Chef, chef. [façon premier de classe] Avec un uniforme.

Cruchot : Donc, si le gendarme est tout nu,  
il peut approcher... le tout nu. Mais rien ne  
prouve plus qu'il soit gendarme. Par  
contre, si le tout nu voit le gendarme,  
houp, il s'habille et rien ne prouve plus  
qu'il soit nudiste. C'est ce que nous  
appelons dans le jargon des données  
contradictoire.[Voyant Tricart endormi  
pendant son exposé]

Cruchot : Qu'est ce que je viens de dire ?

Tricart : Je... Euh... On les aura !

Cruchot : Non, vous les avez ! Deux  
dimanches de tour de garde, ça, vous les



avez.

Cruchot : Je ne suis personne !

Merlot : Oui, chef !

Cruchot : J'obéis aux ordres !

Tricart : Oui, chef !

Cruchot : Je ramperai dans les ronces !

Berlicot : Oui, chef !

Cruchot : Je plongerai de 30 mètres !

Fougasse [voix tremblante] : Oui, chef...

Cruchot : Le prénom de ta mère !

Merlot : Madeleine ?

Cruchot : On répond "Oui, chef" ! Le  
prénom de ta mère !

Merlot : Oui, chef !

OUI, CHEF !!!!Cruchot : Je suis le droit et  
la justice !

Tricart : Oui, chef !

Cruchot : Je hais les nudistes !

Berlicot : Oui, chef !

Cruchot : Même le dimanche !

Fougasse : Oui, chef !

Cruchot : Je suis le plus fort !

Merlot : Oui, chef !

Cruchot : Nous sommes les plus forts !

Tricart : Oui, chef !

Cruchot : On les aura !

Berlicot : Oui, chef !

Cruchot : Adadaboui !

Tricart : Oui, chef !

Cruchot : Adadaboua !

Berlicot : Oui, chef !

Cruchot : Atchoum !

Tricard : Oui, chef !

[Cruchot découvre le style de conduite  
particulier de la soeur. Elle l'entend  
marmonner]

La soeur : Vous priez, mon fils ?

Cruchot : Ben non, oui. Que Dieu nous ait  
en sa sainte protection.

La soeur : Les voies du Seigneur sont  
impénétrables. Lui seul connaît la route.

Cruchot : Tant mieux...

La soeur : Il est notre guide. Suivons-Le  
confiants, les yeux fermés.

Cruchot : Oui mais entr'ouvrez-les,  
entr'ouvrez-les, parce que ça tourne, ça  
tourne...La soeur : J'espère que vous  
savez parfois être indulgent aux fautes  
des autres.

Cruchot : Oh, pas toujours, mais  
maintenant je me repents, je me  
repents.Cruchot : Mon Dieu, mon Dieu, j'ai

un très grand regret de vous avoir  
offensé...

La soeur : Vous savez par coeur votre acte  
de contrition, c'est bien !

Cruchot : ... parce que Vous êtes  
infiniment bon et que le péché Vous dépaît.

Je... Je quoi ?

La soeur : Je prends la ferme résolution  
avec le secours de Votre sainte grâce

Cruchot [en même temps] : ... de Votre  
sainte grâce... ATTENTION !!! ... de ne  
plus Vous offenser et de faire pénitence.

[La voiture s'arrête] Ah ! Ainsi soit-il.

Fougasse : En tout cas, on a vu le  
conducteur, hein, Tricart ?

Gerber : Vu ou aperçu ? Il y a une nuance,  
faites très attention.

Tricart et Fougasse : VU !

Tricart : Il était plutôt petit.

Fougasse : Oui. Il avait le front un peu  
dégarni.

Tricart : J'avais le soleil dans l'oeil, mais...

Fougasse : C'était le genre petit sec. Hein,

Tricart ?

Tricart : Oui.

Gerber : Enfin, un peu la silhouette de

votre Maréchal des Logis-Chef.Cruchot :

Allez, circulez ! Un poète raté et ivrogne

réussi, foutez-moi le camp tous les deux.

Gerber : Le coup classique. Elle

s'accuserait de n'importe quoi pour sauver

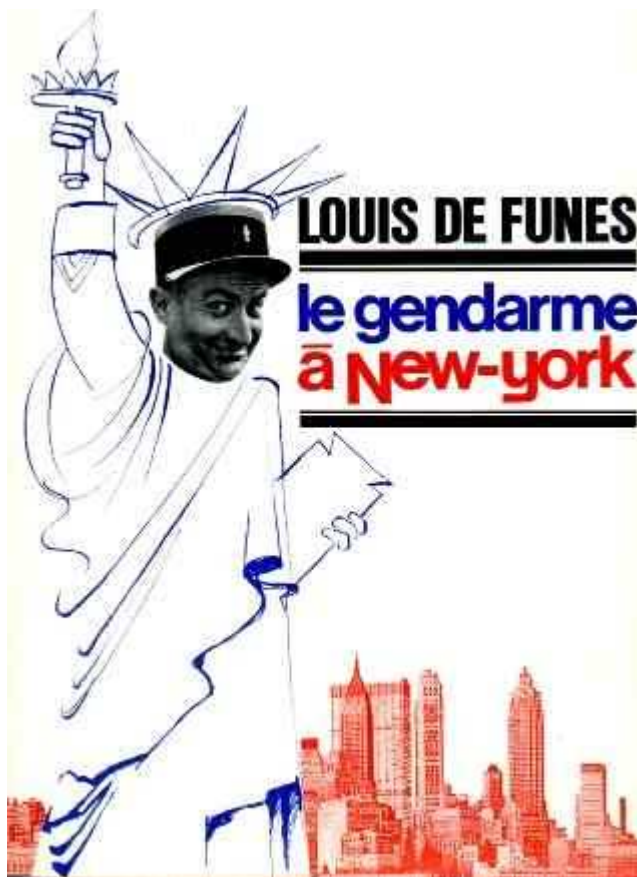
son père.

Fougasse [ému] : C'est beau.

Gerber : Un gendarme sentimental est un

gendarme qui m'inquiète, Fougasse !

Le Gendarme à New York :



Les gendarmes de Saint-Tropez ont été choisis pour représenter la France lors d'un congrès international de la



gendarmerie à New York. Après un voyage sur le paquebot France, ils débarquent à Manhattan. Bientôt, Cruchot croit voir sa fille Nicole un peu partout... Et pour cause : celle-ci, désireuse de découvrir le « Nouveau Monde », s'est embarquée sur le navire comme passagère clandestine, à l'insu de son père.

Le film fait figure d'un véritable documentaire aujourd'hui. En effet on peut remarquer tout le long du film : les taxis américains (e.a. des Dodge Polara de 1964 et '65) et les clichés de New-York

de l'époque (la violence du Bronx et la guerre des gangs), les buildings exercent aussi toute leur fascination sur des petits Français qui rêvent d'Amérique. On découvre aussi un somptueux paquebot de légende Le France et sa visite par Cruchot et ses compagnons où l'on peut apercevoir une piscine, un bar, un restaurant, une salle de jeux et un bowling. Puis c'est tout New-York qui défile (Little Italy, Greenwich Village en passant par Chinatown, Coney Island et l'aéroport JFK).

Nicole : Y a si longtemps que j'ai envie de connaître les Etats-Unis, Papa.

Cruchot : Toi, toute seule à New York, à la merci du premier milliardaire venu !

Nicole : Il pourrait être jeune et beau...

Cruchot : Toi, tu lis encore des contes de fées en cachette, hein !

Gerber : Cruchot, je ne voudrais pas vous vexer, mais enfin, il me semble que nous tournons en rond.

Cruchot : Mais pas du tout, mon adjudant.

Ecoutez, nous allons sur le pont promenade, c'est-à-dire le "Promenade

Deck" et nous sommes... Attendez, nous sommes...

Gerber : Oui, alors où sommes-nous ?

Fougasse : That is the question, hein ?

Cruchot : Ah non, pas d'anglais, hein !

Gerber : Ce bateau est un labyrinthe.

Cruchot : Mais pas du tout, mais pas du tout. C'est très simple. Nous étions sur le "Sun deck", alors nous avons pris le pont des embarcations à tribord, nous avons emprunté la véranda deck et puis nous avons traversé la bibliothéck. Alors, maintenant, nous sommes à bébord... à

bébord sur le "Upper Deck". "Upper Deck", c'est des... non, je me suis trompé, mon adjudant, c'est celui d'en dessous. Ça, c'est un deck, ça c'est un deck normal.

Cruchot : Mais dans le fond, c'est extrêmement simple...

Gerber : Non, ça suffit. Le bateau est merveilleux, mais il est grand. Et à vous suivre, il est immense.

Cruchot : Vous voyez la différence ? "My taylor is rich" et "My taylor is not rich."

Traduction ?

Tricart : Euh... Mon...

Cruchot : Mais levez-vous, bon sang, s'il vous plait !

Tricart : Mon... chapeau... est...

Cruchot : Non !

[Gerber articule la bonne réponse]

Tricart : ... Mon tailleur est riche !

Cruchot : Qui a soufflé ?!

Tricart : Ah, personne, chef.

Cruchot : Qui a soufflé ? Qui a souffl...

Gerber : C'est moi, c'est moi.

Cruchot [ton servile] : Ah ! C'est vous mon

Adjudant. Ah ah ah ah. Ah, je suis amusé.

Tiens, regardez. Allez-y, à vous. Non,

restez assis, restez assis...Gerber : My  
flowers are beautiful.

Cruchot : Très bien, mon Adjudant. [à  
Merlot] À vous.

Merlot : Your flowers are not beautiful.

Cruchot : "Not beautiful." Vous voyez le  
sens de la négation ? "My flowers are  
beautiful" et "My flowers are not  
beautiful." Vous voyez ? Alors traduction.  
Non, restez assis.

Gerber : Mes fleurs... mes fleurs sont  
belles.

Cruchot : Très bien, mon Adjudant. [à

Merlot] À vous.

Merlot : Vos fleurs ne sont pas belles.

Cruchot : Voilà...

Gerber : My flowers are beautiful !

Merlot : Your flowers are not beautiful !

Gerber : My flowers are beautiful !

Merlot : Your flowers are not beautiful !

Gerber : My flowers are beautiful !

Merlot : Your flowers are not beautiful !

Gerber : My flowers are beautiful !

Merlot : Vos flowers sont tartes !

TARTES !!!

Cruchot [à Merlot] : Sortez ! Motif :



"Réponse à l'Adjudant" ! Là ! Mon

Adjudant, mon Adjudant...

Berlicot : Your attitude is not juste.

Cruchot : Qui c'est qu'a dit ça ?

Les gendarmes : ...

Cruchot [à Berlicot] : Qu'est-ce que vous dites, vous ?

Berlicot : Your attitude is not juste.

Cruchot : Sortez.

Berlicot : Oh, chief.

Cruchot : Y a pas de chief.[Exercice de conversation courante en anglais]

Tricart : Qu'est-ce... ah oui ! I want le...

Amer... Hotel...

Cruchot : Non ! Non. Where is the

Americana Hotel ! Where is the hotel !

Tricart : Oui, where is ze hotel.

Cruchot : Non, pas "ze", "the".

Tricart : "Ze."

Cruchot : La langue entre les dents : "The"

!

Tricart : "ze" !

Cruchot : "The" !

Tricart : "ze" !

Cruchot : Non ! [à Fougasse] Faites moi

"The" !

Fougasse : "Ssse" !

Cruchot : La langue entre les dents !

Fougasse : Voilà.

Cruchot : La langue entre les dents, serrez

et "The !" !

Fougasse : "Sse", "Pssse" !

Cruchot : Chef ! "The" ?

Gerber : "Fft" !

Cruchot : Ça c'est très bien ! Voilà !

Fougasse : C'est... c'est du chouchoutage.

Cruchot : Sortez. Et vous me copierez 100

fois "I am stupid and aggressive."

Fougasse : Sss'était pour rigoler...

Cruchot : 200 fois.

Cruchot [à Tricart] : Sortez aussi, vous.

Tricart : Mais j'ai rien dit !

Cruchot : J'sais pas, vous m'énervez !

Sortez, sortez ! [Seul avec Gerber, ton servile] Et maintenant, pour récompenser le meilleur de mes élèves, une belle histoire.

Gerber : Cruchot ! Cruchot ! Je suis très mécontent. Les Italiens sont au complet et ils nous narguent. Moi, j'ai un absent et deux comiques ! Cruchot : Dites, dites. Je vous hais !

Fougasse : Oui, chef.

Cruchot : Mais vous ne le dites à personne,  
hein !

Fougasse : Non, chef.

Cruchot : Oh merci, vous êtes gentil.

Fougasse : J'vous remercie, chef.

Receptionniste : We've booked four rooms  
for you, but as one of your gendarmes is in  
the hospital, one of you will have to be  
alone.

Gerber : Qu'est-ce qu'il dit ?

Cruchot : Il dit... il dit... qu'est-ce qu'il... il  
en dit des choses.

Receptionniste : When your colleague gets off the hospital, have him come and see me. Don't worry, we'll take care of him.

Gerber : Yes, yes, my flowers are beautiful !

Traducteur : Après tout, un policier ne doit pas forcément être triste comme une porte de prison.

Psychanaliste : Et cette petite Dorothée dont vous portiez le cartable au retour de la classe. Elle refusait de vous faire partager son goûter...

Cruchot : Oui, oui, oui. Elle donnait

toujours son chocolat au Gros Lulu. Le

Gros Lulu. Y en avait que pour le Gros Lulu.

Alors je le hais, le Gros Lulu.

Psychanaliste : Et vous éprouviez un désir

de vengeance, non ?

Cruchot : Oh oui ! Mais c'est arrangé

depuis, c'est arrangé ! Je l'ai coincé à un

carrefour. Alors, il avait pas de vignette, il

avait les phares qui étaient pas propres,

insultes à un agent et paf ! je lui en ai collé

pour 52 000 francs. Hé hé hé...

Psychanaliste : Complexe de frustration

pré-pubère ! Secrétaire du psy : C'est un

sentimental para-emotionnel du second degré. Le plus exigeant en amour. Le prodigieux petit monstre...Chef de la délégation italienne : Vos hommes sont comme les voitures de sport. Fougueuses mais fragiles.Cruchot : Ils ont raison dans un sens, mon Adjudant, c'est que ma fille est un vrai cordon-bleu.

Gerber : Ah oui ! Elle est très douée. Mais vous savez que l'entrecôte de Bercy que fait ma femme, ce n'est pas non plus de la tige de botte, hein ! C'est moi qui lui ai appris à la faire.



Cruchot : Oui. Ecoutez, mon Adjudant,  
sans vouloir vous vexer, je demande à  
voir... et à goûter.

Gerber : Vous demandez à voir ? Mais vous  
allez voir, vous allez voir. A condition,  
naturellement, que quelqu'un soit capable  
de me dénicher de la viande qui n'ait pas le  
goût de la cellophane. Je veux dire de la  
vraie barbaque, si j'ose m'exprimer ainsi.

[Cruchot se porte volontaire pour aller  
acheter de la "vraie barbaque" dans New  
York.]

Gerber : Méditez cet exemple, Messieurs.

Il faut savoir tenter l'impossible pour  
aller loin.

Merlot : Moi, ce qui me manque, c'est...  
c'est la discipline.

Berlicot : Il a raison, chef. Ça s'relâche.  
On vit comme des civils.

Tricart : Tiens, souvent le soir, je me suis  
surpris à me poser la question : "Mais  
qu'est devenue ta raison d'être ?"

Merlot [nostalgique] : Eh oui, eh oui... Là-  
bas, la population nous asticote, les  
femmes nous engueulent, les chefs nous  
serrent la vis, la punition menace. Mon

Dieu, mon Dieu, comme tout cela est loin...

Gerber : Vous savez que c'est pas si loin  
que ça ?

Fougasse [Coincé dans une chambre  
d'hôpital, au téléphone] : Vous avez mangé  
français ! Eh ben vous manquez pas de  
culot ! J'en ai marre, marre ! Qu'est-ce  
que vous avez mangé, bande de vaches ?!

Gerber : Il délire. Reprenez-le, Cruchot.

Cruchot : Allo ? Oui, c'est Cruchot. Oui,  
attendez, oui. Nous avons mangé une belle  
entrecôte. Oui, et un bon camembert, mon  
petit. Oui. Comment ? Ah oui. Il voudrait

qu'on lui fasse renifler par le téléphone.

Fougasse [reniflant dans le combiné] : Hum

! Hum ! Oh !!! C'est comme si je le

touchais, mon Adjudant. Oh ! il est fait à

coeur, ce fromage ! Oh, chef... J'veux

revoir la France. Oh, quel beau pays... le

soleil de la côte ! Le charme de la Provence

! La majesté de la Bretagne et la fierté

des gars du Ch'Nord ! Et la ligne bleue des

Vosges...

Cruchot : Pouvez-vous me traduire ceci,

s'il-vous-plaît ?

Interprète : "Romance of the day" ?

Cruchot : Voilà, "Romance of the day."

C'est ça.

Interprète : L'idole du jour...

Cruchot : C'est ça.

Interprète : Nicole...

Cruchot : Ah !

Conte de fée, compte sur moi...Interprète

: Mmm ?

Cruchot : Non, c'est... c'est rien... ça fait rien, continuez.

Interprète : Nicole, petite orpheline française...

Cruchot : Qu'est-ce qu'y dit ?

Interprète : Orpheline ! Arrêtée à son  
arrivée à New York comme passagère  
clandestine n'ayant ni passeport, ni visa, ni  
carte de débarquement...

Cruchot : Oh, Nom de Dieu !

Interprète : ... vit un véritable conte de  
fée grâce à notre journal.

Cruchot : C'est ça, conte de fée, compte  
sur moi !

Cruchot : Ce qu'un italien peut faire, mon  
Adjudant, un français peut le défaire

!Gerber : Il faut reconnaître qu'ils sont  
doués pour un tas de choses, ces Italiens.

Surtout ce beau grand garçon !

Cruchot : Ah bah vous en faites pas, je  
vais le calmer, mon Adjudant.

Gerber : Non, écoutez, jouons d'abord, et  
concentrez-vous. Vous savez, Cruchot, ça  
sera dur.

Cruchot : Pour eux, ça sera dur. Mais alors  
pour lui, ce sera très, très, mais alors très  
dur.

Gerber : Oh, excusez-moi, Madame, j'ai  
dû... j'ai dû me tromper de chambre.

Cruchot [déguisé en chinois] : C'est ça,  
mon Adjudant.

Gerber : Mais qu'est-ce que vous

fabriquez en chinois ?!

Cruchot : Madame, monsieur, mon

Adjudant... c'est le... quartier chinois et

j'ai fait une acquisition... Ça me va, mon

Adjudant ?

Gerber : Comme un haut de forme à un

coureur cycliste.



## Le Gendarme se marie



Le film débute un 1er juillet, fatidique et traditionnelle date de grand départ en vacances.

Le Maréchal des Logis Chef Cruchot se voit confier une mission d'envergure afin de traquer les chauffards et les

verbaliser . cette opération va s'avérer  
pleine de surprises et d'imprévus  
notamment celui qui termine l'opération  
par la poursuite d'une conductrice se  
souciant peu des règles du code de la  
route et conduisant sa Ford Mustang  
décapotable avec fougue. Cette poursuite  
se terminera ... devant la Gendarmerie de  
Saint-Tropez ! La pimpante veuve du  
colonel de gendarmerie Lefrançois,  
Josépha , est l'intrépide conductrice de la  
belle décapotable. Elle vient se faire  
connaître à la Gendarmerie du lieu de

séjour estival. Accueillie fort civilement par l'adjudant Gerber, Cruchot profite d'une courte absence de son chef pour la sermonner et la verbaliser, mais au retour de son supérieur il se verra remis très sérieusement à sa place et devra se faire tout petit devant cette superbe femme aux relations puissantes. Un coup de foudre leur fera découvrir l'amour d'autant que Josépha est ravie de faire la connaissance de la toute petite fille de Cruchot, Nicole, qui en réalité s'avérera nettement plus grande... Bientôt, celle-ci

n'hésite pas à pousser son nouvel amant à prendre du galon, en l'incitant à préparer le concours d'adjudant chef, avec la complicité de Nicole. Il se verra soumis à un régime sévère garant d'un incontestable succès ,au grand dam de l'adjudant Gerber qui vise lui aussi l'avancement.

*Gerber : Messieurs, l'heure H est arrivée. Regardez bien. [Il enlève la page du 30 juin du calendrier.] Nous sommes aujourd'hui le 1er juillet. C'est le début des grandes vacances. Le rush des*

vacanciers a commencé ce matin depuis  
minuit. Maintenant, ils viennent jusque  
dans nos bras écraser nos fils et nos  
compagnes !

Fougasse : Ils nous narguent, mon

Adjudant. Ce sont tous des hypocrites.

Merlot : Ils nous repèrent de loin, mon

Adjudant.

Gerber : C'est pourquoi vous aller

m'enlever les uniformes.

Fougasse : Oh non ! Oh non, mon Adjudant

! On va pas refaire le coup des nudistes

!Cruchot : Elle est toute rouge ! Chopez-la

! C'est une grosse brême ! L'épuisette !

L'épuisette ! Chopez-la !

Merlot : Des Suédoises !

Fougasse : C'est bon, ça, non ?

Gerber : Qu'est-ce que c'est ?

Josépha : Le sous-officier commandant la  
brigade, je vous prie.

Gerber [d'un ton blasé] : C'est à quel  
sujet ?

Josépha : Josépha Lefrançois. [Silence et  
manque d'intérêt manifeste de Gerber]

Mon mari, le Colonel Lefrançois  
commandait la circonscription nationale de

gendarmerie de Basse-Normandie. Je l'ai perdu, cela fera 12 ans à l'automne.

Gerber [sur un ton plus respectueux, en se levant] : Toutes mes condoléances tardives, mais sincères, Madame la Colonelle. [Au garde à vous] Adjudant Jérôme Gerber ! Tout à votre service, Madame la Colonelle.

Gerber : Si je puis faire quoi que ce soit pour vous être agréable...

Josépha : Hé bien voilà. J'ai loué une villa dans les Parcs, bien trop grande pour une femme seule. Mais mes parents ont une

certaine aisance et... et ils ne savent que  
faire pour égayer ma solitude.

Gerber : Oh, faut songer à vous distraire,  
Madame la Colonelle.

Josépha : Oh oui, je sais, mon amie

Laurence me le rappelle sans cesse. La fille  
du Général de Rochemont, vous  
connaissez...

Gerber : Certes, c-c-c-certès...

Josépha : Oui, Mais seule dans cette  
grande maison, j'éprouve parfois  
d'inexplicables angoisses.

Gerber : Mais faut pas...



Charles...Josépha : Sans doute suis-je trop émotive. Mais comme je le disais souvent à ma cousine, Liliane Fouchart... Vous savez, Fouchart, le sous-secrétaire d'Etat ?

Gerber : Bien sûr...

Josépha : Oui, hé bien comme je lui disais, qui peut se vanter de n'avoir jamais eu peur, même le Général ?

Gerber : De Rochemont !

Josépha : Ah non, Charles...

Gerber : Ah, Ch-ch-charles ! [Il se met au garde à vous]

Cruchot : Alors, ma toute belle !

Josépha : Pardon ?!

Cruchot : On a tout de même réussi à se faire épingler, hein ! On se retrouve toujours !

Josépha : Qui êtes vous ?

Cruchot : Je suis le Père Noël. Et toutes ces belles contraventions, c'est pour vous. Et j'ai encore un tas de bonnes surprises

! Josépha : Mais enfin, qu'est-ce qui vous prend ?

Cruchot : J'ai déjà vu des inconscients, des sauvages et des hystériques, mais des possédés comme vous, jamais ! Vous êtes

bonne pour la camisole de force !

[Les hurlements alertent Gerber qui  
prépare des petits fours dans la pièce à  
côté]

Gerber : Cruchot !

Cruchot : La ferme !

Gerber : Vous ne savez pas à qui vous  
parlez !

Cruchot : Je m'en fous !

Hou là là...Gerber : Mais vous ne savez pas  
à qui vous parlez !

Cruchot : Si : à une folle !

Gerber : Non, vous parlez à Madame la

Colonelle Lefrançois ! Veuve du Colonel  
commandant la région de Basse-Normandie  
! Amie personnelle du Général de  
Rochemont ! Et du sous-secrétaire d'Etat  
Fouchard ! Et de quelqu'un d'autre que je  
ne nommerai pas.

[Regard interrogateur de Cruchot -  
Regard appuyé de Gerber vers le portrait  
du Général de Gaulle]

Cruchot [qui se décompose au fil de  
l'énumération. à voix basse] : Hou là là...  
Elle est toujours là ? Je fais pipi... je fais  
pipi... je fais pipi...Cruchot [penaud] :

Madame la Colonelle...

Josépha : Je conduis vite, c'est vrai.

Cruchot : Meuh non, meuh non...

Josépha : Si, si, mais sans infraction grave  
au code de la route.

Cruchot : Sans aucune infraction ! C'est  
moi qui ai péché par orgueil ! [Après un  
baise-main électrique]

Josépha : Je suis Josépha.

Cruchot : Je suis Ludovic.

Josépha : Je suis Josépha.

Cruchot : Je suis Ludovic.

Gerber : Et moi, je suis Gerber ! Veuillez

excuser mon subordonné...

Cruchot : Chut...

Josépha : Mon mari vous ressemblait

étrangement, Monsieur Cruchot : dur,

impitoyable, mais tellement bon au fond.

Un homme ! Gerber : Cruchot ! Cruchot ! Hé

!

Cruchot : Hein ?

Gerber : Non mais qu'est-ce que c'est que

ce cirque ?

Cruchot : Je ne sais pas, mon Adjudant...

Gerber : Vous êtes bourré d'électricité

statique !

Cruchot : Vous croyez ?

Gerber : Ah...

Cruchot : Qu'est-ce que c'est que ça ?

Gerber : Ecoutez, tenez, baissez-moi la main.

Cruchot : Comment ?

Gerber : Non, baissez-la, c'est un... c'est... c'est un ordre ! [Cruchot surprend Merlot et Fougasse en train de l'espionner en compagnie de la Colonelle]

Cruchot : Lequel des deux a entraîné

l'autre ? [signe de tête de Merlot vers

Fougasse] Comment ? [Même signe de tête

de Merlot] Fougasse ! Regardez-moi ! Non pas là, là, dans cette région, ici, là ! Alors tout à fait au hasard, je vous colle 4 jours de balais !

Fougasse : Oh non, chef, c'est toujours moi !

Cruchot : J'ai dit au hasard !

Berlicot : Chef ! Une lettre pour vous.

Vous allez voir, vous allez être content.

[Cruchot se retourne, regard interrogatif]

Berlicot : En tout cas, c'est pas moi qui l'ai ouverte, chef, ça je vous jure !

Cruchot : Oh, mon Adjudant, mon



Adjudant, elles ne se quittent plus. Ce sont les doigts de la main ! La Colonelle est devenue une mante religieuse. Une voleuse d'enfant. Une araignée !

Gerber : Une araignée...

Cruchot : Une araignée qui tisse patiemment sa toile autour du pauvre cocon que je suis.

Gerber : Pauvre cocon que vous êtes, oui...[Après les épreuves écrites de l'examen d'adjudant-chef, Gerber et Cruchot comparent leurs réponses]

Gerber : Et la diffusion ?

Cruchot : Comment ?

Gerber : La diffusion.

Cruchot : Quelle diffusion ?

Gerber : Vous avez pas parlé de la  
diffusion ?

Cruchot : La diffusion ?

Gerber : La diffusion.

Cruchot : Ah ! La DIffusion !

Gerber : La diffusion.

Cruchot : Ah ! Ben, vous dites la diffusion.

La DIffusion ! Pourquoi vous dites la  
diffusion ? La DIffusion.

Cruchot : Alors, mon bon Gerber, ça va ?

Gerber : Ça va...

Cruchot : Ça va qui ?

Gerber : Mon Adjudant.

[Marmonnement interrogatif de Cruchot]

Gerber : Mon Adjudant... Chef.

Cruchot : Aïe ! Difficile, ça ! Mais ça va  
venir. D'abord il faut que ça

vienne. Cruchot : Mon bon Gerber, je suis  
navré de prendre ainsi possession de votre  
bureau.

Gerber : Mais je vous en prie.

Cruchot : Je vous en prie qui ?

Gerber : Mon Adjudant.

CHEF !Cruchot : Quoi ?

Gerber : Chef.

Cruchot : Chef !

Gerber : Chef !

Cruchot : CHEF !

Gerber : CHEF !

Cruchot : ADJUDANT CHEF !

Gerber : ADJUDANT CHEF !

Cruchot : ADJUDANT CHEF !

Gerber : ADJUDANT CHEF !Fougasse

[Apportant des fleurs] : Je les ai cueillies

moi-même; mon Adjudant... chef.

Cruchot : Oooh, comme c'est gentil, mon

petit Fougasse.

Fougasse : Et puis, elles sentent bon.

Cruchot : Oooh...

Fougasse : Vous voulez un petit thé, mon

Adjudant... chef ?

Cruchot : Oh ben, je veux bien, mon petit

Fougasse, vous allez me le servir dans le

nouveau bureau de Gerber.

Cruchot : [en s'asseyant] Dites moi, si un

jour... [Gerber fait mine de s'asseoir]

Non, non, non, restez debout.

Gerber : Ah, bon.

Cruchot : Restez debout. Si un jour, vous

avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas à faire appel à moi.

Gerber : Qu'important mes désirs, je suis là pour vous servir, mon Adjudant Chef.

Cruchot : Vous savez que ça me gêne, de vous donner des ordres ? Ça me gêne.

Gerber : Ben, vous avez tort. Parce que moi, à votre place...

Cruchot : Oh, la vilaine pensée !

Fougasse : Il était bon, mon petit thé, mon Adjudant chef ?

Cruchot : Délicieux, mon petit Fougasse.

Berlicot : Ah ben dis donc, ça fayotte sec,

hein ?

Tricart : Va falloir s'aligner, hein !

Merlot : Je les ai cueillies moi-même...

pour vous.

Gerber [Napoléonien] : Merci, mon petit.

Il est des exils provisoires, fidèle Merlot,  
des îles dont on revient.

Merlot [en sanglot] : Je l'espère !

[La promotion de Cruchot est annulée au  
profit de Gerber]

Gerber : Dites-moi, l'opération "Mérrou"...

Excellente, votre idée de régler la  
circulation sous-marine.

Cruchot : Merci, mon bon Adjudant-Chef.

Gerber : D'ailleurs, j'aurais pu l'avoir,  
cette idée.

Cruchot : Certainement !

Gerber : D'ailleurs, je l'ai eue, cette idée.

Cruchot : Comment ?

Gerber : C'est MON idée.

Cruchot : Mais mon...

Gerber : C'est MON idée.

Cruchot : Très bien, mon Adjudant-Chef

La Soeur : Qui poursuivons-nous  
aujourd'hui, Monsieur Cruchot ? Un voleur  
? Un assassin ? Un sadique ?



Cruchot : Ma future femme, ma Soeur, on  
me l'a volée ! [Au mariage de Cruchot]

Tricart ; Mes félicitations, mon Adjudant  
Chef !

Merlot : Depuis qu'ils l'ont nommé, ça nous  
en fait deux...

Fougasse : Ça va être gai !

[Regard foudroyant de Cruchot]

Berlicot : Mais j'ai rien dit, moi !

Gerber : Une petite partie de boules, ce  
soir ?

Josepha : Ah non, ce soir, il ne peut pas !

Gerber : Pourquoi ? Non mais pourquoi ?

Le Gendarme en balade :



Le maréchal des logis chef Cruchot a été mis à la retraite comme toute la brigade, pour être remplacés par une équipe plus jeune et aux méthodes plus modernes.

Six mois plus tard, Cruchot s'ennuie ferme en retraite dans le château de son

épouse, pourtant débordante d'attention à son égard pour le sortir de sa morosité : promenades à cheval, système de surveillance ultra sophistiqué de la propriété n'obéissant qu'à ses ordres, visite du curé... Rien n'y fait, même le lavage de la voiture qu'il revendique... Lors d'une visite inopinée, l'adjudant Gerber et sa femme, pris au départ pour des intrus, tombent dans une ancienne oubliette grâce au fameux système de détection radar offert par Josépha. Cruchot montre alors à Gerber son musée-souvenir, ils évoquent

leur passé révolu à la gendarmerie de Saint-Tropez. Puis ils reçoivent un vieux compagnon de service, le gendarme Merlot, qui leur apprend que Fougasse est devenu amnésique. Également accompagné de leur collègues Tricard et Berlicot, ils décident d'aller porter secours à leur ancien camarade et de faire un pèlerinage aux sources. Cependant, trop excités à l'idée de porter à nouveau l'uniforme, les Gendarmes entrent dans l'illégalité, côtoient malgré eux les hippies, déjouent un jeu d'enfants extrêmement dangereux

et retrouvent cette sympathique et  
bienvenue complicité avec les sœurs dont  
la meilleure conductrice (sœur Clothilde)  
est devenue Mère supérieure. Malgré la  
traque acharnée de leurs successeurs, ils  
brilleront une fois de plus. Ainsi  
ridiculisés, les "nouveaux" devront rendre  
la place à leurs aînés, trop heureux de  
reprendre leur poste de gendarmes de  
Saint-Tropez et de recevoir un hommage  
mérité.

Le Colonel : CRUCHOT ! CRUCHOT !

[Cruchot assoupi se réveille en sursaut]

Excusez-moi de vous réveiller. Les années passent, la digestion se fait difficile.

Cruchot : Oui, mon Adjudant.

Le Colonel : Pardon ?

Cruchot : Oui, mon Colonel.

Le Colonel : L'esprit se refuse à admettre que les organes le trahissent. Nous vivons une époque impitoyable. Il faut être lucide, Cruchot.

Cruchot : Mais je me sens bien moi, mon Colonel.

Le Colonel : Garde à vous.

Cruchot : Pardon ?

Le Colonel : GARDE À VOUS !!! Rassemblez  
tous vos hommes ! J'ai à leur parler !

Demi-tour ! En avant, 'arche ! Execution

!Le Colonel : Messieurs... Le monde est en  
pleine évolution et nous impose un  
rajeunissement de l'effectif. Il nous faut  
désormais des hommes d'acier, et sans  
vouloir vous vexer, on ne peut pas faire du  
neuf avec... de l'ancien. Aussi, dans la  
perspective d'un repos bien mérité, vous  
êtes autorisés à faire valoir vos droits à la  
retraite.Le Colonel : Nul n'oubliera jamais  
le remarquable travail que vous avez fait

ici. C'est pourquoi, outre vos 350 francs de pension mensuelle, il vous sera alloué... exceptionnellement... par homme et par hiver... pour services éminents rendus à la Cité... un sac de 50 kilos de charbon !

Fougasse : Les gars ! Mais c'est la quille !

Cruchot : Fougasse !

Gerber : Puisqu'on vous dit que c'est la quille ! Mais souriez ! Souriez tous ! C'est un ordre !

Merlot : Les ordres, maintenant...

Josepha : Ah ! Bonjour, mon père ! Quel bon vent vous amène ?



Le curé : Oh ! Quel bon vent... Une bien vilaine bourrasque, chère Madame, qui a emporté le toit de notre pauvre chapelle.

Le Curé : Et, euh... Comment va ce bon Monsieur Cruchot ?

Josépha : Oh ! Depuis 8 mois que nous sommes revenus de Saint-Tropez, j'ai l'impression qu'il m'échappe. Il a des sautes d'humeur imprévisibles, des silences prolongés, des tristesses soudaines et inexplicables. Et pourtant je le couve, je lui évite toute fatigue.

Le Curé : Oui, mais pour beaucoup, la

retraite est un bien pénible exil.

Josépha : Mais je ne sais que faire pour le distraire ! Ses moindres désirs sont immédiatement exaucés. Je veille discrètement à l'organisation de tous ses loisirs afin que tout soit parfait.

Palefrenier : Je vais vous raconter l'histoire du Petit Chaperon Rouge... [au cheval] Je vais te la raconter à toi parce que lui, il écoute pas, alors... Le Petit Chaperon Rouge avait une mère-grand, c'est-à-dire une grand-mère, qui vivait dans la forêt, alors le Petit Chaperon

Rouge qui avait une petite casquette rouge, et puis une veste rouge, le Petit Chaperon Rouge, il dit, "Tiens, je vais aller fêter la fête à ma Mémé, je vais lui porter un pot de beurre avec une grande galette de confiture. Et il part, et alors il arrive... Non, avant... avant il rencontre le Loup. Le Loup, un loup, un Wolf. Et alors le loup, il dit : "Ah tiens, où vas-tu, Petit Chaperon Rouge ?" Alors il dit : "Je vais chez ma Mémé." "Mais qu'est-ce que tu as dans ton panier." Il regarde. "Qu'est-ce que tu as dans ton panier, fais voir." Alors il dit :

"J'ai une galette et un pot... un pot de confiture." Alors... c'est intéressant. "Et où elle habite ta mémé ?" "Où elle habite ? Loin là-bas dans la forêt, loin." Alors, le Loup, il court vite, il va à la mémé. Alors, je me rappelle plus bien les étapes, j'en passe des incidents... Il rentre et il prend la place de la Mémé. Et quand le Petit Chaperon Rouge, après avoir batifolé, il a ramassé des coquelicots, tout rouges, puis il arrive chez la Mémé. "Oh Mère-Grand, que vous avez de grands bras !" "C'est pour mieux t'embrasser, mon enfant !"

"Oh, Mère-Grand, que vous avez de grands  
pieds !" "C'est pour mieux marcher..."

Cruchot : Ça va, ça va, foutez-moi le camp.

Valet : *Good morning, sir. May I prepare  
your bath, sir ?*

Cruchot : Non ! Je veux préparer mon bain  
moi-même, moi-même.

Valet : *I beg your pardon, sir ?*

[Cruchot, après avoir boxé la bonne,  
achève le valet à coups de pied]

Josépha : Ludovic ! Ludovic ! Oh ben non,  
voyons, le pauvre garçon, Ludovic !

Cruchot : Il me hait, il me hait, celui-là !

Josépha : Oui, mais enfin, la bonne, vous n'auriez peut-être pas dû...

Cruchot : Elle me hait aussi, elle m'empêche toujours de faire mon lit. Tu sais ce que c'est ? Elle me hait, voilà !

Josépha : Monsieur le Curé, Monsieur le Curé. Nous avons la visite de Monsieur le Curé.

Cruchot : Il me hait celui-là. Il me hait encore plus celui-là.

Josépha : Monsieur le Curé est venu parce qu'il a eu une vilaine tornade...

Le Curé : Une mauvaise bourrasque, chère

Madame.

Josépha : Ah, c'est ça, oui.

Le Curé : Une mauvaise bourrasque qui a enlevé le toit de notre pauvre chapelle.

Josépha : Voilà ! Et Monsieur le Curé désirerait une petite aide financière pour les réparations qui s'imposent. [Pendant que Josépha parle, Cruchot fait comprendre par gestes au curé qu'il n'aura pas d'argent] Certes, il semblerait que la solidarité de tous les paroissiens devrait s'affirmer, mais la plupart d'entre eux font la sourde oreille. Eh bien moi, je

n'hésite pas à dire que je trouve ça  
révoltant... [Le Curé regarde les mimiques  
de Cruchot] N'est-ce pas ?

Le Curé : Mais certainement, chère  
Madame.

Josépha : Il est très louable de  
s'intéresser aux misères des autres, mais  
n'a-t-on pas le devoir de se préoccuper au  
même titre de ceux qui nous touchent de  
plus près ? [Le Curé fait à son tour des  
grimaces à l'encontre de Cruchot]  
J'estime que c'est un devoir sacré de  
militier activement dans sa propre



paroisse... [déroutée par le comportement  
du Curé] Monsieur le Curé, si ça ne vous  
intéresse pas, je peux arrêter...

Le Curé : Non, non... Mais pas du tout,  
chère Madame !

Josépha : Il y a aussi le patronage, les  
fêtes de bienfaisance... les misères à  
soulager... les malades ? Le Curé : Et pour  
le toit de notre pauvre chapelle, Madame ?

Josépha : Ah non ! Oui. Enfin, plus tard,  
plus tard, beaucoup plus tard.

Le Curé : Alors, à demain, chère Madame.

Josépha : C'est ça, plus tard.[Le valet a

tiré une cartouche de gros sel dans les fesses de Cruchot.

Cruchot est assis sur une pile d'oreillers.]

Le valet : I'm sorry, sir ! I'm so sorry. I'm sorry. I'm sorry, sir !

Cruchot [après lui avoir fait un croche-pied] : I'm sorry...

La bonne : Vous souffrez toujours ?

Cruchot : Oui.

La bonne : He really is sorry.

Cruchot [après lui avoir fait un croche-pied] : I'm sorry...

Josepha : Ce n'était pourtant que du gros

sel.

Cruchot : Oh ben alors, ça va aller mieux.

Cruchot : Josépha, je voudrais vous  
demander quelque chose !

Josépha : Quoi donc, mon ami ?

Cruchot : Je veux, je veux laver la voiture  
!

Josépha : Oh non, mon ami !

Cruchot : Laissez moi laver la voiture !

Josépha : Mais elle est propre.

Cruchot : ... Alors j'la salirai ! [Gerber et  
sa femme entrent chez Cruchot par une  
vieille porte rouillée et grinçante]

Gerber : Ça manque d'huile, tout ça, hein !

C'est pas le tout d'acheter, il faut

entretenir.

Mme Gerber : C'est pas possible, c'est pas

l'entrée principale !

Gerber : Allons, ne sois pas snob, Cecilia,

non, y a des limites.[Gerber et sa femme

tombent dans une oubliette]

Josépha : En voilà une surprise ! Vous

auriez dû téléphoner !

Gerber : Ah ben la prochaine fois, on n'y

manquera pas !

Gerber : Ah, Fougasse ! La chasse aux

nudistes !

Cruchot : Vous vous rappelez, mon

Adjudant ?

Gerber : Ah oui, on l'avait mis tout nu. Ah,

quel bel homme ! Gerber : Ah, New York !

Qu'est-ce qu'ils ont comme fenêtres !

Josépha : Vous savez que vous n'avez pas

le droit de porter l'uniforme.

Cruchot : Mais mais mais nous n'avons pas

d'uniformes...

Josépha : Si vous êtes pris, vous risquez

des sanctions graves, hein ! Je connais le

règlement aussi bien que vous. Sans parler

de la suppression de la retraite.

Cruchot : Nous allons faire un pèlerinage  
aux sources.

[Arrêt en pleine nature, cigales comprises]

Cruchot : Fougasse, Fougasse ! Les  
cigales...

Gerber : Le thym...

Tricart : Le romarin...

Berlicot : La lavande...

Merlot : Le sel, l'iode...

Tous ensemble : Alors ?

Fougasse : Alors quoi ? [Devant le panneau  
d'entrée de la ville]

Cruchot : Viens là, viens là... Qu'est-ce que vous lisez là ? Regardez bien.

Fougasse : Saint Trossette. Cruchot :

Avancez, avancez ! Par là !

Un passager : Qu'est-ce que c'est que cet énergumène ?

Cruchot : N'approche pas ou je te fous un marron !

Le passager [décoré de la légion d'honneur] : Un marron, à moi ?!

Cruchot : Tes papiers ! Allez, hop !

Le passager : Vous ne savez pas à qui vous parlez !

Cruchot : Je m'en fous !

L'épouse du passager : Mon ami...

Cruchot : La ferme, vous, hein ! [Il

regarde les papiers et manque de

s'évanouir] Monsieur le Ministre, je ne

vous avais pas reconnu.

Le Ministre [Le prenant par le col pour

l'empêcher de tomber] : Mais remettez-

vous voyons, remettez vous ! Alors, vous

êtes calmé, oui ?!

Sa femme : Mon ami...

Cruchot : Qu'est-ce qu'il y a, ma biche ?

La femme du Ministre : Mon ami, ces



messieurs ne font que leur travail.

Le Ministre : Mal ! La femme du Ministre :

Gendarme, gendarme, nous sommes

terriblement pressés.

Cruchot [ton servile] : Merci, Madame.

Excusez-moi encore, monsieur le Ministre.

[Il coince le pied du Ministre dans la

portière] Oh pardon, excusez-moi, vous

n'avez rien ? Ça a dû vous faire mal.

Monsieur le Chauffeur... [à une autre

voiture] Foutez-moi le camp, vous

!Ministre [à son chauffeur] : Passez leur

sur les pieds.

Le chauffeur : Oh oui, Monsieur le

Ministre ! Gerber : Fougasse, Fougasse, je  
connais près d'ici une petite maison qui fut  
la vôtre.

Cruchot : Qui fut la nôtre, la nôtre !

Merlot : A nous, à nous ! [Devant la  
gendarmerie de Saint Tropez]

Gerber : Je ne vois en ces lieux que ceux  
qui n'y sont pas. Pourquoi ramènes-tu mes  
regrets sur leurs traces ?

[Tous fondent en larmes sauf Fougasse]

Cruchot [en pleurs] : Alors, Fougasse, le  
déclic ?

Fougasse : Alors là, rien du tout.[Les ex-gendarmes sont coincés devant la gendarmerie, tous en uniforme]

Gerber : Y a plus d'essence ?! Eh ben allez en chercher, vite ! Mais pas comme ça ! Pas comme ça ! Changez-vous ! Port illégal d'uniforme, vous savez ce que ça veut dire ? Port illégal d'uniforme, hein ! Vous avez vu leurs gueules, aux nouveaux ? Ils vont croire qu'on vient les narguer. Alors changez-vous ! Aidez-le, vous autres ! Aidez-le ! Mais pas comme ça ! L'étranglez pas, n'en profitez pas pour l'étrangler !

[Cruchot s'est habillé avec ce qui trainait,  
c'est-à-dire un ciré de marin pêcheur]

Jeune gendarme : Vous naviguez sur un  
chalutier, j'imagine. Avec un véhicule  
immatriculé dans l'Île de France ? [Aux  
ex-gendarmes, à la terrasse d'un café]

Un consommateur : Alors, les gendarmes,  
on se met en civil pour faire sauter les  
bouchons ?

Gerber : Ça vous dirait d'aller à la plage ?

Fougasse : A la plage ? Pourquoi faire ?

Cruchot : Pour se baigner !

Fougasse : Se baigner ? J'ai pas de

maillot.

Cruchot : Vous mettez ma cravate !

[La voiture de Cruchot a disparu]

Cruchot : Mais elle est là, elle est là et on ne la voit pas.

Gerber : Ne vous inquiétez pas. On va s'intégrer à cette faune. Enquêter discrètement, agir prudemment et foutre le camp très rapidement.

Commandant de brigade : Apparemment la Vieille Garde est revenue sur le lieu de ses exploits. Je n'aime pas les échecs. Ils s'en repentiront. Et vous aussi. Ce sera tout.

Rompez !Merlot : J'ai une puce, chef.

Cruchot : Eh ben gardez-la ! [Une hippie fait du stop. Les ex-gendarmes, déguisés, s'arrêtent.]

La hippie : Bonjour. Tu vas au rassemblement ?

Gerber : Bien sûr. Mais tu... tu connais le chemin ?

La hippie : Tiens, je te donne mon plan.

Gerber : Merci, merci, merci beaucoup.

Tu...tu...tu peux monter.

Cruchot : Mais vous la connaissez ?

Gerber : Non. Mais dans la Grande

Fraternité, ils se tutoient tous. Combien de fois faut-il te répéter les choses ?

Petit frère !

Cruchot : T'es bien installée, petite soeur

?

La hippie : Je m'appelle Barbara, je viens de Rotterdam.

Cruchot : Je m'appelle Ludo.

Barbara : Bonjour.

Cruchot : Lui c'est Bob... Paul... Georges..

Fougasse : Et moi, c'est Ringo !

Cruchot : Moi, je suis en plein rêve, je suis en plein rêve...[Au rassemblement. Chaque

hippie salue les arrivants en les étreignant  
en disant "Je t'aime"]

Gerber [à Cruchot] : Je t'aime ! Je

t'aime...

Cruchot : Mais mon Adjudant... On est  
venus chercher la voiture, mon Adjudant !

Gerber : Je t'aime...Fougasse [à Gerber] :

Je t'aime. [Il se tourne vers Cruchot]

Cruchot : Oh, si jamais vous me le dites,  
j'vous fous 4 jours, vous !

Cruchot : Mon argent ! Mon argent ! Où  
est mon argent ?

Hippie : On s'est un peu servis mais il en



reste.

Gerber : Ce qui est à nous est à vous,

petite soeur.

Cruchot : Il est à moi, petit frère !Pilote

d'hélicoptère : Les occupants abandonnent

la voiture et s'enfuient dans le bois.

Terminé.

Commandant de brigade : Oui, c'est

terminé ! La gendarmerie de papa, c'est la

fin, messieurs, c'est la fin !Josépha : Il

serait navrant que ces petits chéris soient

les seuls à s'amuser.

Mme Gerber : Ce serait même immoral.

Merlot : Vot' commando à la gomme, j'en ai ras le képi.

Gerber : Debout mon petit. Moi aussi j'ai chaud, j'ai faim, j'ai soif...

Fougasse : Aaaah, quand je pense à ce qu'ils doivent se taper à la Pinsonnière...

Aujourd'hui c'est la daube... avec des carottes... et des petits lardons... et puis alors là-bas... on boit frais... on the rock, comme y disent.

Tricart : Ta gueule !

Berlicot : Ta gueule !

Gerber : La ferme ! Fougasse ! N'essayez

pas de saper le moral des troupes !

Attention, hein ! On en a fusillé pour moins

que ça, au Chemin des Dames !

Gerber : Messieurs ! L'insolation nous

guette, il faut cesser le combat. Ayant

lutté jusqu'à la limite de nos forces,

l'honneur est sauf.

Cruchot : Debout les morts !

Cruchot : Vous êtes sûre qu'elle sait

conduire ?

La Soeur : C'est moi qui lui ai appris.

Gerber : Vous avez créé un style !

La Soeur : Eh bien voilà, nous sommes

arrivés !

Tous : Amen !

Gerber : Ma Soeur...

Cruchot : Ma Soeur...

La Soeur : J'ai oublié de vous dire que je suis devenue la Mère supérieure de ce couvent.

Gerber : Oh ! Ma Mère...

Cruchot : Ma Mère...

La Soeur : Vous savez, ça me fait plaisir de vous revoir ainsi, de film en film.

Religieuse : Oh ! Mes chéris ! Ils vous ont fait peur. Ces vilains messieurs !

Garnement [ton geignard] : Oui, ma soeur,  
ils nous ont frappés.

Gerber : C'est pas vrai, c'est eux qui ont  
frappé.

Garnement : Cafteur !

Religieuse : Je le dirai à la Supérieure. Elle  
sera déçue. Ah oui ! Et moi aussi, je suis  
déçue. Vous ne pouvez pas savoir à quel  
point je suis déçue. Jamais je n'aurais cru  
ça de vous. Mes petits... Allons... Allons...

Vite, partons.

Cruchot : Elle est forte, celle-là, alors.

Religieuse : Vous dites ?

Cruchot : Comment ?

Religieuse : Enfin, vous avez dit quelque chose !

Cruchot : N...non...

Religieuse : Si, vous avez dit : "Elle est forte, celle-là" !

Cruchot : Ah ! Oui, oui, oui.

Religieuse : Soyez correct ! Soyez correct !

Cruchot : Ma Mère, allez faire une promenade avec le petit et ne me posez pas de question.

La Soeur : Mais enfin, Monsieur Cruchot, il

faut que je sache !

Cruchot : Écoutez, ma Mère, à Cap

Kennedy, on vous aurait déjà envoyée 20

fois sur les roses.

Cruchot : Alors les gosses se sont enfuis

avec une tête de fusée T-60, voilà !

Tricart : Mais la T-60 n'existe plus, elle a

été remplacée par une T-80 à tête

nucléaire.

Cruchot : Qu'est-ce... Comment, qu'est-ce

que vous dites ?

Tricart : La T-60 n'existe plus, elle a été

remplacée par une T-80 à tête nucléaire !

Cruchot : Qu'est-ce qu'y dit ?!

Berlicot : Il dit la T-60 n'existe plus, elle a été remplacée par...

Cruchot : Ça va, ça va, j'avais compris !

Le Colonel : Messieurs, vos remplaçants manquent encore d'expérience. Nous allons les aguerrir... Ailleurs. Vous avez fait preuve de beaucoup de courage. Votre place est ici ! Mais pourquoi diable avoir fait valoir vos droits à la retraite ?

Cruchot : Mais mon Colonel, c'est vous-même qui nous avez... foutus à la porte.

Le Colonel : Comment, vous n'avez pas



demandé votre retraite ?

Cruchot : Mais, mon Colonel, c'est vous...

Le Colonel : Mais vous avez demandé votre  
retraite !

Cruchot : Mais pas du tout !

Le Colonel : Requête refusée !

Cruchot : Elle est forte, celle-là !

La religieuse [sortie de nulle part] :

Qu'est-ce que vous avez dit ? Qu'est-ce  
que vous avez dit ?

Cruchot : Qu'est-ce que j'ai dit ?

La religieuse : Vous savez très bien ce que  
vous avez dit !

Le Colonel : Qu'est-ce qu'il a dit ?

La religieuse : Il a dit : "Elle est forte,  
celle-là !" Soyez correct ! Qu'il soit  
correct !



Les membres de la brigade de  
gendarmerie de Saint-Tropez tombent des

nues, lorsqu'ils rencontrent les uns après les autres leurs doubles, sous forme d'extra-terrestres se disant pacifiques. La venue d'une soucoupe volante, l'émotion qu'elle déclenche et la peur de l'inconnu vont faire venir la presse du monde entier dans cette jolie petite ville du bord de mer. Mais comment reconnaître les vrais gendarmes des faux ? Comment reconnaître les humains des extra-terrestres qui prennent l'apparence de tout un chacun ?

[

À son retour à la Gendarmerie, Gerber a constaté l'absence de tous ses hommes]

Gerber : Eh bien, Cruchot, qu'est-ce qui s'est passé ?

Cruchot : Eh bien, on vient d'arriver !

Gerber : Mais, je vois bien, mais avant ?

Cruchot : Eh ben on était partis !

Cruchot : Maintenant que nous sommes seuls...

Beaupied : Oui, chef !

Cruchot : Appelez-moi "mon Lieutenant".

Beaupied : Bien, mon Capitaine. [Sourire ravi de Cruchot] Que vous êtes joli, mon

Commandant ! [sourire extasié de Cruchot]

Que vous me semblez beau ! Sans mentir,  
si votre ramage se rapporte à votre  
plumage, vous êtes le phoenix des hôtes de  
ces bois.

Cruchot : Oooh !

Beaupied : Mais si, mon Colonel.

Cruchot : Oooh !

Beaupied : Oh, mon Général ! Gerber : Elle  
était comment, cette soucoupe ?

Beaupied : Tropezoïdale, mon Adjudant.

Gerber : TRapezoïdale !

Beaupied : Oui, c'est ce que j'ai dit,

tropezoïdale. Avec des hublots, carrés.

Gerber : Alors, tout à l'heure, y'en avait quatre et ils étaient ronds...

Beaupied : Ah, oui, oui, oui, ronds-carrés.

Gerber : Ronds-carrés... Alors vous l'avez d'abord vue sphérique, puis ovale, et maintenant tro... tropezoïdale.

Cruchot : Il n'a rien vu, mon Adjudant.

C'est un pyromane.

Taupin : Alors, fais un effort !

Beaupied : Ben ça... ça ressemblait à une toupie. À une toupie comme celle que mon grand-père m'avait rapportée un soir. Un

soir de Noël. Je m'en rappellerai toujours.

[D'une voix brisée par l'émotion] Sa... sa

grande barbe blanche et... puis sa

houppelande rouge... Six kilomètres, il

avait fait pour me l'apporter, pépé.

Taupin [ému] : Ton pépé ?

Gerber : Cruchot !

Cruchot : Oui, mon Adjudant ?

Gerber : Quel âge vous avez ?

Cruchot : Mardi, mon Adjudant.

Gerber : Mardi ! J'vous demande pas ça,

j'vous demande quel âge vous avez !

Cruchot : Ah ! Euh... ben, mercredi.

Gerber : Quoi, mercredi ? Je... Écoutez, vous vous foutez de moi. Quel âge vous avez ? Répondez, c'est tout.

Cruchot : Ah ! oui, oui. [Comptant sur ses doigts] Un, y'en a deux, y'en a trois...

Gerber : Trois ? Eh ben, vous paraissez nettement le double.

Cruchot : Que vous êtes joli, mon

Adjudant, que vous me semblez beau. Sans mentir, si votre pot au lait ressemble à votre fromage...

[Cruchot vient de voir une soucoupe et l'annonce à l'adjudant de façon



incompréhensible]

Gerber : Mais... quoi ?

Cruchot : J'vous l'dis !

Gerber : Et où ?

Cruchot : T'as pas vu ?

Gerber : Quoi, j'ai pas vu ?

Cruchot : T'as pas vu ?

Gerber : Quoi ?

Cruchot : T'as pas vu ?

Gerber : Non !

Cruchot : Tiens, viens voir.

[Les échos d'une campagne publicitaire  
dans les rues envahissent les bureaux de

la gendarmerie]

Cruchot : Je l'ai vue, mon Adjudant. Il

faut me croire, on l'a vue !

Beaupied : Parfaitement. On l'a vue. On l'a

vue, comme on vous voit, comme ça !

Gerber : Mais, qu'est-ce que vous avez vu

?

Cruchot : Eh ben, j'ai vu un Dubonnet non

identifié, en forme de Tefal posé sur le

Formica, avec des petits Aspro lumineux

tout autour, et ça faisait Bic, Bic, Bic.

Gerber : Attention. Attention la tête,

Cruchot. Là, vous débloquez.

Beaupied : Mais pas du tout, mais pas du tout, mon Adjudant ! Moi, j'ai changé mes deux paquets de lessive contre un paquet d'Ariel et c'est parti dans le Yoplait avec la petite fleur.

Gerber : Alors, non seulement vous avez des visions, hein, mais maintenant, vous faites de l'intox, de la publicité clandestine !

Cruchot : Moi, mon Fixodent ? Pas un Omo de tout ça ne m'a paru Ricard, pas un Omo.

Gerber : Non, Monsieur le Maire, ne dramatisons pas. Ce n'est pas parce qu'ils

ont cru voir un Cinzano au creux de  
l'Epeda. D'accord, ce n'est peut-être pas  
très Astra, mais la visibilité était  
mauvaise. On n'aurait pas distingué un  
grille-pain Seb au travers d'un collant  
Dior.

Beaupied : Ben, qu'est-ce que vous foutez  
là, vous ? Qu'est-ce que vous voulez ?

Extra-terrestre : La paix. Nous ne  
sommes animés d'aucune mauvaise  
intention à l'égard de votre planète.

Facilitez nous la tâche et nous serons  
amis. Nous avons envoyé ici un petit

groupe de reconnaissance, afin d'étudier les moeurs et le comportement des terriens en nous mêlant à la population.

Beaupied : Ah ben dites donc, vous avez le rosé imaginaire, vous.

Extra-terrestre : Nous avons choisi Saint-Tropez pour son échantillonnage de races au moment des vacances.

Beaupied : Oui, bon, ben, ça va bien. Allez cuver ailleurs, hein. Ou alors moi je vais vous coller un échantillonnage de PV qui va vous éclaircir les idées, ça ne vas pas traîner, hein !

Faux Beaupied : Prendre l'apparence et la voix de n'importe quel être humain nous est chose facile. Nous pouvons plus.

Beaucoup plus. Ne nous obligez pas à jeter la confusion parmi vous. Soyons amis, mon frère. Beaupied : Ils sont là ! Ils sont là ! Ils sont là !

Cruchot : Qui ça ?

Beaupied : Les extra-terrestres ! Ils ont débarqué ! Y'en a un qui m'a parlé, en bas. Et alors, ils peuvent prendre l'apparence de n'importe qui. Lui, là, en bas, c'était moi. C'était moi ! Ils sont indestructibles.

Et... et... la douleur... y sentent rien ! Puis  
quand on leur tape dessus, ils sonnent  
creux.

Cruchot : Il a dû rêver, mon Adjudant.

Faux Gerber : Non, Monsieur Cruchot, il  
n'a pas rêvé. Nous lui avons parlé, mais  
c'est un esprit borné.

Cruchot [acquiescant de la tête] : Oh, ça

!Faux Gerber : J'espère trouver auprès de  
vous plus de compréhension.

Est-ce suffisant ?

Cruchot : Mais, bien sûr, mon Adjudant.

Faux Gerber : N'ébruitez pas que nous

sommes parmi vous.

Cruchot : Oh non !

Faux Gerber : Il s'agit d'une  
reconnaissance pacifique.

Cruchot : Bravo, mon Adjudant, vous avez  
très bien parlé. Vous feriez un acteur  
comique... ! Un petit verre de prunelle  
avant de regagner votre soucoupe ? Hein ?  
C'est pour qui la prunelle ? C'est pour qui  
?

[Les yeux du faux Gerber deviennent  
incandescents et leur rayon fait exploser  
la bouteille d'alcool, les verres, une lampe,



des assiettes, un plat]

Faux Gerber : Est-ce suffisant ?

Cruchot : Ah oui, oui, oui, c'était très bien

! [avec des courbettes] Mon Général !

Monsieur le Président ! Mon Eminence ! A

vos ordres, mon Eminence, à vos ordres !

[Cruchot goûte le liquide contenu dans le

flacon laissé par le faux Gerber]

Cruchot : De l'huile ! C'est de l'huile ! De

l'huile !

Cruchot : Votre mari... c'est pas lui !

Mme Gerber : ... Pardon ?

Cruchot : Votre mari n'est pas votre mari.

Mme Gerber : Mais enfin, Monsieur

Cruchot...

Cruchot : C'est un être venu d'une autre galaxie qui a copié ses traits.

[Cruchot a versé de l'huile de moteur dans un verre]

Mme Gerber : Vous n'allez pas boire ça !

Cruchot : Non, mais lui va le boire, votre "mari". Et vous verrez, il est insensible à la douleur et il sonne creux.

Gerber : Mais, Cruchot, qu'est-ce que vous faites là ?

Cruchot : Avalez-moi ça, "Mon Adjudant" !

Gerber : Mais, qu'est-ce que c'est ?

Cruchot : C'est une surprise.

[Gerber boit, crache, et reçoit un coup de  
poinçon dans la fesse]

Gerber : Vous êtes fou, Cruchot ! Qu'est-  
ce qui vous prend ?

Cruchot : Mais je ne sais plus où j'en suis,  
mon Adjudant. Vous êtes deux. L'autre  
sonne creux et il boit de l'huile.[Le faux  
colonel de Gendarmerie a donné l'ordre  
aux gendarmes de ne plus parler d'extra-  
terrestres]

Cruchot : Mais la patrie est en danger,

mon Colonel. Il faut mobiliser d'urgence !

Gerber : Taisez-vous. On ne répond pas à

un colonel ! Je vous accompagne, mon

Colonel.

[Les montres du faux colonel et de ses

accompagnateurs font entendre un signal

et ils sortent précipitamment]

Cruchot : Ah ! C'en est un ! Ils en sont

![Cruchot, prenant le véritable Colonel

pour son double extra-terrestre, lui a

planté un poinçon dans la fesse]

Gerber : Mon Colonel ! Mon Colonel !

Excusez-moi pour lui... excusez-moi pour

elle... excusez-lui pour moi... excusez-moi  
pour elle. C'est la grande déprime. C'est  
les champignons hallucinogènes.

Cruchot : Mais ne tombez pas dans le  
panneau, mon Adjudant. Y'a un truc là-  
dessous. C'en est un ! Il faut le mettre à  
poil.

Colonel : Qu'est-ce qu'il lui a pris ?

Qu'est-ce que je lui ai fait ?

Gerber : C'est incompréhensible ! Ça,  
c'est impardonnible ! Il est sorti sous le  
soleil sans son képi, alors une claque qui  
veine dans le verceau...

Colonel : Oui, mais rappelez-vous, Gerber, rappelez-vous ce qui s'est passé en 17 en Champagne, et les mutineries. Là, c'est pareil ! Gerber : Je vais vous donner un petit doigt de fleur d'oranger, ça va vous requinquer.

Colonel [grimaçant après avoir bu] : Elle est rugueuse, votre tisane.

Cruchot : Je suis en mission secrète.

Roulons, ma mère, roulons !

Mère Supérieure : Je roule pour vous, mon fils.

Pour ne pas être reconnu de Gerber,

Cruchot, déguisé en religieuse, couvre son visage de sa main en faisant une grimace]

Gerber : Vous avez mal ?

Cruchot : Oui.

Gerber : Vous souffrez ?

Cruchot : Oui.

Gerber : Mais, qui est ce qui vous a fait ça ? Mais qui ?

Cruchot : La Mère.

Gerber : La Mère !

Cruchot : La Mère Supérieure. Paf ! Elle est costaud, hein ! Une religieuse

[apportant un képi à la Mère Supérieure

qui reçoit l'Evêque] : Regardez ce que je  
viens de trouver dans la  
buanderie.[L' évêque trouve Gerber qui  
aide à étendre le linge]

Evêque : C'est très aimable à vous, mon  
fils, mais ce n'est pas une communauté  
mixte.[La chorale du couvent a chanté  
devant l' évêque. Cruchot, en religieuse, a  
dû chanter quelques mesures en solo]

Evêque : C'était très joli ! très joli ! Mais,  
dites-moi, quel est le nom de cette soeur  
qui a déraillé quelque peu. Enfin, si peu.

Qui est-ce ?



Mère Supérieure : C'est... Soeur Marie-Cruchotte qui revient de Terre-Neuve. Elle a pris froid en évangélisant les esquimaux.

Evêque [à Cruchot] : Cela a dû être pour vous une mission exaltante, ma soeur, n'est-ce pas ? Comment ces peuplades lointaines ont-elles reçu la parole du Christ ?

Mère Supérieure : Elle est aphone, mon Adjudant... oh, pardon... Monseigneur

!Gerber : En bonne soeur ! Maintenant, il se met en bonne soeur ! Ah, là, là, là, là, là,

là, là, là ! En bonne soeur ! Alors,  
décidément, rien ne vous arrête, hein ! Pas  
même le sacrilège.

[Cruchot a pris la fuite avec la jeep de  
Gerber, le laissant sur la route avec  
Taupin]

Gerber : Alors là, ça, c'est le conseil de  
guerre, maintenant.[Un automobiliste  
complaisant a ramené Gerber et Taupin à  
la gendarmerie]

Gerber [sortant son carnet de  
contraventions] : Dites-moi, le numéro  
minéralogique est illisible, il vous manque

un phare et le clignotant gauche ne marche pas. Vous me direz, ce sont des détails, mais je suis obligé.

Taupin : Rien de bien grave. Deux ou trois refus de priorité, un petit excès de vitesse. [Il lui tend une contravention]  
Allez, au plaisir.

[Sur la plage, la mère supérieure est en cornette et maillot de bain]

Cruchot : Alors, on s'offre une petite bronzette ?

Mère Supérieure : Je m'intègre au milieu, mon fils, comme les prêtres ouvriers.

[Tricart, Taupin et Berlicot se sont fait  
draguer par trois ravissantes baigneuses  
qui sont en fait des extraterrestres. Elles  
les ont embrassés et ils sont dans un état  
second]

Cruchot : Debout ! Debout, il faut les  
rattraper ! Garde à vous ! GARDE A VOUS

[Sur la plage, Cruchot qui cherche un  
extraterrestre, frappe tous les baigneurs.  
L'un d'eux, un géant, se lève, menaçant]

Cruchot : Oh, excusez-moi, je croyais que  
c'était ma femme.

Cruchot : Tout ce que vous voulez, ma

biche. Mais ne me parlez plus de divorce.

Ah, l'affreux mot.

Cruchot : Vous vous souvenez de notre première rencontre ?

Josépha : Oh oui !

Cruchot : Excès de vitesse, dépassement dangereux, refus d'obtempérer... Vous m'avez plu tout de suite.

[Cruchot a été conduit par une fausse

Josepha jusqu'à une soucoupe volante.

Berlicot et Tricart le sauvent de justesse]

Cruchot : Ma biche ! Ma biche, où êtes vous, ma biche ?

Berlicot : Elle est dans les bois, chef.

[Gerber est sorti pour dîner avec son épouse après avoir mis Cruchot aux arrêts]

Taupin : Et maintenant, c'est moi qui commande, je suis le plus grand.

Cruchot : Quoi !

Taupin : C'est moi qui commande, je suis le plus grand.

Tricart : Non. C'est moi qui commande parce que je suis le plus fort.

Beaupied : Non, c'est moi qui commande, je suis le plus gros.

Berlicot [s'asseyant sur le siège de  
l'adjutant] : Non, c'est moi qui commande  
par ce que j'ai le fauteuil.[Au restaurant  
"Le Cabanon" les gendarmes ont repéré  
des extraterrestres]

Extra-terrestre : N'approchez pas ou  
vous cesserez d'exister. [Avec une arme  
laser, il fait totalement disparaître le  
restaurant] Oubliez ce que vous venez de  
voir. Oubliez notre existence. L'heure  
n'est pas encore venue. La ville tout  
entière pourrait subir le même sort.  
Pensez-y.[Gerber, venu dîner avec son

épouse, ne trouve plus son restaurant]

Gerber : Ça alors ! Mais c'était pourtant bien ici !

Cruchot : Quoi donc, mon Adjudant ?

Gerber : Ben, le restaurant, Le... Le Cabanon.

Cruchot : Mais y'a pas de restaurant ici.

Gerber : Comment, y'a pas de restaurant ?

Jamais ! Cruchot : Y'a jamais eu de restaurant.

Gerber : Comment y'a jamais rien eu ! Y'a toujours eu un restaurant.

Les gendarmes : Non.



Gerber : Y'avait rien ? Y'a des années que  
je viens ici !

Cruchot : Jamais !

Gerber : Jamais ?

Cruchot : Jamais !

Gerber : Mais y'a des années... Mais...

Mais, écoutez. Avant hier. Avant hier, j'ai

mangé ici. J'ai mangé ici ! [signe de tête

négatif des gendarmes] J'ai pas mang...

j'étais là ! [nouveau signe de tête des

gendarmes] Ecoutez ! Ecoutez ! J'ai mangé

un civet là ! [nouveau signe de tête] Je

suis pas fou ! Mais, enfin, je suis pas fou !

Vous vous foutez de moi ! Non mais, y'a  
quelqu'un qui se fout de moi. Y'a quelqu'un  
qui se fout de moi !

Cruchot : Mais non, mon Adjudant...

Gerber : Vous vous foutez de moi.

Cruchot : Mais y'en a qui croient voir des  
extraterrestres et puis d'autres qui  
croient voir des cabanons, des restaurants

! [Les gendarmes cherchent une idée]

Cruchot : On tourne en rond, on tourne en  
rond, hein ! Alors ?

Beaupied : Ah ! Ah la...

Cruchot : Non, allez, hop.

Tricart : Et si on fait... Non, c'est pas valable.

Taupin : Ou alors...

Cruchot : Non, rendormez-vous.

Cruchot : Enfin, ce qu'il faut, c'est en attraper un, le décortiquer et trouver le défaut de la cuirasse.

Tricart : Ah, ben oui, mais ça ne sera pas de la tarte.

Beaupied : Surtout s'ils continuent à se déguiser en gendarmes, là. On ne les reconnaît pas !

Berlicot : J'ai une idée, chef. Il faudrait

qu'on se trouve un signe de  
reconnaissance.

Cruchot : Lequel ?

Berlicot : Ah ben, chef, on... on n'a qu'à  
mettre les képis "à la Blériot".[Gerber a  
rapporté à la brigade un squelette  
métallique rouillé]

Beaupied : Mais vous avez vu, chef, il est  
tout rouillé.

Cruchot : Rouillé ! Rouillé ! Ça y est, on les  
tient. Ça y est, on les tient, mon Adjudant.

On les tient ! Ils rouillent !

Gerber : Et alors ?

Cruchot : Ils rouillent. On les tient. Ils  
rouillent.

Gerger : Mais comment les repérer parmi  
la population ?

Cruchot : La douche ! La douchhhhhhe ! La  
douchhhhhhe !

Colonel [postillonnant] : On persécute les  
pauvres passants, sans penser aux  
problèmes que ça vaudra aux responsables  
de vos pitreries, pitoyables plaisanteries  
de poivrots ! Permettez-moi de vous  
préciser poliment que vous êtes de  
pauvres petits peigne-culs ! Et mettez vos

képis convenablement. Qu'est-ce qui vous a pris de mettre vos képis "à la Lindbergh"

?Colonel : Allez-y, je vous couvre. Je vous couvre, mais sous votre entière responsabilité. N'est-ce pas, Monsieur le fonctionnaire ?

Fonctionnaire : Ah, moi, vous savez, je ne me mouille pas.

Beaupied : Ah, c'est beau. C'est beau, cette obscure clarté qui tombe des étoiles...

Cruchot : C'est vous, mon adjudant !

Gerber : C'est moi. C'est vous. C'est nous.

Cruchot : Mais je suis là, mon adjudant.

Ah, c'est eux ! [Les gendarmes ont échappé à leurs doubles en s'envolant dans la soucoupe volante. Ils en ont perdu le contrôle]

Les gendarmes : Ave, ave, ave Maria, ave, ave, ave Maria.

[La soucoupe volante dans laquelle se trouvaient les vrais gendarmes a réussi à amerrir. Une foule nombreuse est sur le quai]

Gerber : Regardez-moi cette pagaille sur le port. Il faut revenir aux choses

sérieuses. Sortez-moi vos calepins.



Dans ses locaux flambant neufs, la brigade de Saint-Tropez est chargée d'accueillir, de prendre soin et de former un contingent de quatre jeunes femmes en uniforme. Un spécialiste de l'espionnage



informatique enlève, l'une après l'autre,  
les nouvelles recrues. L'existence de la  
brigade étant mise en danger par ces  
enlèvements dont la raison semble  
inexplicable, nos gendarmes déploieront au  
péril de leur vie, des trésors d'ingéniosité  
pour retrouver ces femmes dont ils  
avaient la garde.

Gerber : Vous n'avez pas la nostalgie de  
notre ancien local, Cruchot ?

Cruchot : La marche inexorable du temps,  
mon Adjudant. Il faut vivre avec son siècle

!Gerber : A première vue, cette grosse

bête a l'air redoutable, mais si on sait la manier, c'est très simple. En 3 secondes, cette machine diabolique a réponse à tout.

Elle peut même nous révéler les secrets les plus intimes de chaque concitoyen.

Composons par exemple... par exemple la fiche de notre petit Cruchot.

Cruchot : Mon adjudant, avec tout le respect que je vous dois, je refuse ! Je refuse ! Tout sera faux ! Tout sera faux !

Gerber : Cruchot, Ludovic, Maryvonne. Né le 31 juillet à Courbevoie. Tendance à l'hypocrisie et à la schizophrénie.

Cruchot : Qu'est ce que c'est que ça ?

Gerber : Mordait ses camarades à la  
maternelle.

Cruchot : Jamais ! Jamais !

Gerber : Aimait arracher les ailes des  
mouches.

Cruchot : Oh ! Une libellule, une fois.

Gerber : A fait pipi au lit jusqu'à 14 ans !

Oh, Cruchot !

Cruchot : Jamais pipi. L'autre chose,  
oui.[La brigade de Saint-Tropez a été  
dotée d'un ordinateur dernier modèle]

Le Colonel : Au quartier général, nous

avons encore l'ancien modèle. Chouchouter le petit personnel, sans doute est-ce ça aussi le changement ! Le Colonel : A titre expérimental, quatre de nos jeunes auxiliaires féminines viendront faire un stage de perfectionnement à vos côtés [murmure gourmand des quatre gendarmes].

Gerber : Nous allons peut-être être un peu à l'étroit, mon Colonel.

Tricart : En se serrant un peu... Gerber [enlevant son képi pour saluer les gendarmettes] : Képi !

Cruchot : Ben, il est là.

Gerber : Enlevez-le ! Gerber [s'asseyant entre deux gendarmettes et leur posant la main sur les genoux] : Je tiens beaucoup, mes enfants, que ce premier contact vous mette en confiance et que notre collaboration reste fructueuse et sans arrière-pensée.

[Gerber et Cruchot, en pleine décontraction avec les gendarmettes, sont surpris par leurs épouses]

Josépha : On ne vous dérange pas trop ?

Gerber : Pas du tout, pas du tout. Nous accueillons les petites stagiaires que le grand quartier général nous a confiées.

Josépha : Un stage qui s'annonce idyllique, semble-t-il, hein !

Josépha : Je vous ai acheté un pulllover. Si vous jugez qu'il ne fait pas assez playboy, je pourrais l'échanger !  
Cruchot : Des femmes dans la Gendarmerie ! Et une noire, par dessus le marché !  
Josépha, nous vivons l'agonie d'une civilisation. La fin d'un monde.

Josépha : Oh, oh, oh, oh. Soyez pas si pessimiste ! Pour vous c'est peut-être le début d'une seconde jeunesse. Gerber : Ne me gonfle pas le képi. Ces filles nous ont été imposées. Perlin : Vous avez 5 minutes pour quitter les limites de la ville... Perlin : T'as de beaux yeux, tu sais. La mère supérieure : Observer des créatures à demi-nues, à la jumelle, avec de petits ricanements concupiscent... Je tombe de haut, Monsieur Cruchot !

Cruchot : Mais vous vous méprenez, ma Mère, ce sont mes hommes en train de

perdre les pédales avec nos filles.

La mère supérieure : Mais j'ai l'impression

qu'ils ne sont pas les seuls à perdre les

pédales. Vous avez le diable au corps,

Monsieur Cruchot ! [Cruchot surprend

Beupied et Yo à la plage. Beupied nie,

mais son képi laisse échapper de l'eau]

Cruchot : Qu'est-ce que c'est que ça ?!

Beupied : Ça ? Oh, mais ça, c'est la

transpiration, chef. Vous nous

terrorisez. La mère supérieure : Vous avez

l'automne turbulent, Monsieur Cruchot

! Josépha : LUDOVIC !!! Montez. Josépha :



Alors, ça continue, la fièvre du samedi soir

? On s'offre des escapades nocturnes

dans les couloirs de ces demoiselles ? Si

j'avais su, au lieu de vous acheter un

pullover, je vous aurais payé une guitare

!Cruchot : Ma biche, je peux tout vous

expliquer.

Josépha : Inutile, je vous ai vu sous ma

fenêtre avec cette fille !

Cruchot : Oh ! C'est une malade. Une

pauvre malade. Elle bave...

Josépha : Vous vous foutez de moi ?

Cruchot : Pardon ?

Josépha : Vous vous foutez de moi ?

Cruchot : Oui. Gerber : Décidément, vous

êtes un maniaque de l'espionnage. Gerber :

J'ai eu une bouffée de chaleur. J'ai eu ma  
minute de folie. Ma seconde d'égarement.

Cruchot, par pitié, n'en parlez pas à

Germaine. J'vous en supplie.

Cruchot : Mais c'est pas parce que Gros

Nounours a les trouillons que Petit Ludovic  
va payer l'addition.

Gerber : Oui, mais... si Gros Nounours

jurait une reconnaissance éternelle à Petit  
Ludovic ?

Cruchot, demandez-moi tout ce que vous  
voudrez.

Cruchot : Tout ?

Gerber : Tout.

Cruchot : Vraiment tout ?

Gerber : Vraiment tout.

Cruchot [après un moment  
d'éblouissement] : Garde à vous !

Gerber : A vos ordres...

Cruchot : Mon Général.

Gerber : A vos ordres, mon Général.

Cruchot : Tous les matins, vous récitez  
un éloge à ma grandeur. En alexandrins.

Douuuze pieds. Et que ça rime !

Gerber : Ça rimera, mon Général !

Cruchot : Je vous aime, mon Général.

Gerber : Je vous aime, mon Maréchal !

Cruchot [en se tapant le crâne] : Mais  
enfin, vous n'êtes pas meublée là-dedans ?

Toutes vos théories, miss James Bond,

C'est 000 + 0. Gerber : Quand je pense

qu'on nous les confie, qu'on nous

recommande de ne pas les exposer, et on

nous en fauche deux coup sur coup !

Gerber : Vous avez intérêt à me les

retrouver vitesse grand V ! Parce que, si

ça se sait en haut lieu, on sera mutés à  
Maubeuge ou aux îles Kerguelen ! Vous  
savez où c'est, les îles Kerguelen ?

Cruchot : Malgré toutes nos précautions,  
mon Colonel, une bavure, c'est toujours  
possible.

Le Colonel : Non, ou je vous sacque.

Cruchot : ... Elles sont là-bas.

Le Colonel : Où ça, là-bas ?

Gerber : Ben, au carrefour. Elles règlent la  
circulation.

Le Colonel : Quel carrefour ?

Cruchot : Ben, le carrefour qui va à

Maubeuge d'un côté et à Kerguelen de  
l'autre côté.

Gerber : Démerdez-vous ou je saute.

Yo : Après tout, Maubeuge, c'est pas si  
mal que ça.

Fausse gendarmette : Maman adore les  
soldats. Moi aussi, j'aime les beaux  
hommes en uniforme. Comme vous, Colonel.

Quelle classe vous avez !

Le Colonel : Vraiment ?

Gerber : Le temps passe. L'heure  
s'avance, mon Colonel.

Le Colonel : Je vous en prie, Gerber,

laissez ces jeunes femmes s'expliquer.

[Les fausses gendarmettes, une  
automobiliste et son époux aux cheveux  
longs, sont rapprochées]

Le Colonel : Elles ont l'air de très bien  
s'entendre. Soyez vigilant, Gerber, je ne  
veux pas d'histoire de mœurs dans la  
famille.

Josépha [hystérique] : Alors là, je le tue,  
je me tue et je demande le divorce.

Josépha : Qui a fait déshabiller ces dames

?

Yo [montrant Cruchot] : C'est lui.

Christine : Oui, c'est lui.

Cruchot : Oh ! Je vous aurai toutes les  
deux, moi !

Josépha : Vous faites tout ce qu'il faut  
pour ça.

Le Colonel : Après son inspection ici, le  
ministre recevra à Paris le président du  
Bungawa. Et vous savez comment il  
s'appelle, le président du Bungawa ?  
Léopold Macumba.

Gerber : Mais alors, notre petite negress..  
euh, notre petite noire...

Le Colonel : ... est sa fille. Elle ne vous l'a



pas dit parce qu'elle ne voulait pas  
bénéficier d'un traitement de faveur.

Le Colonel [à Yo et Christine] : Si vous  
avez besoin de quoi que ce soit, demandez-  
le moi sans passer par la voie hiérarchique.

[Il leur donne une carte] C'est mon  
numéro personnel.

Christine : C'est très aimable à vous, mon  
Colonel. Et il ne faut le donner à personne  
?

Le Colonel : A vos collègues femmes,  
éventuellement. Les débutantes ont  
toujours besoin d'un conseil.

Le Colonel : Les trois blanches, c'est  
fâcheux, mais la noire, c'est  
catastrophique. Si le président Macumba  
apprend que vous vous êtes laissé  
kidnapper sa fille... Vous savez combien  
son pays fournit de pétrole à la France ?  
Vous allez les retrouver vous-mêmes, vos  
bonnes femmes. Et interdiction d'utiliser  
les voitures. Vous allez prendre vos  
bicyclettes d'autrefois et user vos gros  
godillots. Vous allez voir si on peut se  
passer de pétrole !

La mère supérieure : Mon fils !

Maintenant, vous courez les chemins  
habillé en femme ! Vos fantasmes prennent  
un tour diabolique.

Cruchot : Vous, allez à la messe.

Perlin : Mais je suis pas catholique !

Cruchot : Ben, justement, allez vous faire  
baptisé

Cruchot : Il est moins cinq, mon Adjudant.

Gerber : Et alors ?

Cruchot : Alors, allez me chercher six  
paquets de tabac à Cogolin.

Gerber : A Cogolin ! Pourquoi à Cogolin ?

Cruchot : Parce qu'il est meilleur à cause

du micro-climat.

Un bandit : Nos invités ne nous servent plus à rien ? On peut les jeter ?

Le Cerveau : On peut.

[Les gendarmettes ont un plan qui consiste à séduire les bandits pour les maîtriser]

Cruchot [qui n'est pas au courant] :

Mesdemoiselles, ne déshonorez pas votre uniforme !

Yo : On l'enlèvera, Chef.

Cruchot : Soyez poli, hein ! Madame

l'Adjudante est une très belle femme, séduisante, voluptueuse !

Germaine : Et c'est maintenant que vous  
me dites ça, Monsieur Cruchot ? Alors  
qu'il nous reste si peu de temps !

Germaine : Qui aurait cru que nous  
passerions nos derniers instants ensemble  
?

Cruchot : Sûrement pas l'adjudant...

Gerber [qui a surpris son épouse et

Cruchot enlacés] : Ça va bien pour vous,  
hein, on dirait ! Maintenant j'attends vos  
explications.

Cruchot : L'air conditionné en panne, mon

Adjudant. La mort prochaine... Un froid

glacial... Un peu de chaleur, en camarades...

Une amitié très pure, très belle... La  
gendarmerie...

Gerber : Ça suffit ! Gerber : Eh bien,

Cruchot, quand on va dire aux petites  
qu'on a tous fait les guignols !

Cruchot : Mais pas du tout, mon Adjudant.

Nous ne sommes que les humbles rouages  
d'une énorme horloge.



Anecdotes de tournage :



Le Gendarme de St Tropez

La séquence du début en noir et blanc, lorsque Cruchot est simple gendarme, fut tournée dans la commune de Belvédère dans les Alpes-Maritimes. Cette séquence a été tournée en noir et blanc non pas pour le côté artistique mais uniquement par souci d'économie[réf. nécessaire].

La séquence en voiture avec la bonne sœur fut réglée par le cascadeur de l'époque Gil Delamare.

Ce film marque le début d'une série de six comédies sur le gendarme Cruchot qui ont marqué la carrière de Louis de Funès et ont rencontré un succès considérable en France tout au long des années 1960, 1970 et 1980. Un des ressorts du film est la chasse aux nudistes que les gendarmes organisent sur les plages de la petite cité balnéaire qui commençait à avoir une réputation nationale.



Les six gendarmes sont : Louis de Funès (6 films), Michel Galabru (6 films), Michel Modo (6 films), Guy Grosso (6 films), Jean Lefebvre (4 films) et Christian Marin (4 films)



Le tournage s'est déroulé à Saint-Tropez, ainsi qu'aux studios de la Victorine à Nice. Plus gros succès de l'année 1964 avec environ 7 millions de spectateurs en salle.

Au départ, l'adjudant Gerber devait être Pierre Mondy. Ce dernier, occupé par une pièce de théâtre, n'a pas fait le film. Il fut remplacé par Michel Galabru.



Le gendarme à New York :

Le film fut un des gros succès de l'année 1965 avec plus de cinq millions d'entrées au cinéma.

Le tournage s'est déroulé à Saint-Tropez,

ainsi qu'à Paris, au Havre, et à New York,  
aux États-Unis.

De nombreux clins d'œil sont présents  
dans le film comme la séquence du ballet,  
parodie de la comédie musicale West Side  
Story ou la séquence de l'immeuble qui  
fait inévitablement penser aux jours du  
cinéma muet avec Charlie Chaplin.



Lors du voyage sur le France, les touristes prenaient nos gendarmes pour des douaniers. Pendant que Louis de Funès tournait dans les couloirs du paquebot, le commandant a eu l'idée de leur faire diffuser le premier opus. Après la séance terminée, les touristes se sont jetés sur eux pour avoir des autographes.

Les fêtes de Noël, au moment de la sortie du film en fin d'année 1965, voient sur les ondes d'Europe 1 jouée la pièce radiophonique *Le Gendarme de Bethléem*, librement inspirée de la Nativité et

interprétée par Louis de Funès, Michel

Galabru, Pierre Tornade, Élisabeth

Wiener...



Le Gendarme se marie :

Gros succès au box-office de l'année 1968  
avec plus de 6 millions de spectateurs en  
salle.

À noter, le changement de prénom de Mme  
Gerber : dans le premier film, elle

s'appelle Cécilia et dans ce film-ci, elle se prénomme Gilberte (selon une discussion entre Gerber et elle).



Le Gendarme en balade :



Le tournage s'est déroulé à Saint-Tropez, Ramatuelle (au Château de Saint-Amé pour les scènes au couvent), Gassin, Gigaro (La Croix-Valmer) dans le Var et au Château de Nandy en Seine et Marne.

La scène des hippies fut tournée sur le site de Cap Taillat, situé sur la Presqu'île de Saint-Tropez dans le Var. Ce site est

protégé par le conservatoire du littoral depuis 1987. Il a beaucoup souffert de son utilisation cinématographique, car ayant détruit des dunes et des végétaux nécessaires à l'écosystème, surtout durant le tournage de *La Scoumoune* en 1972 avec Jean-Paul Belmondo.

On remarque que, dans la scène où Gerber et sa femme s'introduisent dans le salon de Cruchot, le tableau accroché au dessus de la cheminée est un Modigliani. Cette oeuvre est aussi utilisée dans le film *Le Tatoué* dans lequel Louis de Funès,



interprétant un collectionneur d'art,  
voulait s'emparer du dessin reproduit sur  
le dos d'un ancien militaire, interprété par  
Jean Gabin.



Le film, 4e volet officiel de la saga des  
Gendarmes, était initialement intitulé *Le  
Gendarme à la retraite*.

Grâce à sa diffusion télévisuelle le 6 mai  
1990, ce film fut placé parmi les 100

meilleurs audiences télévisuelles française  
de tous les temps.

Le cachet de Louis de Funès pour ce film  
était de deux-cent cinquante millions de  
Franc, contre huit millions pour le premier  
volet.

À noter les apparitions de Paul Préboist en  
palefrenier et de Dominique Zardi en  
braconnier. Ce dernier a en outre  
interprété le rôle d'un gendarme italien  
dans *Le Gendarme à New York* et d'un  
gendarme passant l'examen d'adjudant-  
chef dans *Le Gendarme se marie*.

À noter le vers récité avec nostalgie par  
Michel Galabru lors de l'arrivée en voiture  
devant la gendarmerie ("Je ne vois en ces  
lieux que ceux qui n'y sont pas ! Pourquoi  
ramènes-tu mes regrets sur leur trace ?"  
tiré de La vigne et la maison - Psalmodies  
De L'âme - Dialogue Entre Mon âme Et Moi  
par Lamartine)



Le Gendarme et les extra terrestres :



À noter, les apparitions d'Henri Génès (le patron du restaurant Le Cabanon), Pierre Repp (le garagiste) et Lambert Wilson (l'extra-terrestre qui parle avec Beaupied), qui faisait ses premiers pas de comédien. Maria Mauban a repris le rôle de Claude Gensac pour cet épisode.

Jacques François a remplacé Yves Vincent dans le rôle du colonel.

Les six gendarmes sont: Louis de Funès, Michel Galabru, Michel Modo, Guy Grosso, Jean-Pierre Rambal (1 gendarme) et Maurice Risch (2 gendarmes).

C'est le troisième film de la série à finir premier du box-office français de l'année après *Le Gendarme de Saint-Tropez* en 1964 et *Le gendarme se marie* en 1968.

Un accident est survenu sur le tournage : une cascadeuse a écrasé plusieurs piétons lors d'une prise. Cette scène fut bien sûr

supprimée au montage.

L'adjudant Gerber, qui, dans les autres épisodes, s'appelle Jérôme, est appelé ici Antoine. Sa femme, appelée Cécilia dans le premier épisode et Gilberte dans le troisième, est appelée ici Simone.



## Le Gendarme et les Gendarmettes :



Jean Girault est décédé pendant le tournage, des suites d'une tuberculose et c'est son assistant, Tony Aboyantz qui acheva le film.

Cet épisode est le dernier de la série, en raison notamment du décès de Louis de Funès.

Ce film est également le dernier tourné

par Louis de Funès, décédé moins d'un an  
après sa sortie.



La 2CV de la sœur Clotilde change  
bizarrement de modèle lors de sa folle  
course poursuite pour prévenir les  
gendarmes du lieu où sont détenues les  
gendarmettes. Au début, on voit la 2CV  
avec les portières avant classiques pour la  
retrouver quelques instants plus tard avec



des portières "suicide".

La scène a d'ailleurs servi pour une publicité Citroën pour la prime à la casse en 2010. Babeth Étienne qui joue le rôle de Marianne Bonnet, une des gendarmettes, était à l'époque l'épouse de Johnny Hallyday. L'adjudant Gerber, qui dans les autres épisodes s'appelle Jérôme, est appelé ici Alphonse (comme dans le premier Gendarme d'ailleurs). Sa femme, appelée successivement Cécilia , Gilberte et Simone , est ici appelée Germaine.

Entretien avec Jacques Vilfrid

Quand avez-vous commencé dans le cinéma  
et quel âge avez-vous maintenant?

J'ai 55 ans. J'ai fait l'école de cinéma de  
la rue de Vaugirard - qui existait avant  
l'IDHEC d'ailleurs —. Ensuite j'ai été  
assistant réalisateur sur des courts  
métrages puis sur des grands films.

Parallèlement à cela j'ai eu envie d'écrire,  
et tout s'est enchaîné. Un beau jour en  
1951, j'ai eu une pièce que j'avais écrite  
montée au Théâtre Antoine avec Jean  
Girault : alors j'ai opté pour l'écriture.

Mon amitié avec Girault remonte à loin,  
nous étions dans la même paroisse —  
Notre Dame de Lorette nous devions  
avoir 14 ou 15 ans ! A mes débuts — à la  
Libération — j'ai aussi été musicien de  
jazz ; j'ai fondé avec Claude Luther « Le  
Lorientais », nous jouions à « La rose rouge  
». au « Tabou », enfin cela c'est autre  
chose !

— Quelle est, à votre avis, l'évolution du  
cinéma actuel par rapport à ce que vous  
aviez connu autrefois ?

Il y a une chose que je trouve navrante :  
aujourd'hui, ou bien on fait des films dits  
commerciaux considérés avec dédain  
(injustifié ou justifié), ou bien on fait du  
cinéma extrêmement intéressant mais peu  
grand public. Bien sûr. je généralise, il y a  
des exceptions. C'est une des raisons pour  
lesquelles les recettes des cinémas ont  
baissé, mises à part les raisons autres  
comme la télévision, les départs à la  
campagne pour le week-end etc... Avant la  
guerre — il suffît de voir le nombre de  
films faits à cette époque projetés dans

les ciné-clubs de nos jours - -, on avait  
quand même des cinéastes comme Carné,  
René Clair, Renoir, Duvivier et j'en oublie,  
qui faisaient du très bon cinéma et en  
même temps du cinéma pour le public  
Maintenant il y a le cinéma d'art, ou le film  
commercial qui souvent n'est pas très bon.  
Les Ursulines et le Studio 28 rue de Tho-  
lozé — qui existent toujours — passaient  
des films très intéressants ; il y a  
toujours eu de l'avant-garde. Maintenant  
certains films, je n'en citerai pas. sont de  
véritables films de laboratoire, encensés

par la critique, mais...

– Quelles sont les difficultés majeures au niveau de l'écriture d'un scénario ?

Quand on fait ce genre de métier, il faut des motivations et beaucoup d'imagination

Ensuite, le métier « vient » avec une certaine technique. Un sujet, vous pouvez

l'écrire en 4 pages ou en 40, c'est une

sorte de synopsis. A partir de cela, vous

lui donnez une apparence

cinématographique. Il va falloir développer

cette histoire en scènes successives avec

une colonne de gauche et une colonne de

droite (maintenant c'est horizontal), avec des indications scéniques. des dialogues, comportement des personnages, etc.. C'est ce que l'on appelle une adaptation dialoguée. Le script intervient ultérieurement - c'est le cas où le metteur en scène n'est pas l'auteur - . il intervient et découpe le film en plans. S'il est l'auteur, il fait ce travail simultanément. Il se trouve que dans la plupart des films que j'ai écrit j'étais scénariste et dialoguiste. On a toujours des contacts avec le metteur en scène bien sûr, car

c'est un travail d'équipe.

— Ecrivez-vous autre chose. d'un point de vue littéraire strict, des romans par exemple?

Oui, quand j'étais assistant et que j'avais besoin d'argent, j'ai écrit des nouvelles, après la guerre, qui ont paru dans un certain nombre de journaux dont je n'ai pas garde trace d'ailleurs; et puis j'ai écrit deux ou trois romans policiers. ainsi qu'un très grand roman populaire absolument interminable et très mauvais, mais qui m'a bien rapporté de quoi vivre !



Quand j'ai écrit cela, j'avais 22 ans. Mais par la suite... Si, ce qui m'a permis de devenir auteur de films, c'est d'avoir eu un premier succès au théâtre, \* L'amour toujours l'amour au Théâtre Antoine, j'en ai parlé en 1951, avec Girault qui en était le co auteur. Après cela j'ai écrit une autre pièce sous un autre titre qui était Pouic pouie reprise en film dans laquelle jouait déjà De Funès.

J'en ai écrit quelques autres, dont une qui s'est jouée récemment «SOS homme seul » et dont on a fait un film qui

s'appelait « Deux grandes filles dans un pyjama », C'est très difficile de mener deux carrières de front. Quand j'étais au théâtre, je regrettais le cinéma et vice-versa !

N'avez vous jamais pensé à mettre vous-même l'un de vos scénarios en images ?

J'y ai pensé il y a très longtemps puisque j'étais assistant metteur en scène. La raison pour laquelle je n'ai pas fait de mise en scène est très simple : au début, quand on m'a proposé de faire des sujets, j'ai refusé parce qu'ils ne me plaisaient pas et

que j'avais plus d'ambition. Par la suite j'étais pris dans l'engrenage du métier d'auteur et comme on ne me donnait pas les possibilités de faire les films que je voulais, j'ai très vite abandonné. La caution financière, je l'aurais sûrement ; mais je suis marqué par le genre de cinéma que j'ai écrit jusqu'à présent. Je ne le renie pas, mais en vérité si j'écrivais pour moi, ce ne serait pas ça (l'auteur de comédies et de films légers étant une chose). Ce que j'ai envie de faire, ce n'est pas ce que les producteurs veulent que je

fasse?

— Quels conseils pourriez-vous donner à  
des jeunes qui s'engagera dans cette voie  
?

La première chose — je vais me faire haïr  
par tous les gens qui ont envie de le faire !  
ne jamais s'embarquer dans ce métier soit  
sans avoir de quoi vivre pour des raisons x,  
soit sans avoir de second métier. Car c'est  
une profession où il se peut que l'on ne  
réussisse jamais, malgré le talent. La  
vocation artistique, c'est comme une  
drogue. on s'accroche, le succès ne vient

pas et ça fait des malheureux. Ce n'est peut-être pas d'une grande élévation de pensée, mais sur Le plan matériel, dans La vie. il faut quand même vivre...

Le succès n est jamais acquis ; dans ce métier vous passez votre bac quatre fois par an ; votre carte de visite, c'est votre dernière prestation, et vous ne pouvez faire cinq films de suite qui ne marchent pas...

— Vous allez beaucoup au cinéma ?

Comme je vous l'ai dit, j'aime tout le cinéma d'avant-guerre. J'aime Sautet par

exemple J'apprécie les bonnes histoires racontées d'une manière intelligente. Je préfère le cinéma de Fellini à celui de Visconti ou d'Antonioni. Si Bergman n'était pas aussi morbide... mais c'est merveilleusement réalisé.

— De Funès. Darry Cowl, Eddie

Constantine, vous avez contribué à leur succès en écrivant des rôles pour eux.

Dans le cas de De Funès, c'est vrai à partir du «Gendarme de Saint-Tropez». Il en était au début du vedettariat, mais il avait déjà une longue carrière d'acteur ; il

avait joué très peu de rôles de premier plan; les circonstances ont fait que nous avons pu saisir l'occasion au bon moment. (Au début de «Pouic Pouic » il avait joué dans la pièce un rôle moins important, ayant refusé le rôle principale, qu'il accepta plus tard dans Le film).

Quant a Constantine, après avoir fait Lemmy Caution, il eut du mal à retrouver un rôle similaire ; on avait écrit ce personnage pour lui, en fonction de son accent, de son allure etc...

Darry, c'est une nature ; avec Jacques

Pinoteau on a aussi écrit des rôles A sa mesure. Mais ce sont des cas particuliers.

— Quels ont été, dans votre carrière, vos plus grands «moments » avez-vous des regrets à formuler ?

Commençons par les regrets, ce sera plus simple et j'estime en être le seul responsable ; c'est de ne pas avoir plus tôt mis en scène moi-même mes propres histoires ; quelqu'un qui crée au niveau de l'écriture a envie d'aller jusqu'au bout de sa propre création. Je regrette aussi un peu de ne pas avoir continué au théâtre,



car on est son propre maître. C'est illustré par cette vieille citation d'un metteur en scène qui disait qu'il vaut mieux monter les auteurs morts parce qu'ils ne vous ennuiant pas. Mon plus grand souvenir restera la *Générale* de ma première pièce, car d'assistant, je suis passé du jour au lendemain auteur à succès. J'ai été très heureux des films dont j'avais écrit Le scénario et qui ont « marché ». mais c'est très différent. C'est vraiment un métier formidable, on n'a pas les mêmes horaires que les autres,

on peut travailler le jour ou la nuit, on peut se lever tard, on n'est pas obligé d'aller au bureau. C'est un métier aléatoire, mais on est libre.

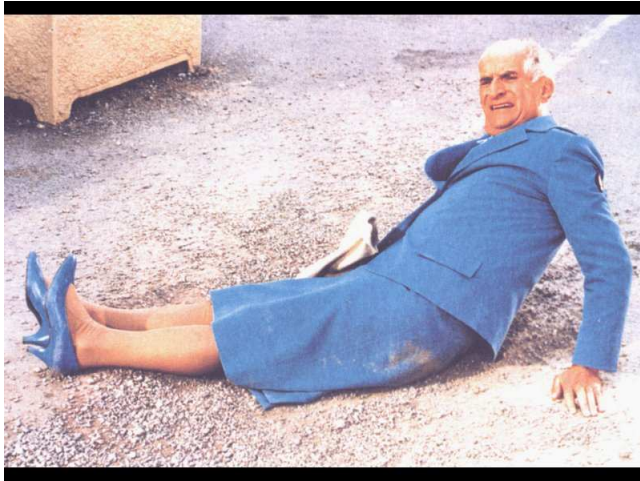












# FANTÔMAS



Bien qu'il n'hante plus guère de nos jours  
les salles obscures, Fantômas n'en  
demeure pas moins présent sur le petit  
écran avec les rediffusions régulières des  
films avec Jean Marais, et la sortie  
récente de produits dérivés (voir plus bas)  
de la trilogie signée André Hunebelle.

Mais Fantômas, ce n'est pas qu'un méchant  
sorti droit des films à la James Bond,  
c'est avant tout un personnage issu de la  
littérature policière française, adapté  
fidèlement au cinéma par Feuillade.

Le personnage de Fantômas est né sous la

plume de Marcel Allain et de Pierre Souvestre. Allain, journaliste, critique théâtral et écrivain, est né à Paris en septembre 1885. Il rencontre en 1910 son camarade Souvestre, fils de Préfet et journaliste sportif. Ils créent ensemble Fantômus en 1912 que la myopie de l'éditeur Fayard transforme en Fantômas, le génie du mal en frac, au loup sur le visage et au couteau ensanglanté. Hélas, Pierre Souvestre meurt à 40 ans, à la veille de la première guerre mondiale. Le dernier roman écrit en commun avec Allain

s'appelle *La Fin de Fantômas* (1913) et connaît un dénouement aussi tragique qu'inattendu. A bord du paquebot *Gigantic*, en train de sombrer, Fantômas révèle au commissaire Juve qu'il est en réalité son frère jumeau ! Tous deux disparaissent ensuite dans les profondeurs de l'océan. Pour toujours ? Non, car heureusement pour la carrière de leur héros, Marcel Allain reprend seul l'œuvre en 1919. Il écrira près de 500 ouvrages en 60 ans de carrière. Il décède en 1969 à l'âge de 85 ans.

Fantômas apparaît pour la première fois au cinéma grâce à Louis Feuillade. Ce dernier réalisera 5 films muets entre 1913 et 1914 : *Fantômas*, *Juve contre Fantômas*, *Le Mort qui tue*, *Fantômas contre Fantômas* et *Le Faux Magistrat*, avec René Navarre dans le rôle titre.

L'avènement du cinéma parlant est l'occasion d'un retour de Fantômas sur grand écran en 1932. Cette fois, c'est Jean Galland qui interprète l'élégant criminel sous la direction de Paul Féjos. Il faudra attendre l'après deuxième

guerre mondiale pour revoir Fantômas  
dans deux films : Fantômas en 1946,  
réalisé par Jean Sacha avec Marcel  
Herrand dans le rôle titre et sa suite,  
Fantômas contre Fantômas en 1948 dirigé  
par Robert Vernay avec Maurice Teynac.  
Signalons aussi pour l'anecdote, qu'un petit  
film belge donna à Fantômas les traits de  
Léon Smet, le père de Johnny Halliday.



Jean Marais, qui était un inconditionnel des aventures, tant littéraires que cinématographiques, du maître du crime, raconte à propos du réalisateur André Hunebelle, avec qui il a tourné de nombreuses fois : "Hunebelle m'avait demandé de trouver un sujet à suite qu'il me serait agréable de jouer. Au bout de quelques temps, je fais part de cette proposition à Jean Cocteau. Il a immédiatement pensé à Fantômas. L'idée a intéressé Hunebelle. Et Fantômas s'est fait. "

Le premier des trois films à voir le jour s'appelle tout simplement Fantômas et sort à Paris le 3 novembre 1964. Ce film est un vrai succès grâce au trio gagnant : l'athlétique Jean Marais (Fandor / Fantômas), la belle Mylène Demongeot (Hélène) et l'incontournable Louis de Funès (le commissaire Juve).



A l'origine c'est l'acteur Raymond Pellegrin (né en 1925) qui devait incarner Fantômas. Hunebelle lui a finalement préféré Jean Marais, au physique de " jeune premier ", même si ce dernier était paradoxalement plus âgé (douze ans de plus) que Pellegrin. En compensation, Hunebelle a quand même demandé au comédien écarté de faire la voix du mystérieux criminel masqué et lui a proposé par la suite le personnage du méchant dans Furia à Bahia pour OSS 117 (1965).

Bien qu'il n'ait pas participé au scénario,



signé Jean Halain (fils d'André Hunebelle),  
Jean Marais s'est fortement investi dans  
sa double composition du journaliste  
Fandor et dans celle, masquée bien sûr, de  
Fantômas.



Il a notamment eu l'idée de l'apparence du  
masque de Fantômas, créé par Gérard  
Cogan. Il fallait à Marais deux heures pour  
le mettre et faire les raccords de

maquillage.

Il était d'ailleurs très pénible à supporter sous les projecteurs. A ce propos, Mylène Demongeot se souvient que lors du tournage en Italie de *Fantômas se déchaîne* (1965), Jean Marais, qui était toujours très courtois et d'une extrême gentillesse, a perdu patience, est devenu odieux envers elle, qui n'y était vraiment pour rien. Il s'est bien entendu excusé de son comportement peu de temps après. La chaleur était telle qu'avec le masque brûlant sur le visage, il avait quelque peu

craqué.



C'est véritablement à partir de ce

deuxième opus de la trilogie, initialement

intitulé Fantômas revient que Louis de

Funès vole la vedette à Jean Marais.

D'ailleurs les deux acteurs n'avaient aucun

atome crochu. Marais devait souffrir

intérieurement de n'être plus considéré

aux yeux du réalisateur comme la star du

film. De l'aveu même du créateur Marcel Allain, les deux premiers films de la série ressemblent assez à du James Bond avec des poursuites en voiture, train, hélicoptère, bateau, sous-marin de poche et même en voiture volante (Ah ! La célèbre DS blanche !).

En novembre 1966, les journaux annoncent le tournage du troisième film de la série Fantasia pour Fantômas. Le titre devient par la suite Fantômas contre Scotland Yard. Le film sort à Paris le 16 mars 1967, et marque l'arrêt des " Bonderies ". Jean

Halain déclare : " Nous allons nous rapprocher du Fantômas traditionnel, celui des romans de Marcel Allain, et renoncer à l'esprit James Bond ".



André Hunebelle ajoute : " Il y aura quelques aspects fantastiques, car Jean Hallain a eu l'habileté de situer son histoire en Ecosse et d'y introduire quelques fantômes, faux bien entendu,

mais qui permettront tout de même quelques effets d'épouvante ".

Concernant l'Ecosse, l'extérieur du château utilisé dans le film est celui de la Roquetaillade près de Bordeaux. Les intérieurs sont tournés aux studios de Saint-Maurice, près de Paris. C'est d'ailleurs le même château qui a servi de décor au film *Le Pacte des loups*. Pour la scène de la chasse à courre, tournée en forêt de Fontainebleau (et non au pays du Whisky), Jean Marais retrouve son cheval Sultan avec qui il a déjà tourné sept fois.

Fantômas contre Scotland Yard marque  
les adieux définitifs d'André Hunebelle et  
de Jean Marais au personnage créé par  
Marcel Hallain et Pierre Souvestre.

Comme dans les autres films de la série,  
Fantômas fausse compagnie à ses  
poursuivants d'une façon spectaculaire à la  
fin. Logiquement, on pouvait sans doute  
s'attendre à une suite, le succès  
commercial étant, mais elle ne vint pas.

A ce propos, Jean Hallain déclarait il y a  
quelques années qu'un suite avait été  
envisagée et qu'elle devait s'appeler

Fantômas à Moscou. On découvrait que Fantômas était en réalité le père de Fandor (ce qui pouvait expliquer à la base pourquoi Jean Marais tenait les deux rôles).



Les raisons pour lesquelles le film ne se fit pas sont diverses : Pour Jean Marais, son personnage devenait de plus en plus secondaire au profit de celui de De Funès.



Hormis le fait que les acteurs auraient demandé des cachets plus élevés, le troisième film avait coûté plus cher et généré moins de profits que le deuxième. Fantômas est revenu dans les années 80 à la télévision pour 4 épisodes (1H30 chacun) interprétés par Helmut Berger / Fantômas et Jacques Dufilho Juve, dans un concept proche du personnage littéraire ou des débuts cinématographiques. Le génie du crime a-t-il définitivement déserté nos écrans ? Pas sûr, car on parle de plus en plus d'une

adaptation au cinéma avec Jean Reno et  
Jamel Debbouze, produite par Thomas  
Langmann...

Les affiches géantes à son effigie qui  
servirent à la promotion des romans aux  
Etats-Unis, devinrent rapidement des  
objets de collection recherchés.

Des extraits du Fantômas de Jean Sacha  
ont été édités par Film Office en 8 mm  
(muet) et 16 mm (muet et sonore).

Les Editions Mondiales commencèrent à  
publier en 1962 des romans photos sur  
Fantômas. Toujours en terme de

publication, dans son numéro 772 du 25 septembre 1969, l'hebdomadaire Jours de France a commencé une bande dessinée sur Fantômas par Taillefer.

Dans les magasins de costumes, on trouvait souvent des déguisements de Fantômas : haut-de-forme, loup, cape et poignard en caoutchouc.

Dans les années 60, à l'époque de la sortie des films, on trouvait au moment du Mardi-Gras, les célèbres masques César (avec l'élastique derrière) sur les principaux personnages de la série.

Profitant de cet engouement, divers produits sur les Fantômas de tous genres se sont retrouvés sur le marché : panoplies, personnages miniatures, cahiers d'écoliers, boîtes à crayons, etc...

Si de nos jours, Fantômas n'intéresse plus vraiment les enfants, il reste ancré dans la mémoire des cinéphiles qui peuvent donc se procurer ses exploits en vidéo : Un coffret DVD des films avec Jean Marais (Gaumont) avec de nombreux bonus passionnants et un autre des cinq Fantômas de Feuillade (Gaumont). Un CD

existe aussi chez Universal et regroupe les grands thèmes musicaux des trois Fantômas de Hunebelle, composés par le regretté et talentueux Michel Magne qui a signé aussi la composition des belles musiques des films d'OSS 117 du même réalisateur.



## Jean Halain le scénariste



Fils de André Hunebelle, né en 1920 à Paris et disparu en 2000, Jean Halain était surtout connu comme scénariste et dialoguiste des films réalisés par son père. C'est donc naturellement qu'il travailla avec Louis de Funès, simple figurant dans l'immédiate après guerre ("Millionnaires d'un jour", "La Rue sans loi") devenu

acteur confirmé ("L'Impossible Monsieur Pipelet", "Taxi, roulotte et corrida") puis grande vedette de cinéma (la trilogie de "Fantômas"). Parfois, il rencontrait aussi de Funès pianiste dans les bars malfamés de Pigalle. Dans les années 1960 et 1970, manifestement satisfait de cette collaboration, Louis de Funès engagea Jean Halain sur l'écriture des scénarii de "Oscar", "Le Grand restaurant", "Hibernatus", "L'Homme orchestre" et "Sur un arbre perché". Enfin, à la fin de sa carrière, l'acteur fit à nouveau appel à ses

services sur "L'Avare" et "La Soupe aux choux".



Bien qu'il disposait d'un appartement dans le seizième arrondissement (rue Vineuse), Jean Halain exerçait ici aussi sa profession de dialoguiste et scénariste. Pourquoi avait-il acheté une maison au sud

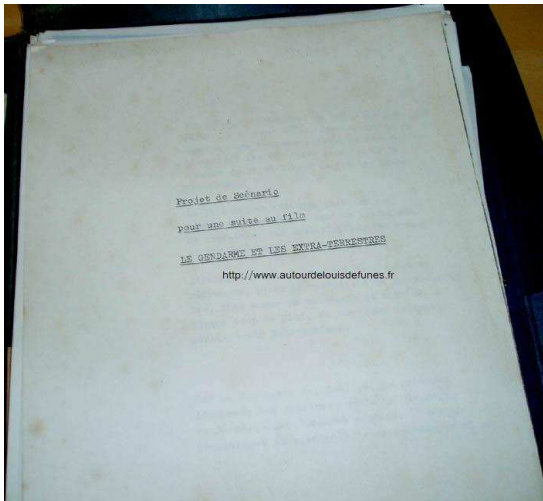


de Paris ? Car il travaillait aussi en étroite collaboration avec la société SONIS (réalisant les affiches de cinéma), dont les quartiers de trouvaient non loin, à Courtaboeuf des Ullis (91).

Dans ces pièces, il a sans doute écrit la série de "Fantômas", mais aussi les "OSS 177" et les films de capes et d'épées ("Le Bossu", "Le Capitain"). Longtemps inoccupée, son intérieur n'a pas été refait depuis la disparition de Jean Halain.

Enfin vous comprendrez pourquoi j'ai réuni dans un même livre le Gendarme de Saint

Tropez et Fantômas au vue du scénario  
(image ci-dessous) que préparait Jean  
Halain



Un scénario souhaitant donner suite au  
"Gendarme et les extra-terrestres" a été  
retrouvé dans les papiers de Jean Halain.  
La grande interrogation porte sur la  
présence de ce document dans ses

archives, car Jean Halain n'a jamais travaillé sur la série du "Gendarme". En effet, les scénaristes des aventures tropéziennes étaient Richard Balducci, Jean Girault et surtout Jacques Vilfrid. Aussi ce scénario suscite-il plusieurs questions. Fut-il bien écrit par Jean Halain ? Si tel est le cas, visait-il à séduire les producteurs et Louis de Funès, grillant ainsi la politesse aux scénaristes habituelles du "Gendarme" ? Ces derniers en avaient-ils pris connaissance ?

## LES PROTAGONISTES

LOUIS DE FUNES :



"Fantômas" c'est que du bonheur comme disent les présentateurs télé d'aujourd'hui.

Tous les films avec Louis de Funès valent le détour, mais celui-ci à une saveur particulière. C'est un film d'aventure, réalisé avec maestria par André Hunebelle

en 1964.

La distribution est prestigieuse, dans le rôle principal, il y a la star française de l'époque: Monsieur Jean Marais. De Funès n'a que le deuxième rôle et pourtant on ne voit que lui. Ce rôle (le commissaire Juve) est un rôle charnière dans sa carrière.



Il faut restituer le contexte, en 1964

Louis de Funès n'est pas encore l'acteur préféré des français.

De Funès, à cette époque, est déjà populaire (au sens noble du terme), mais il est considéré comme un second rôle.

Même s'il a déjà tourné quelques films en tenant le rôle principal (notamment le génial "Pouic-Pouic"), aucun de ces films n'a vraiment fonctionné auprès du public.

Ses seuls grands succès, il les doit au théâtre, et plus particulièrement à "Oscar" qui fut un triomphe.

L'été 1964 va changer définitivement la donne.



Alors que commence l'été 1964, De Funès est engagé pour trois films. Il ne le sait pas encore, mais sa vie va changer.

Retenez votre souffle, cet été là, il va tourner dans l'ordre: Le gendarme à Saint-Tropez (considéré par la production comme un petit film de divertissement),

Fantômas (dans lequel il tient un second rôle), et enfin Le corniaud (premier chef d'oeuvre de Gérard Oury).

Trois films en cinémascope et en couleur, trois succès colossaux.

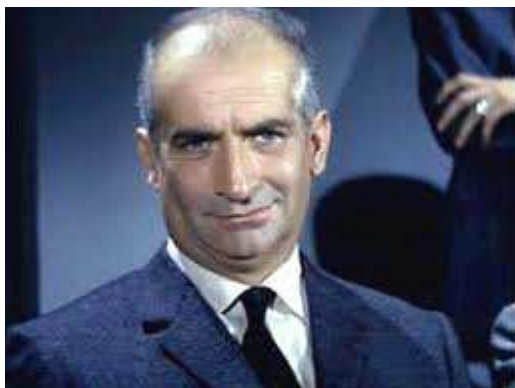
Revenons à Fantomas...

"Fantômas" n'est pas son plus grand film, mais c'est celui où l'on voit le mieux le génie de De Funès. C'est lui qui prend toute la lumière alors qu'il est sensé n'être qu'un faire valoir.

Bertrand Dicale révèle dans son livre que le rôle du commissaire Juve était d'abord



destiné à Bourvil, mais que ce dernier,  
préférant réserver toute son énergie pour  
le tournage du *Corniaud*, déclina l'offre.  
Aujourd'hui, il est difficile d'imaginer  
Fantômas avec Bourvil, mais il est  
incontestable que ça n'aurait pas été la  
même chose.



Par la suite, on ne verra plus jamais De  
Funès dans un petit rôle, sauf dans "Le

"Petit Baigneur", un film choral réalisé par son complice Robert Dhéry chef de la troupe des Branquignols.

Les années suivantes, De Funès va tourner deux suites à Fantômas: Fantômas se déchaîne et Fantômas contre Scotland Yard, deux films hilarants écrits plus spécialement pour lui. Jean Marais perdant petit à petit son statut de tête d'affiche.



André Hunebelle :



Il est né le 01 septembre 1896 à Meudon (Val-d'Oise, France) et il décède le 27 novembre 1985 à Nice (Alpes-Maritimes, France).

Après avoir préparé l'Ecole polytechnique sur les conseils de son père ingénieur,

André Hunebelle s'oriente vers l'art et devient un maître verrier renommé.

S'intéressant au cinéma, André Hunebelle fonde une maison de production et entreprend coup sur coup six comédies. En 1948, le producteur devient réalisateur : il met en scène une satire joyeuse de l'univers théâtral, *Métier de fou*. Suivent d'autres comédies légères : *Millionnaires d'un jour* (1949), succession de sketches avec des gagnants du loto ; *Missions à Tanger* (1949), *Méfiez-vous des blondes* (1950) et *Massacres en dentelle* (1951),

aimables parodies des séries noires.

"Je me suis toujours juré d'être un cinéaste de divertissement, désireux de faire des films qui puissent être aussi bien compris par le grand public que par celui qui se veut intellectuel", explique ce cinéaste de la grande comédie populaire. Il trouve un filon en exploitant le fonds du mélodrame à la française. Il adapte librement les romans d'Alexandre Dumas et réalise *Les trois mousquetaires* (1953) et *La capitaine* (1960). Il revoit *Le bossu* (1959) de Paul Féval. Avec ses films de

cape et d'épée, il invente un genre et relance la carrière de Jean Marais.

Après avoir mis à l'écran une autre grande oeuvre populaire, *Les mystères de Paris* (1962) d'Eugène Sue, il cherche à concurrencer les premiers James Bond avec *OSS 117 se déchaîne* (1963).

Hunebelle réalise ainsi l'un de ses rêves, "faire des comédies américaines à la française".

André Hunebelle s'attache ensuite à un autre héros de la littérature française, *Fantômas*, créé par Pierre Souvestre et

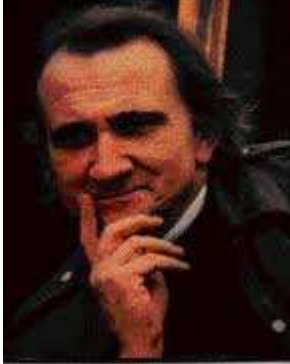
Marcel Allain. Dans la série qu'il réalise (Fantômas, 1964 ; Fantômas se déchaîne, 1965 ; Fantômas contre Scotland Yard, 1966), il réunit Louis de Funès, qu'il a découvert et contribué à lancer après la Seconde Guerre Mondiale, et Jean Marais, dans les rôles respectifs du commissaire Juve et du journaliste Fandor. Les gags s'accumulent. Le succès est immense. Pour nourrir l'industrie du cinéma, il tente de renouveler cet exploit avec les Charlots (Les Charlots mousquetaires, 1973 ; A nous quatre, cardinal !, 1973). A quatre-

vingt deux ans, ce travailleur acharné  
réalise son dernier film, Ça fait tilt  
(1978), avant de se consacrer à la  
télévision.

Pour la télévision, André Hunebelle tourne  
de nombreux téléfilms, dont Joseph  
Basalmo (1972), première apparition au  
petit écran de son ami Jean Marais.



Michel Magne :



Compositeur de musiques de films français incontournable dans les années 1960 et 1970. De formation classique, mais d'un esprit musical très ouvert, il passe de la musique concrète à la variété (il accompagne notamment Henri Salvador), puis à la musique de film. On lui doit

notamment la série des Angélique, mais aussi Les Tontons flingueurs, Les Barbouzes, Fantômas, Galia, Le Monocle rit jaune, et les musiques des premiers films de Jean Yanne (Tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil, Moi y'en a vouloir des sous, Les Chinois à Paris)...

En 1962, Michel Magne acquiert le château d'Hérouville dans le Val d'Oise. En 1969, un incendie se déclare dans l'aile gauche du château et détruit les enregistrements de ses bandes originales. Si cet évènement est terrible pour le compositeur, il

n'entame pas sa capacité de réaction. La même année, il installe une structure professionnelle d'enregistrements dans les combles de l'aile droite de sa noble demeure, il crée ainsi, en 1969, le concept de studio résidentiel, très imité dans les pays anglo-saxons The Manor (entrée en Wikipédia anglais), notamment. De nombreux groupes et artistes viendront enregistrer leurs œuvres comme Pink Floyd (album *Obscured by Clouds*), Grateful Dead, T-Rex, The Bee Gees, Michel Polnareff, Claude Nougaro, Jacques

Higelin,...etc. et feront d'Hérouville un lieu d'enregistrement à la mode. Des problèmes juridiques graves, engendrés par la cession à regret du château d'Hérouville pour cause de faillite avec redressement judiciaire, le conduise au suicide, le 19 décembre 1984 dans sa chambre d'hôtel à Cergy-Pontoise.



Les acteurs :

Jean Marais - Fandor / Fantômas



Jean Marais fut le compagnon du poète et  
metteur en scène Jean Cocteau qui le  
dirigea dans plusieurs films. Il faillit  
épouser Mila Parély à la demande de son  
Pygmalion, et eut un fils adoptif, Serge.  
Monstre sacré du cinéma français dont la  
beauté aura défié le temps, la carrière

cinématographique de Jean Marais débute véritablement grâce à sa rencontre avec le poète Jean Cocteau. En 1937, il joue un petit rôle dénué de texte dans la pièce de Cocteau, Oedipe Roi. Ce sera le coup de foudre immédiat. Cette "seconde naissance" comme Jean Marais se plaît à l'appeler s'avère très vite fructueuse. Il joue ainsi dans L'Eternel retour de Jean Delannoy (1943) et La Belle et la Bête de Jean Cocteau (1945). Sous la direction de son amour, Marais joue dans L'Aigle à deux têtes (1947), Les Parents terribles

(1948) et Orphée (1950). On le voit également aux côtés de Louis de Funès et Jeanne Moreau dans le Dortoir des grandes de Henri Decoin (1953).

Vers 40 ans, Jean Marais étoffe son registre, passant de la belle gueule aux bras d'acier pour des films de capes et d'épée. Beaucoup des héros décrits par Dumas (et d'autres) y passeront. Le Comte de Monte Cristo (1953), Le Bossu (1959) et Le Capitain (1960), deux films d'André Hunebelle, Capitaine Fracasse (1961), Le Masque de fer (1962)... Il enfilera

également colants et jupette pour le  
péplum de Jean Delannoy, *La Princesse de  
Clève* (1960). Après la mort de Cocteau en  
1963, Jean Marais passe sous la direction  
de Christian-Jaque dans *Le Gentleman de  
Cocody* (1964). Il interprète ensuite  
Fandor / Fantômas dans la trilogie  
d'André Hunebelle. Et c'est finalement en  
roi dans *la Peau d'âne* de Jacques Demy  
(1970), que l'acteur retrouvera un peu de  
l'oeuvre poétique et fantastique de son  
amant.



## Mylène Demongeot - Hélène



De son vrai prénom Marie-Hélène, Mylène Demongeot a 13 ans lorsque sa famille s'installe à Paris. Elle y suit les cours d'art dramatique de René Simon et Marie Ventura, avant d'entamer une carrière de mannequin. La jeune cover-girl n'a que dix-sept ans lorsqu'elle apparaît dans son

premier film, *Les Enfants de l'amour*  
(1953).

Repérée par Marc Allégret, qui la dirige dans *Futures Vedettes*, elle acquiert effectivement un statut de star avec le rôle d'Abigail dans *Les Sorcieres de Salem* (un drame tiré du roman d'Arthur Miller), aux côtés d'Yves Montand et de Simone Signoret. Elle figure ensuite au générique d'une nouvelle adaptation, de Françoise Sagan cette fois-ci, avec *Bonjour tristesse* d'Otto Preminger.

Sex-symbol des années 50-60, la blonde

incendiaire se spécialise dans des films le plus souvent légers, populaires et prête sa plastique avantageuse au personnage d'Hélène dans la série des Fantomas, ainsi qu'à quelques héroïnes de péplums (La Bataille de Marathon, L'Enlèvement des Sabines où elle partage l'affiche avec Roger Moore alias Romulus).

Sa rencontre avec Marc Simenon, metteur en scène et fils du romancier, va marquer un tournant. Elle se lance alors avec son mari dans la production, et espace de plus en plus ses apparitions au cinéma, jusqu'à

ne plus tourner qu'épisodiquement (Signé Furax, réalisé par son mari, Tenue de soirée, de Bertrand Blier). Parallèlement, elle poursuit sa carrière d'actrice sur les planches et à la télévision. Après une éclipse de dix ans, elle signe son retour sur grand écran en 2004 avec deux films, Victoire et le polar 36 quai des orfèvres. Sa carrière au cinéma redémarre puisqu'elle fait partie de deux aventures sous le soleil, d'abord au Camping puis en Californie.

Les seconds rôles :

Jacques Dynam - Bertrand



Il fit ses premières apparitions au théâtre dès la fin des années 1930, puis intègre la troupe théâtrale de Jean Dasté, avant d'entamer, à partir de 1942, une longue carrière au cinéma, toujours dans des

seconds rôles, puis à la télévision.

En 1945, Yves Allégret le choisit pour son premier rôle d'importance dans *Les Démon*s de l'aube.

Entre 1946 et 1952, on retrouve Jacques Dynam à Rouen au Nouveau-Théâtre (aujourd'hui détruit) dans les revues de Lestély et Strélesky.

Jacques Dynam jouera des rôles les plus divers, allant du comique au drame, et avec les plus grands de l'époque, Pierre Fresnay, Pierre Blanchar, Maurice Chevalier, Fernandel, Michel Simon, Louis

de Funès... Il tournera avec le réalisateur  
André Hunebelle pas moins de douze films.  
Il interprète entre autres, l'inspecteur  
Bertrand, souffre-douleur de Louis de  
Funès alias le commissaire Juve, dans les  
trois Fantômas en 1964, 1965 et 1966.  
Jacques Dynam avait également joué dix-  
sept ans plus tôt, un rôle sans rapport  
dans un film aujourd'hui quasiment oublié,  
également inspiré du personnage de  
Marcel Allain et réalisé par Jean Sacha.  
Le comédien fera l'une de ses ultimes  
apparitions dans Fanfan la Tulipe avec

Vincent Pérez et Penélope Cruz.

Il totalisera au moins 132 rôles pour le cinéma et la télévision, non compris ses interprétations au théâtre, une cinquantaine environ, et ses travaux de doublage (par exemple comme voix française de Jerry Lewis, de John Belushi, de Victor French dans la série La Petite Maison dans la prairie, de Burgess Meredith alias Mickey dans Rocky 2 et 3), sans compter ses nombreux passages à la radio.

Il double la voix du caporal Reyes



(interprété par Don Diamond), dans 20 épisodes de Zorro, la production de Disney, ainsi que Jerry Lewis dans la plupart de ses films tournés dans les années 50 et 60.

Jacques Dynam s'éteint le 11 novembre 2004, à l'Hôpital Saint-Joseph, à Paris XIVE des suites d'une pneumonie à l'âge de quatre-vingts ans.

## Robert Dalban - Le directeur du journal



Fils de Louis Auguste Barré (1873-1951), d'abord clerc de notaire puis boucher et de Marie Léontine Moreau (1868-1951), couturière. Robert Dalban débute dès l'âge de 16 ans au théâtre Montparnasse aux côtés de Harry-Max et Maurice Dorléac. Sous le pseudonyme de R.Q., il est aussi comique troupier au caf'conc' Les Trois Mousquetaires. Avant un départ

en tournée aux États-Unis avec Sarah Bernhardt aux débuts des années 1920, il jouera dans de nombreux théâtres de quartier. On le retrouvera dans des opérettes et des revues au cours des années 1930. Il jouera plusieurs fois avec Gaby Morlay, qui le poussera vers le cinéma, où il débute en 1934. En 1940 il épouse la comédienne Madeleine Robinson, avec laquelle il aura un fils, Jean-François, né en 1941. Le couple divorce en 1946. En 1950, il est choisi pour prêter sa voix à Clark Gable dans la version française de la

super production de David O. Selznick  
Autant en emporte le vent<sup>1</sup>. Ce sera sa  
seule incursion dans le domaine du  
doublage. En 1955, il rencontre Robert  
Hossein et tourne dans Les salauds vont  
en enfer. Ce sera le début d'une grande  
amitié entre les deux hommes. Robert  
Dalban a interprété, entre autres, un  
ancien camarade de la Résistance de  
Danielle Darrieux dans Marie-Octobre  
(1959) et le père de Manette (Claude  
Jade) dans Mon oncle Benjamin (1969)  
d'Édouard Molinaro. Mais c'est le

tonitruant « Yes, sir ! » de son personnage John dans Les Tontons flingueurs de Georges Lautner qui marque durablement les esprits. Il tournera pas moins de onze films avec ce dernier. Il campe avec une égale conviction les rôles de truands et ceux de policiers. En 1982, il interprète le rôle principal du téléfilm Jules et Juju. Il meurt d'une crise cardiaque dans un restaurant des Champs-Élysées le 3 avril 1987. Il est enterré au cimetière de Jouars-Pontchartrain, dans les Yvelines.

## Les Films :



Un malfaiteur du nom de Fantômas  
revendique un nouveau vol dans Paris, alors  
que, le même jour justement, le  
commissaire Juve, nouvellement décoré,

avait annoncé l'arrestation prochaine et fracassante du voleur. Un jeune journaliste Fandor décide de mener son enquête sur ce mystérieux personnage qu'est Fantômas, qui apparaît toujours masqué, et qu'il pense être une pure invention de la part de la Police afin de mettre celle-ci en valeur. Afin de le prouver, Fandor fait paraître une fausse interview du criminel dans le journal Le Point du Jour. Mais le journaliste se fait enlever par Fantômas et celui-ci, grâce à des masques qu'il a lui-même conçus, lui

promet de commettre ses nouveaux  
forfaits sous les traits de sa victime.  
Pour le commissaire Juve, il n'y a plus  
aucun doute : Fandor est bel et bien  
l'identité réelle de Fantômas. Mais  
Fantômas va faire en sorte que le  
commissaire Juve soit ridiculisé et  
confondu par de nombreux témoins.  
Juve : La police veille. Gardez votre sang-  
froid. Les jours de Fantomas sont  
comptés. C'est le Commissaire Juve qui  
vous le dit. Rassurez-vous. Rassurez vous.  
Fantômas n'est qu'un assassin comme les



autres. Un homme comme vous et moi,  
Mesdames et Messieurs. Des crimes ?  
Bien sûr, il en a commis. Mais le nombre de  
ses victimes est dérisoire  
comparativement à celui des accidents de  
la circulation. Il a fait sauter des avions, il  
a fait dérailler des trains. Mais les  
assassins du volant sont beaucoup plus  
dangereux. Et cette route du crime est  
loin d'être coupée.

Juve : Quoiqu'il en soit, tu peux trembler,  
Fantômas. Tu peux bien avoir cent visages,  
tu n'auras jamais qu'une seule tête. Ne la

relève pas trop haut, elle finira par  
tomber, car elle me reviendra, Fantômas.  
Et rira bien qui rira le dernier.[Durant  
l'intervention télé de Juve, les hommes de  
Fantomas lancent une grenade en public]  
Juve : Faites-moi confiance. Maintenant, il  
n'y a plus aucune raison de s'inquiéter.  
Fandor [lisant son article] : Vous affirmez  
que la police veille. Non, Commissaire Juve,  
elle ne veille pas, elle nous endort. Vous  
avez inventé l'homme aux 100 visages pour  
ne pas perdre la face. Mais on pourrait  
imaginer mieux : la crise du logement,

Fantômas ! La bourse qui baisse et le  
beafsteak qui monte, Fantômas !

Journaliste : Ah, ça, c'est du tonnerre !

Fandor [à son rédacteur en chef] : Tu  
m'avais bien demandé du social, hein ?

Rédacteur en chef : Ça oui !

Fandor : Alors voilà : Les impôts et les  
forfaitures, Fantômas ! Le salaud à tout  
faire, le salaud, l'insaisissable, le coupable  
de service : Fantômas !

Fandor [à Hélène] : Ah, y a des moments  
où j' me demande ce qui a pu me fasciner  
en toi.[Le rédacteur en chef de Fandor lit

la fausse interview de Fantômas]

Rédacteur en chef : "C'est peut-être pour  
demain, le grand feu d'artifice, le bouquet

final ! Un spectacle enfin digne de

l'univers ! Inutile de retenir vos places,

vous serez tous aux premières loges !

Demain, la fin du monde ! Oubliez vos fins

de mois ! Mortel, puisqu'il te faut mourir,

tu mourras en beauté !

Rédacteur en chef : C'est le plus beau

canular du siècle !

Fandor : Quoi ? Un canular ? Mais

comment ça ?

Rédacteur en chef : Ben oui, quoi. C'est du bidon, bien sûr.

Fandor [faussement innocent] : Mais pas du tout.

Rédacteur en chef : Oh ben dis donc, tu me prends pour un abonné !

[Fandor a écrit un article bidonné sur Fantômas]

Juve : Vous dépassez les bornes. Tous les coups sont permis, hein, pour faire monter le tirage. Du sang à la une, hein, voilà ce qui vous fait vivre. S'il n'y avait plus d'assassins ni de crimes, vous n'auriez

plus qu'à vous faire inscrire au chômage !

Fandor : Après vous, Monsieur le

Commissaire. Car nous, nous n'avons pas  
que les crimes pour exercer notre métier.

Juve : Terroriser le public, vous appelez  
ça un métier, vous ? Attendez seulement  
que je fasse la preuve que cet article...

enfin, que ce torchon est un tissu de  
mensonges, et ça fera du bruit, mais alors,  
croyez-moi, PLAF, là ça va faire du bruit.

[PLAF ! - Après l'explosion des bureaux du  
journal, Fandor, son rédacteur en chef et  
Juve se retrouvent à l'hôpital. Hélène les

prend en photo]

Rédacteur en chef : Hé ! À la une, et sur 4 colonnes, hein ! [à Juve] Ça va encore faire monter le tirage.

Fantômas : Oui, c'est bien moi, Fantômas.

Tu ne connaîtras jamais mon visage. Sous ce masque, personne ne le connaîtra jamais.

Fantômas : Dans un reportage de pure invention, tu as eu l'audace de me faire passer pour un imbécile. Un fou sinistre, aigri et hargneux. Triste. Moi qui suis d'une nature si joyeux. Ah ! Ah ! Je tue pas mal,

bien sûr, mais toujours avec le sourire.

Des crimes contre l'humanité ? Et alors ?

Ah ! Ah ! Ah ! L'humanité ! Merveilleux

spectacle de marionnettes. Ah ! Ah !

Comment pourrais-je m'ennuyer !

Fandor : Oui, vous avez le sens de

l'humour, en effet. L'humour noir, le plus

rare. L'humour à froid. Tout dans le

masque... Euh... Pardon.

[Alors qu'il suivait Fandor, Juve s'est fait

arrêter par la police déguisé en vagabond.

Il en ressort après une nuit au poste]

Bertrand : Dites donc, Monsieur le



Commissaire...

Juve : OUI !!!

Bertrand : Vous voyez pas qu'y vous aient  
passé à tabac !

[Fandor en état d'arrestation]

Juve : On va t'interviewer, mon gaillard !

Hélène : Mais enfin, c'est pas possible,

Commissaire ! C'est un scandale !

Juve : Oh, ça suffit.

Hélène : Vous êtes un...

Juve : Hé ! Oh, hé ! N'aggravez pas son  
cas !

Juve : Mmh ! Ce pâtre de campagne, c'est

une pure merveille, regarde ! Mmh !

Regarde... Tu boiras et tu mangeras quand tu auras parlé, là !

Fandor : 48 heures de diète n'ont jamais fait de mal à personne, monsieur le Commissaire. De plus, c'est excellent pour la santé

Juve : Allons, allons ! Un bon mouvement, parle !

Fandor : Mais voilà deux jours que vous me posez les mêmes questions. Je vous ai dit tout ce que je savais.

Juve [la bouche pleine] : Oh, je ne peux

plus, moi je ne peux plus, je ne peux plus...

[il se fait servir un verre de vin]

Fandor : C'est très mauvais pour les nerfs,

Monsieur le Commissaire, le vin rouge.

Juve : Dis-donc, ton article, il était faux,

hein ?

Fandor : Mais c'est exact, il était faux.

Juve : Tu prétends qu'il était faux

maintenant que tout le monde croit qu'il

était vrai !

Fandor : Ben, c'est pourtant vrai.

Juve : Mais qu'est-ce qui est vrai ? Que

tout le monde croit qu'il était vrai ?

Fandor : Mais non, c'est pourtant vrai qu'il était faux.

Juve : C'est pourtant vrai qu'il était faux

? Oui, enfin, bon, alors admettons ce

mensonge. Alors, pourquoi Fantômas

t'aurait-il fait enlever cette nuit si tu

avais menti ?

Fandor : Justement parce que j'avais

menti.

Juve : Tu mens ! Tu mens ! Tu mens ! Il

ment, il ment !

Fandor : Est-ce que vous m'avez accusé

d'avoir menti quand je disais avoir menti

ou d'avoir menti quand je disais...

Juve : Oh, ça suffit ! Ça suffit ! Tais-toi !

Tais-toi ! Tais-toi !

Fandor : Non, écoute, écoute, écoute...

Juve : Mais je ne te permets pas de me vouvoyer. Enfin, je ne me permets pas de me tutoyer...

Juve [essoufflé, confus et en sueur] :

Écoutez, visiblement cet homme est épuisé, il ne peut plus suivre un raisonnement logique, alors nous reprendrons cet interrogatoire demain matin.

Fantômas : Pour te punir, je vais t'obliger  
à collaborer avec moi à une oeuvre  
extraordinaire.

Fandor : Laquelle ?

Fantômas : Mon chef d'oeuvre. Une  
homme parfait que je suis en train de  
créer. Totalement à mes ordres. Il me  
manque juste un cerveau. Le tien fera  
l'affaire.

Fandor : Très flatté ! Mais, franchement,  
vous pourriez trouver mieux.

Fantômas : Modeste. Donc vraiment  
intelligent ! Nous ferons du bon travail

ensemble. Mes expériences sont très avancées.

Fandor : Vous pressez pas. Ce serait dommage de rater une pareille expérience.[Fantômas présente sa compagne, Lady Beltham, à Fandor]

Fantômas : Elle fut l'épouse de Lord Beltham, opportunément disparu.

Fantômas : Peut-on rêver veuve plus envoutante. N'est-elle pas plus que belle ?

Fandor : La beauté du diable !

Fantômas : Oui, la femme idéale. C'est bien simple, elle a tous les défauts.

Fantômas : Lady Beltham sera pour toi une hôtesse... pleine d'attentions.

Fandor : Pourquoi, vous nous quittez déjà ?

Fantômas : Je vais faire de toi un monstre sanguinaire.

Fandor : Mais comment ?

Fantômas : En commettant en ton nom, et avec ton visage, les forfaits les plus spectaculaires.

[Fantômas enlève son masque et révèle le visage de Fandor] Tu emporteras mon secret dans la tombe !

Fandor/Fantômas : Tu as la télévision pour



suivre tes exploits. Au revoir. Tu n'as pas fini d'entendre... parler de toi.

Juve : Je t'aurai, Fantômas, je t'aurai

!Fandor/Fantômas : Je me suis découvert une âme romantique. Je veux être aimé pour toi-même.

Fandor/Fantômas : Après les fleurs du mal, la fleur bleue a son charme.

Fandor/Fantômas : Il me reste à m'occuper de ton ami, le Commissaire

Juve. Cet abruti tient sur mon compte des propos qui m'agacent de plus en plus. Il faut absolument que je me paie sa tête.

[Fantômas commet un attentat sous les traits de Juve. Des témoins participent à l'élaboration d'un portrait-robot]

Un inspecteur : D'abord les cheveux. Les cheveux. Quelqu'un reconnaît-il ces cheveux ? [murmure négatif] Et ceux-ci ?

Un témoin : Oh non ! C'est pas cela. Il avait les cheveux coupés très court.

Un autre témoin : Et même un peu dégarnis sur le dessus.

[Un front identique à celui de Juve est mis sur le portrait]

Un témoin : Ah oui, là, sans aucun doute,

c'est bien les cheveux.

[Murmure général approbateur]

L'inspecteur : Le nez...

Un témoin : Plus long.

Un autre témoin : Et puis plus gros aussi.

[Un nez identique à celui de Juve apparaît,  
sous les murmures approbateurs des  
témoins]

L'inspecteur : La bouche...

Un témoin : Non, il avait la bouche  
beaucoup plus fine.

[Une bouche identique à celle de Juve est  
placée sur le portrait]

Un témoin : C'est ça, une bouche cruelle !

L'inspecteur : les yeux...

Un témoin : Ah non, pas du tout. Son regard était plus sadique.

Un autre témoin : Plus féroce !

[Un regard est ajouté, et le portrait correspond tout à fait au visage de Juve.

Dans un brouhaha général, les témoins reconnaissent leur agresseur]

Un témoin : Tout à fait cette expression de brute dégénérée.

Inspecteur : On a suivi vos instructions, Commissaire.

Juve : Oui ?

Inspecteur : On a relevé les empreintes.

Juve : Ah, parfait ! Et alors ?

Inspecteur : Et alors... Ce sont les vôtres...

Juve : Aaah.... Ah ben alors, alors là, y a pas de doute, alors là, c'est mathématique, c'est scientifique, scientifique, mais, c'est moi, c'est bien moi, je dois être

Fantômas... Mais j'y avais pas pensé, mais c'est évident, je suis Fantômas, je suis

Fantômas...

Bertrand : Mais votre histoire de

Fantômas ne tient pas debout !

Fandor : Et pourquoi ?

Bertrand : Parce que Fantômas, c'est moi  
qui l'ai arrêté, figurez-vous !

Hélène : Arrêté ?

Fandor : Est-il indiscret de vous demander  
qui c'était ?

Bertrand : Le Commissaire Juve !

Fandor : Ah... Je m'en doutais.

Bertrand : D'autant plus que vous étiez  
son complice !

Hélène : Son complice ?

Fandor : Mais bien sûr, mon amour. Mais  
tout cela est d'une logique...

Bertrand [au greffier] : Enregistrez

l'aveu !

Juve : Mais le coup des masques, le coup  
des empreintes... j'aurais dû m'en douter !

Fandor : C'était pourtant simple.

Juve : Mais c'était simple ! Mais allez

faire comprendre ça à un flic ! Fantômas :

La guillotine, c'est vraiment trop démodé.

J'ai beaucoup mieux pour vous. Encore un

peu de patience. Deux cerveaux valent

mieux qu'un.

Juve : Mais qu'est-ce que c'est que cette

histoire de cerveau ?

Fandor : Oh, il vous expliquera. C'est une petite surprise.

[Fandor saute du haut d'un hélicoptère sur la vedette de Fantômas. Juve tente de le suivre]

Juve [au pilote] : Je descends, mais plus bas, pour moi, plus bas. Plus bas, plus bas, bon, encore plus bas. Attendez... Ah ! Un peu plus bas !



Fantômas se déchaîne :



Fantômas enlève le professeur Marchand  
un célèbre savant pour s'approprier son  
invention : le rayon télépathique  
permettant de contrôler la pensée  
humaine. Cette invention lui permettra de  
dominer le monde entier. Mais dès la

nouvelle tombée, Fantômas est  
immédiatement soupçonné par les  
journalistes. Lors d'une conférence de  
presse donné par le professeur Lefebvre,  
il avoue que sans les résultats de ses  
expériences en cours Fantômas ne peut  
aboutir à réaliser son arme sans son aide.  
C'est ainsi que pour piéger Fantômas le  
journaliste Fandor prend la place du  
professeur Lefebvre lors d'un congrès  
scientifique qui se tient à Rome. Fandor,  
sa fiancée Hélène, le commissaire Juve et  
ses subordonnée s'envolent donc pour

l'Italie croyant que Fantômas tombera entre leur mains. Malheureusement ce dernier s'est également déguisé en professeur Lefebvre et la confusion est totale.

Le Ministre : Il y a à peine un an, Fantômas terrorisait la population. Mais un Français ne désespère jamais. Il sait qu'aux moments les plus critiques de son Histoire, toujours s'est dressé le grand homme de la situation. Bayard, Bonaparte, Jeanne d'Arc.

Le Ministre : Oui, Commissaire, il y a un an, vous risquiez votre vie, sur terre, sur mer et dans les airs, à la poursuite de Fantômas. Un petit fonctionnaire ne payant pas de mine, un français moyen, banal, d'apparence insignifiante, se dresse brusquement devant l'ennemi et le boute jusqu'à sa tanière. C'est ça la France. Vive le Commissaire Juve.

Juve : Malgré l'émotion qui m'étrangle, je veux trouver la force d'associer à tant d'honneurs le journaliste Fandor et son intrépide fiancée. Car, Mademoiselle,

votre poitrine est aussi digne que la  
mienne d'arborer cette décoration.

[Fantômas ridiculise en direct le  
Commissaire Juve]

Le Ministre : Monsieur le Commissaire, en  
vertu des pouvoirs qui me sont conférés et  
au nom du Président de la République, je  
vous nomme Commandeur... dans l'ordre  
des Jean-Foutre !

Juve : J'ai surtout pas eu de chance...

Le Ministre : Oh si, vous avez eu de la  
chance, et même beaucoup de chance,  
d'être décoré avant cet interlude télévisé

Juve : Si... Si cet insigne paraît rosette...  
Si ce ruban de par indigne de pas moi de  
conserver plus ici ce déchu me laisserait  
déchoir...

Le Ministre : Ce que je vous demande,  
c'est de vous montrer digne de la  
confiance que l'on a mise en vous. Le  
destin de l'humanité est peut-être en jeu.

Juve : Nous manquons de crédits...

Le Ministre : A une époque où, pour  
Fantômas, la tête d'un savant est plus  
précieuse que tout l'or du monde, votre  
devoir est de nous prouver qu'à la tête de

notre police, le cerveau d'un Commissaire  
vaut plus que des milliards. Vous en avez  
un ?

Juve : Oh....

Le Ministre : Alors, sachez réviser vos  
méthodes !

Juve [à ses hommes] : Il faut réviser vos  
méthodes ! C'est fini la belle époque du  
petit hold-up hebdomadaire et des gorilles  
de papa, hein ! Il va falloir faire travailler  
un peu ça ! Vous avez un cerveau, alors  
sachez vous en servir ! Hein ? De quoi  
auriez-vous l'air si Fantômas était arrêté

par un OO quelconque, hein ? De quoi auriez-vous l'air ? Ben moi, j'vais vous l'dire. Vous auriez l'air de Jean-Foutre ! De Jean-Foutre ! Voilà de quoi vous auriez l'air.

Juve : Les grands déploiements de force spectaculaires qui ne font qu'effaroucher l'adversaire sont démodés. Nous sommes à l'époque des agents secrets et des gadgets.

Bertrand : C'est moi qui voulait savoir c'que c'était que les gajettes.

Juve : Un gadget ! Un gadget ! Le gadget



est une petite invention secrète destinée  
à surprendre l'adversaire. Vous n'allez  
jamais au cinéma, hein ?

[Explication de la gabardine gadget]

Juve : Cette gabardine gadget est tout  
simplement munie d'un faux bras et d'une  
main postiche. Vous m'écoutez, là-bas ?!

Un inspecteur [qui se réveille] : Mhh ? Oui,  
oui...

Juve : Le mouvement fait pour lever une  
main en l'air imprime au faux bras et à la  
fausse main le même mouvement de bas en  
haut. On se retrouve donc apparemment

les mains en l'air à la merci de l'ennemi.

Mais soudain, à la hauteur du ventre surgit, par l'ouverture de la gabardine, la deuxième vraie main qui rend le coup de feu libérateur.

Juve : Et maintenant, voici le deuxième gadget, également de mon invention.

Bertrand : Ah, ça, c'est un sous-marin de poche.

Un inspecteur : Mais non, idiot, c'est une fusée.

Juve : Non, c'est un cigare.

Bertrand : Un cigare ?

Juve : Un cigare-pistolet. Je ne me sépare  
jamais de mes cigares-pistolets.

Juve : Mais enfin, messieurs, vous  
manquez de calme et de sang-froid, hein ?

Allez-vous asseoir, vous ! Allez vous  
asseoir ! Non, mais dites-donc ! Je veux  
une police relax ! Vous m'entendez ? Relax  
! Regardez, là, paf et gneugneugneu ! Enfin,  
quoi ! Une police relax ! Le contrôle du  
physique par le moral ! C'est la  
psychosomatiqueuh, là ! Quand vous  
observez, restez relax ! Vous observez, là,  
relax, comme ça, relax, quand même, relax,

relax, vous observez comme ça, relax,  
restez relax, relax, relax, restez relax !!!

Juve : Comme vous le savez, Messieurs, le  
professeur Lefèvre doit prendre ce soir le  
rapide de Rome. Alors, méfiez-vous des  
apparences et contrôlez toujours qui est  
qui.

Bertrand : Qui est qui ?

Juve : Oui, enfin, contrôlez qui est qui. Qui  
est qui !

Bertrand : Quoi, qui est qui ?

Juve : Ben quoi, qui est qui ? Qui est qui,  
quoi !

Bertrand : Y a pas de micros sous le lit,  
Monsieur le Commissaire.

Juve : Ne m'appellez pas Monsieur le  
Commissaire ! Jamais ce mot-là ici ! Enfin !

Les policiers de l'Interpol occupent les  
chambres voisines pour protéger les  
savants, et pour eux, je suis ici incognito.

Je ne suis rien. Y a pas de commissaire !

Alors ?

Bertrand : Y a pas de micros, y a pas de  
commissaire, y a rien.

[Déguisés en ecclésiastiques, Juve et

Bertrand surveillent Fandor déguisé en

Professeur Lefèvre]

Juve : N'ayons l'air de rien, nous sommes ici incognito. Dites-moi, quel est le but de Fantômas ?

Bertrand : Ben, enlever le professeur Lefèvre.

Juve : Et où est le professeur Lefèvre ?

Bertrand : Ben il est à Paris.

Juve : Non, il est devant vous ! Il est...

c'est Fandor ! Fandor alias le professeur Lefèvre.

Bertrand : Ah oui, Monsieur le Commissaire, oui.

Juve : Non, ne m'appellez pas "Monsieur le Commissaire", appelez-moi "Mon Père."

Bertrand : Hein ?!

Juve : Appelez-moi "Mon Père." Vous êtes mon vicaire et moi je suis Mon Père.

Juve : Alors, actuellement, le professeur Lefèvre, Fandor, fait la chèvre.

Bertrand : La chèvre ?

Juve : Il fait la chèvre, il sert de chèvre, il sert d'appât. Alors, quand Fantômas se manifestera, il sautera sur le professeur Lachèvre, euh ! Sur le professeur Lefèvre, et nous lui tomberons dessus. Vous avez

compris ?

Bertrand : Bien, mon Père.

Juve : Non ! ... Ah oui, c'est vrai.

[Dans un asile d'aliénés, Juve tente de  
s'expliquer devant trois psychiatres]

Juve : Alors, le premier faux professeur  
Lefèvre était le journaliste Fandor. Bon, le  
vrai professeur était resté à Paris, on en  
parle plus. Quand le deuxième faux  
professeur Lefèvre est arrivé, on pouvait  
croire que c'était le vrai. Ben, pas du tout  
1er docteur : Et c'était pas lui !

Juve : C'était Fantômas ! Enfin, bon sang !



1er docteur : Bien sûr !

2e docteur [quittant la pièce] : Excusez-moi, messieurs.

Juve : Je vous en prie. Alors, à ce moment-là, tout se déclenche. Le deuxième faux professeur Lefèvre, donc Fantômas, se jette sur le premier faux professeur Lefèvre, donc le journaliste, et c'est la bagarre, paf ! paf !

1er docteur : Oui, la bagarre !

Juve : Je suis poursuivi. Soudain, je me retourne et j'abats deux tueurs avec ma troisième main.

3e docteur : Avec votre troisième main !

Juve : Oui, ma main qu'est sur le ventre.

1er docteur : Ben évidemment, sa

troisième main !

3e docteur : Ah, oui...

Juve : Écoutez, ne compliquez pas les

choses parce que...

Juve : Et c'est à ce moment-là que je me

suis donné un coup sur la tête, là. Crrrr...

pam !

1er docteur : Un coup sur la tête ? Tiens,

tiens...

Juve : Et je vois trois professeurs

Lefèvre. Le vrai venait d'arriver. Mais moi, croyant sauter sur Fantômas, j'avais sauté sur Lefèvre. Vous me suivez ?

1er docteur : Oui, oui, oui, oui, oui...

Juve : J'me l'demande. Alors, je poursuis le troisième docteur... Euh, qu'est-ce que je raconte... Je poursuis le troisième savant... Ah ! Je poursuis Fantômas... Je saute enfin sur le vrai professeur, croyant que c'était le faux, mais c'était vraiment le vrai.

1er docteur : Et tout s'explique.

Juve : Et voilà comment le premier policier

de France se retrouve chez les fous.

1er docteur : Victime du devoir !

Juve : Non, mais vous vous rendez compte

Moi, le premier policier de France, passer  
pour un fou ! Si les journalistes

apprenaient ça...

Bertrand : Monsieur le Commissaire, ...

Dites, Monsieur le Commissaire...

Juve : Oui !

Bertrand : Vous savez, dans notre métier,  
il vaut mieux passer pour un fou que pour  
un imbécile.

Juve : Oh ben là, alors, vous ne risquez pas

la camisole, vous !

Hélène [qui croit parler à Fandor] : Et  
cette voiture, à qui est cette voiture ?

Professeur Lefèvre/Fantomas : A

Fantômas.

Hélène : Oh, écoute, te fiche pas de moi !

Et puis, pourquoi prends-tu cette voix  
pour me parler ?

Fantômas [enlevant son masque] : Mais  
parce que je suis Fantômas.

Hélène [à Fandor, qui lui demande où elle  
est allée] : Écoute, si tu voulais le savoir,  
tu n'avais qu'à me faire suivre par ton

crétin, ton abruti de Commissaire Juve !

Juve [à l'écoute dans la pièce à côté] :

Vous vous rendez compte ?!

Bertrand [qui prend la conversation de

Fandor et d'Hélène en note] : Mais qu'est-

ce qu'ils ont dit ?

Juve : Ça vous regarde, non ?

Fandor : Mais vous dormez !

Juve : Que d'un oeil, que d'un oeil

Bertrand : L'Interpol est électrocutée !

Hélène : Ah mon chéri ! Mon amour !

Fandor : Ah non, mon chéri, c'est pas le

moment !

[Dans le repaire de Fantômas]

Juve [prenant un verre d'alcool et le  
tendant à Bertrand après l'avoir reniflé] :

Goûtez-ça, vous.

Bertrand : Je n'ai pas soif, moi.

Juve : Non mais goûtez-moi ça, goûtez,  
c'est sûrement... c'est bon. Goûtez-ça.

Bertrand [après avoir bu une gorgée] :

C'est très bon, ça.

Juve [qui reprend le verre] : Donnez-moi  
ça. [Il vide le verre] Mmmh, excellent.

Bertrand : Ben tant mieux ! [Il tend le  
bras pour se servir.]

Juve : Non, on a plus le temps.

[Bertrand appuie sur un bouton qui fait  
surgir du sol des gardes armés. Fandor  
appuie sur un bouton qui les fait  
disparaître]

Juve [à Bertrand] : Alors, vous, ne  
touchez plus à rien. Ne touchez plus  
jamais à rien.

Fantômas : Sous ces coupoles travaille  
maintenant sous mes ordres l'élite de la  
science mondiale. Vous savez que l'on peut  
de nos jours faire vivre la tête d'un animal  
séparée de son corps. Eh bien, je vais



essayer de pratiquer cette expérience sur des corps humains. Vous allez vivre des minutes extraordinaires. Et si ce grand jour doit être pour vous le dernier, vous partirez au moins avec la consolation d'avoir été les pionniers d'une science nouvelle. Patience. Je suis à vous dans un instant. Imaginez ces têtes sans corps nous confiant leurs impressions et leurs états d'âme.

Juve : Dites donc, mon brave...

Homme de main : Quoi !

Juve : Votre visage prouve que vous avez

du cœur...

Homme de main : Ta gueule !

[Fantômas s'enfuit à bord d'une voiture  
volante. Fandor aperçoit un avion]

Juve [au pilote] : Police ! Je réquisitionne  
votre appareil ! Suivez cette voiture

![Juve tombe en chute libre]

Juve : Fandor ! À moi ! Je ne sais pas voler

## Fantômas contre Scotland Yard



Fantômas va imposer aux riches (nobles et gangsters) un «impôt sur le droit de vivre»

Le commissaire Juve, le journaliste Fandor et Hélène, la fiancée de ce dernier, ont pour mission de capturer Fantômas. Ils se rendent alors en Écosse, dans le typique

château hanté du richissime propriétaire des lieux, Lord Edward Mac Rashley qui est l'une des proies du malfaiteur. Juve, censé protéger le châtelain est comme d'habitude, lui-même victime de l'humour macabre de Fantômas, lequel use et abuse de ses frasques extravagantes et de son célèbre rire caverneux.

André : Dans un instant, votre mari sera enfin assuré sur la vie. Une assurance dont le montant vous sera immédiatement versé sans aucune formalité en cas de...

Lady Mac Rashley : Pauvre chéri ! Dieu ait

son âme.

André : Le plus vite possible ! Fantômas :

Rassurez-vous. Je ne suis pas venu dans

l'intention de vous assassiner.

Lord Mac Rashley : Merci...

Fantômas : Enfin pas tout de suite.

Fantômas : J'ai adopté ce slogan, trop

galvaudé par les démagogues : faire payer

les riches. Je vais leur faire payer un

impôt sur le droit d'être vivant.

Lord Mac Rashley : Quoi ?

Fantômas : N'ai-je pas le droit de vie et

de mort sur vous ?

Lord Mac Rashley : Mais c'est-à-dire...

Fantômas : Mais c'est tout comme.

Lord Mac Rashley : Oui, bien sûr...

Fantômas : J'ai donc organisé un système personnel de contributions directes. C'est un bureau de perception destiné à prélever parmi les trop favorisés de ce monde un impôt sur le droit de vivre. Voici une déclaration déjà remplie à votre nom, vous n'avez qu'à signer... Oh, bien naturellement, je vous accorde des facilités de paiements ! Je peux, à votre choix, vous imposer pour 2 ans, 1 an, 6

mois. Seulement, un impôt par tranches de 6 mois, à la longue, deviendrait fastidieux et puis cela vous coûterait une fortune ! Non, non, non... Non, euh, étant donné votre bonne santé, et votre situation financière... exceptionnelle, la formule la plus pratique et la plus économique est indéniablement le forfait !

Lord Mac Rashley : Le forfait ?

Fantômas : Oui. 3 milliards, ou 6 millions de dollars. Et vous n'entendrez plus jamais parler de Fantômas.

Lord Mac Rashley : 6 millions de dollars !

Mais c'est une fortune !

Fantômas : Ah ! Ah ! Ah ! Au prix actuel de la vie ? C'est donné ! Fantômas : Je vous accorde un délai d'un mois.

Lord Mac Rashley : Ah !

Fantômas : Et comme vous le voyez, toute somme qui n'aura pas été payée à la date indiquée sera automatiquement majorée de 10 %.

Lord Mac Rashley : Mais... Cela ferait 6 600 000 dollars !

Fantômas : Oui. Sans les taxes. Et passé ce nouveau délai d'un mois, je serais au



regret de vous envoyer un dernier  
avertissement avant exécution.

[Juve est au téléphone avec Lord Mac  
Rashley]

Juve : Yes, my Lord. Yes, my Lord. Yes, my  
Lord. But aïe bègue your pardonne, my  
Lord, but in my opinione, aïe am sure, but  
alors aïe am tout à fait sure que c'est un  
coup de Fantômas. Oh, my Lord. Aïe am  
confused. It iz, euh, a great honneur for  
me to be invaïteude in your château.

Lord Mac Rashley : Vous êtes invité avec  
votre assistant, Monsieur le Commissaire.

Juve : Wiz maïe assistante ? Yes. Aïe  
accepte. Yes, my Lord.

Lord Mac Rashley : Je vous signale que je  
parle très bien français...

Interprète : Son Excellence, le

Maharadjah de Kimpura dit qu'il est la  
victime la plus touchée par Fantômas. À la  
fin de chaque année, il doit lui livrer son  
poids de diamant bruts.

Richard : Je peux donner tout de suite au  
maharadjah de Kimpura l'adresse d'un  
excellent masseur, qui lui fera perdre au  
moins 50 kilos d'ici la fin de l'année.

Interprète : Le Maharadjah de Kimpura

cite avec reconnaissance cette pensée du

Rabin Ranatagor : "La foudre frappe, mais

la pluie de l'orage fait fleurir le cerisier."

Lord Mac Rashley : Ah oui...

Richard : Je n'ai jamais tremblé, ni devant

Hitler ni devant personne. Alors je ne

tremblerai pas devant Fantômas.

Lord Mac Rashley : Méfiez-vous, Richard,

on peut mourir sans trembler.

Juve : Vous m'y reprendrez, vous, à me

faire mettre en jupe !

Bertrand : Je vous assure, Monsieur le

Commissaire, en Écosse, la tenue de soirée, c'est le kilt.

Juve : Non, Monsieur, c'est le smoking !

Bertrand : Mais c'est écrit noir sur blanc dans le Guide du savoir vivre international ! Noir sur blanc !

Juve : Ben justement, le smoking, c'est noir sur blanc.

Hélène : Votre château est-il hanté ?

Lady Mac Rashley : Évidemment.

Lady Mac Rashley : Avec des yeux comme les vôtres, Commissaire, vous devez être un médium extraordinaire !

Lady Mac Rashley [prenant la main de Fandor] : Venez.

Fandor : Avec vous, j'irais jusqu'au bout de l'autre monde.

[Hélène donne à Fandor un coup de pied qui le fait sursauter]

Lady Mac Rashley : Vous ressentez déjà quelque chose.

Fandor : Euh, oui ! Oui, oui...

[Lady Mac Rashley propose une séance de spiritisme]

Lady Mac Rashley : Mais, Monsieur le Commissaire, Walter sait par qui il a été

assassiné. Il va nous le dire.

Fandor :Voilà une méthode nouvelle que la police n'a jamais songé à utiliser. Au lieu d'interroger les inculpés, interroger les victimes après leur mort, c'est une expérience à tenter ! Vous ne croyez pas ?

Juve [à un inspecteur britannique] : Non, écoutez, mon cher confrère, je sais que nos méthodes françaises sont des méthodes démodées, bon ! Que notre police est une police d'agités, bon ! Que vous avez le secret du flegme intuitif, n'est-ce pas ! Mais je ne pensais tout de

même pas qu'en Angleterre, à Scotland

Yard, on faisait tourner les tables.

Fandor : Ben il est sans doute plus facile  
de faire tourner une table qu'un coupable.

Hélène [à Juve, qui refuse de participer à  
la séance de spiritisme] : Allons,

Commissaire, ne faites pas le mauvais  
esprit !

[La séance de spiritisme commence, menée  
par Lady Mac Rashley]

Lady Mac Rashley : Non, ne soyez pas  
nerveux, Monsieur le Commissaire.

Approchez votre main de la mienne. Il faut

que votre petit doigt touche le mien.

[Le tonnerre retentit et la lumière

s'éteint]

Lord Mac Rashley : Ne vous inquiétez pas.

Ce n'est rien. C'est la foudre qui est

encore tombée sur le transformateur.

Lady Mac Rashley : Non, c'est un signe !

C'est un signe de l'au-delà. Un signe très

favorable. Concentrons-nous. [On entend

le hurlement d'un chien] Écoutez ! C'est

Walter qui nous fait savoir qu'il

arrive. Lady Mac Rashley : Qu'y a-t-il,

Walter ? ... Walter, êtes-vous là ? ... Y a-t-



il un réfractaire parmi nous ? [un coup de guéridon] Il y a un réfractaire parmi nous ! Est-ce mon voisin de gauche ? [deux coups de guéridon] Ce n'est pas mon voisin de gauche. Est-ce mon voisin de droite ? [un coup de guéridon] Commissaire ! Vous êtes réfractaire !

[Albert, le maître d'hôtel, mène Juve à sa chambre]

Albert : Attention, Monsieur, l'escalier est étroit. Il est d'époque. Ah ! Le château est plein de souvenirs émouvants. Depuis les Croisades, il s'y est passé tant

de choses. Mystérieuses, romanesques,  
terrifiantes. Et aujourd'hui, toutes ces  
vieilles pierres nous parlent du  
passé.[Juve aperçoit une silhouette  
enveloppée d'un drap]

Juve : Regardez ! Regardez !

Albert : Ah ! C'est Murdoch !

Juve : Murdoch ?

Albert : Sir Murdoch Mac Rashley,

Monsieur le Commissaire !

Juve : Qu'est-ce qu'il fabrique en  
fantôme ?

Albert : Sir Murdoch Mac Rashley est

mort glorieusement à la Troisième  
Croisade, sous les murs de Saint-Jean  
d'Acre.

Juve : Mais il se fout de moi, celui-là !

Albert : Oh, non, Monsieur le Commissaire.

Albert : Attention, Monsieur le  
Commissaire, il y a une marche.

Juve : Où est-elle ?

[Il trébuche]

Albert : Ah ! Elle était là, Monsieur le  
Commissaire.

Albert : Puis-je me permettre de faire un  
compliment à Monsieur le Commissaire ?

Juve : Oui, je vous en prie, Albert, oui.

Albert : Monsieur le Commissaire porte très bien le kilt.

Juve : Ooooh ! Ah ! Dites, à propos, je me demandais, est-ce que ça se porte toujours ?

Albert : Naturellement !

Juve : Ah !

Albert : En soirée, tout le monde devrait porter le kilt, en Écosse

Juve : Et mon assistant qui me soutenait le contraire. Donc, j'avais raison !

Albert : Absolument ! Mais les traditions

se perdent. Tous ces hommes en pantalon,  
c'est d'un triste !

Juve : Alerte ! Y a un pendu dans ma  
chambre !

Valet : Qu'est-ce qu'il y a ?

Juve : Y a un pendu...

Valet : Ah ! Quelle horreur !

Juve : Laissez-moi parler, Bon Dieu ! Y a un  
pendu dans ma chambre !

Valet : Dans ma chambre !

Juve : Dans la mienne !

Valet : Dans la mienne ! Quelle horreur !

Juve : Quelle andouille !

Juve : Faites attention, il y a une marche  
par ici.

Bertrand : Où est-elle ?

[Il rate la marche et tombe]

Juve : Elle était là.

Juve : Mon pendu ! Où est mon pendu ? On  
m'a dépendu mon pendu !

Albert : Monsieur le Commissaire a perdu  
quelque chose ?

Juve : J'ai perdu mon pendu, il faut qu'on  
me le retrouve, vous m'entendez ? Il faut  
qu'on me le retrouve !

Albert : Je puis assurer à Monsieur que je

n'ai rangé aucun pendu dans sa chambre.

Juve : Il se fout toujours de moi, celui-là !

Albert : Non, Monsieur le Commissaire.

D'ailleurs, je ne fais jamais le ménage  
passé 10 heures du soir.

Juve : Enfin, c'est trop fort, personne n'a  
l'air de me croire, ici !

Lady Mac Rashley : Moi, je vous crois,  
Monsieur le Commissaire. Évidemment,  
vous avez trouvé un pendu dans votre  
chambre !

Juve : Enfin, vous me croyez.

Lady Mac Rashley : Bien sûr ! Seulement, il

est parti.

Juve : Oui, ben ça, je le sais, mais pourquoi

?

Lady Mac Rashley : Parce que c'était un  
fantôme !

Juve : Écoutez, chère Madame, une fois  
pour toutes, mettez vous bien dans la tête  
que je ne crois pas aux fantômes. Le  
fantôme que j'ai pendu... Le fendu que  
j'ai... Oh, j'sais plus c'que j'dis, moi ! Le  
fantôme que j'ai vu dans le couloir tout à  
l'heure était un homme de Fantômas  
déguisé en fantôme. Voilà ! Et alors,



désormais, tout fantôme aperçu dans le  
château sera arrêté sur le champ.

Juve : Ça y est, je me souviens. Le pendu  
avait un imperméable clair, avec un papier,  
un papier rose du percepteur, vous savez,  
épinglé sur la poitrine, avec ces mots :

"Dernier avis avant exécution."

Fandor : Un papier rose du percepteur ?

Juve : Oui ! Là, il était là !

[Bertrand et Juve errent dans les couloirs  
déguisés en fantômes]

Bertrand : Monsieur le Commissaire, même  
dans un château hanté, je me demande si

c'est le bon moyen de passer inaperçus !

Juve : Il n'a rien compris !

Bertrand : Ah bon !

Juve : Mais il ne s'agit pas de passer  
inaperçus, imbécile, bien au contraire !

Dans ce château, il y a des fantômes...

Bertrand : Des vrais ?

Juve : Non, des faux, puisque les vrais  
n'existent pas ! Le fantôme que j'ai vu  
l'autre fois au bout du couloir, c'était un  
faux fantôme. Donc, ici, il y a des faux  
fantômes, il faut les provoquer. Alors,  
quand un faux fantôme rencontre un autre

faux fantôme, qu'est-ce qu'il se passe.

Bertrand : Ben il a peur.

Juve : NON ! Il vous prend pour un complice. Alors il s'approche, comme ça, il s'approche, il s'approche, il sait pas que c'est vous, alors, là, clac ! Les menottes. Alors, allez faire votre ronde dans l'aile sud et ne vous prenez pas les pieds dans votre drap.

[Juve croit voir le cadavre de Lord Mac Rashley sur son lit]

Juve : Oh ! Milord ! It's note trou. C'est pas vrai ? Aïe anderstande l'humour noir,

but vraiment !

Valet : Mais qu'est-ce qu'il y a ?

Juve : On a assassiné Lord...

Valet : Oh ! Quelle horreur !

Juve : Il est mort, il est mort sur mon lit.

Valet : Sur mon lit ! Oh, quelle horreur

![Juve retrouve Lord Mac Rashley]

Juve : C'est pas possible ! Vous n'êtes pas  
dans mon lit ?

Lord Mac Rashley : Ben dites-donc ! Je le  
saurais !

Lady Mac Rashley : Je ne comprends pas  
ce qui vous étonne, Monsieur le

Commissaire. C'est très naturel !

Juve : Comment ça ? Mais je trouve votre mari mort dans ma chambre, et simultanément, il sort de la sienne, et vous trouvez ça naturel !

Lady Mac Rashley : Bien sûr. Nous avons tous notre double dans l'au delà. C'était son double, tout simplement. Un fantôme.

Juve : Non, je vous en prie, vous n'allez pas recommencer. Les fantômes, ça...

Inspecteur de Scotland Yard : Il y a bien une autre hypothèse. La plus simple... et la plus évidente. [il tapote son front avec sa

pipe]

Juve : Non, mais dites donc. J'ai horreur qu'on se moque de moi, hein ! Surtout à l'étranger.

[Pour prouver qu'il a raison, Juve amène tout le monde dans sa chambre]

Juve : Tenez, entrez. Vous allez voir.

C'est terrible, terrible, terrible. [Quand ils arrivent, le corps a disparu] Ah ! C'est pas possible ! C'est pas possible ! Il était là. Mais enfin, il était là, donc il doit être là, je ne sors pas de là !

Juve : Vous me croyez ?

Fandor : Mais oui, c'est comme pour le  
pendu.

Juve : Oui, bon, ben, le pendu, à la rigueur,  
lui, il est en l'air, il peut pas savoir.

Hélène : Vous êtes sûr que c'était Lord  
Mac Rashley ?

Juve : Certain ! Sur mon lit !

Fandor : Vous l'avez rencontré en bas !

Juve : Ah ben oui, c'est vrai...

Fandor : Vous lui avez parlé.

Juve : Oui, oui, c'est vrai. Ah ben alors,  
alors, c'est que je rêve, c'est que je suis  
en train de rêver.

Fandor : Mais oui, mais oui, mais oui, vous rêvez !

Juve : Mais non !

Fandor : Ben c'est un cauchemar ! C'est rien.

Juve : Alors, écoutez, si y a pas de mort ici et que je rêve, c'est qu'il y a personne ici. Vous n'êtes pas là, vous, alors ?

Fandor : Voilà !

Juve : Alors vous, vous n'êtes pas là ?

Hélène : Non !

Juve : Moi, j' suis pas là, y a personne, personne, y a personne.



Bertrand : J' suis là, moi.

Juve [agitant son revolver] : Mais non, y a personne, vous n'êtes pas là. [Fandor prend le revolver des mains de Juve] Mon revolver !

Fandor : Il est pas là.

Hélène : Oh, Commissaire, détendez-vous. Vous allez vous réveiller.

Juve : Je vais me réveiller et je vais tout comprendre ?

Fandor : Mais oui, Commissaire. Vous allez tout comprendre, et nous aussi.

Ce qu'on prend pour se réveiller quand on

rêve qu'on ne dort pas

Juve : Ah ! Et j'ai pourtant pas

l'impression de rêver, voyez-vous !

Hélène : Buvez !

Juve : Qu'est-ce que c'est que ça ?

Hélène : C'est un petit somnifère.

Juve : Mais non.

Hélène : Si.

Juve : Mais non, puisque je dors et je vais  
me réveiller !

Fandor : Si, justement, Commissaire.

Réfléchissez. Puisqu'on prend un  
sommifère pour s'endormir, quand on ne

rêve pas, mais qu'on veut dormir... Bon,  
vous me suivez bien ? Bon, alors qu'est-ce  
qu'on prend pour se réveiller quand on  
rêve qu'on ne dort pas ?

Juve : Je ne sais pas !

Fandor : Mais un somnifère !

Juve [s'endormant] : Ah ben je sens que  
je me réveille, moi..

[Juve voit le véritable Lord Mac Rashley  
pendu dans sa chambre et fonce dans les  
couloirs en hurlant]

Valet : Qu'est ce qu'il y a ?

Juve : Y a rien ! Alors vous, foutez-moi la

paix !

Valet : Quelle horreur !

Juve : Lord Mac Rashley est pendu dans  
ma chambre !

Fandor : Qu'est ce que vous dites ?

Juve : Lord Mac Rashley est pendu dans  
ma chambre !

Fandor : Qui ?

Juve : Lord Mac Rashley est pendu dans  
ma chambre !

Fandor : Vous divaguez !

Juve : Lord Mac Rashley est pendu dans  
ma chambre ! Il est là... [Fantôme, sous

les traits de Lord Mac Rashley se tourne  
vers Juve. Juve le fixe d'un air ébahi] Oh,  
quelle horreur !

[Pendant une chasse à courre, Juve et  
Bertrand perdent leurs chevaux.]

Bertrand : Oh ! Là ! Le cheval !

Juve : Où ça ?

Bertrand : Là !

Juve : Mais c'est un merle !

Bertrand : Sous le merle.

Juve : Y a pas de cheval sous le merle !

Bertrand : Mais si !

Juve : Ah ben je vois plus le merle.

Bertrand : Vous voyez le cheval ?

Juve : Oui !!

Bertrand : Au dessus.

Juve : Ah oui, je vois le merle.

Lady Mac Rashley : Vous penserez à

Édouard ?

André : Naturellement, puisque je pense à  
vous !

Lady Mac Rashley : Promettez-moi qu'il ne  
souffrira pas trop. Le pauvre chéri !

André : Vous avez ma parole.

Lady Mac Rashley : Mais surtout ne le  
manquez pas !

André : Dans quelques instants, vous serez  
veuve.

André : Fallait que ce soit vous ou moi.

J'aime votre femme.

Lord Mac Rashley/Fantomas : Qu'est-ce  
que vous voulez que ça me fasse ! Je ne  
suis pas jaloux.

[Juve récupère le cheval de Fantômas,  
équipé d'un talkie walkie, depuis lequel on  
entend la voix de l'un des hommes du  
criminel qui tente de le contacter]

Voix : Alors patron, répondez. Est-ce  
qu'on peut rentrer ? Alors, qu'est-ce

qu'on fait ? Il commence à se faire tard !

Juve : Le cheval parle... Le cheval parle !

J'ai un cheval qui parle !

Voix : Alors qu'est-ce qu'on fait, on

rentre ? On rentre ?

Juve : Des hallucinations ! Des

hallucinations !

Voix : Alors, on rentre.

Juve : Oui, oui, oui, on va rentrer. On va

rentrer. Alors, passez devant, moi je vous

suis. Il parle... Il parle !

[Juve surprend Bertrand dans son lit]

Juve : Qu'est-ce que vous faites là, vous ?



Bertrand : J'ai oublié mon pistolet dans  
votre lit...

Juve : Vous croyez qu'ça prend ? Allez-  
vous en. Allez-vous en. Allez-vous en !  
C'est pas possible ! Quelle horreur !!!

[Juve vient d'expliquer le piège qu'il tend  
à Fantômas]

Juve : Je surgis.

Bertrand : Nous surgissons.

Lord Mac Rashley/Fantômas : Vous  
surgissez.

Inspecteur de Scotland Yard : Ils  
surgissent, oui, oui.

Anecdotes de tournage

Fantômas

Le début de la course-poursuite finale entre Juve, Fandor et Fantômas a été tourné sur la route des crêtes menant à La Roche-Guyon (95) et la fin dans la calanque d'En-Vau, à Marseille. Jean Marais réalisa pratiquement toutes ses cascades. Rémy Julienne commença sa carrière de cascadeur professionnel dans le cinéma grâce à Gil Delamare, le coordinateur des cascades du film car il avait besoin d'une doublure pour réaliser des acrobaties en

motos, Rémy, champion de moto-cross, fut alors engagé sur le plateau de tournage.

C'est le seul film auquel le cascadeur Jean Sunny accepta de participer pour la séquence de la voiture sans frein. Louis de Funès réalisa une cascade dans le film.

Lors de la course-poursuite finale, le commissaire saute d'un pont sur un train à vapeur en marche. Ne voulant pas se montrer inférieur face à son collègue Jean Marais, il exécuta cette cascade, sous la direction de Gil Delamare.

Avec 4,5 millions de spectateurs en salles,  
il fut l'un des grands succès de l'année,  
année de tous les succès pour Louis de  
Funès puisque sortit également Le  
Gendarme de Saint-Tropez qui assit  
définitivement sa popularité.

Le film fera plus de 60 millions d'entrées  
en URSS; un succès tel, qu'on envisagea un  
temps un Fantômas à Moscou.

Louis de Funès s'est blessé lors de la  
scène où il est suspendu par les bras à une  
grue au-dessus de Paris. Même s'il n'était  
qu'à seulement un mètre du sol, « certains

troncs nerveux, étirés par cette longue suspension, avaient provoqué une paralysie des muscles de l'épaule. ». L'acteur mettra plusieurs années pour retrouver, en partie, ses capacités.

Un nouveau Fantômas fut annoncé en 2002 avec Jean Réno et José Garcia dans les rôles titres. Le projet que devait réaliser Frédéric Forestier en 2003 fut gardé en réserve par « La Petite Reine », la société production de Thomas Langmann avant d'être réactivé début 2009. La nouvelle adaptation de Fantômas d'un budget de 50

millions d'euros serait finalement réalisé  
par Christophe Gans fin 2009 début 2010.

Le film *La Diabliesse aux 1 000 visages* de  
Chung Chang-wha (1969) s'inspire de façon  
indubitable du *Fantômas* de Hunnebelle.

Élément cocasse, les pendants de  
*Fantômas* et *Fandor* sont des femmes, une  
voleuse surnommée la « diabliesse » et une  
journaliste, alors que celui d'Hélène est un  
photographe.

En 1995, les Automobiles Peugeot ont  
utilisé le personnage du « *Fantômas au  
masque* », propre aux films d'Hunnebelle,

dans une publicité réalisée par Alain Berberian.

Fantômas se déchaîne :

Avant que le titre Fantômas se déchaîne ne soit officiel, il a failli se nommer La Vengeance de Fantômas ou Fantômas revient.

Olivier de Funès, fils de Louis, apparaît pour la première fois à l'écran dans ce film. Il jouera au total six fois aux côtés de son père, avant de devenir pilote de ligne.

Les scènes d'éruptions volcaniques du

Vésuve, lieu du repaire de Fantômas, sont  
extraites du film documentaire Les  
Rendez-vous du diable d'Haroun Tazieff.  
C'est la première centrale nucléaire  
française (Chinon A1 mise en service en  
1963 et qui produira de l'électricité  
jusqu'en en 1973) qui servit de décor aux  
méfaits de Fantômas. Une partie de ce  
site est maintenant visitable puisque cette  
centrale, rapidement surnommée la Boule à  
cause du réacteur et des échangeurs  
installés dans un bâtiment sphérique en  
acier de 55 mètres de diamètre, abrite le



musée de l'atome de Chinon depuis 1986.

C'est à l'intérieur de cette boule que le professeur Marchand travaille alors que Fantômas surgit pour l'enlever. D'autres plans du film ont également été tournés à Chinon, notamment le plan où le criminel inspecte une armée de laborantins affairés dans son repaire secret.

Max Douy, le responsable des décors et créateur de l'extravagant repaire du génie du mal, deviendra le décorateur d'un des James Bond, *Moonraker*

Jean Marais se fera pour une des

premières fois de sa carrière doubler dans la scène finale lors d'une course-poursuite s'achevant par de la chute libre. Ne possédant pas cette technique, Gil Delamare (responsable des effets spéciaux et cascades du film) le remplaça et régla cette séquence impressionnante et mémorable du film.

Pendant le tournage, à l'occasion de son cinquante et unième anniversaire, De Funès reçut une panoplie complète d'agent secret.

La couverture du premier album du groupe

Fantômas représente l'affiche espagnole de Fantômas se déchaîne (en espagnol : Fantômas Amenaza Al Mundo). Bien que le titre officiel de l'album soit Fantômas, beaucoup appellent cet album Amenaza Al Mundo.

Au départ, Louis de Funès ne devait pas jouer dans le second Fantômas. En effet, pendant le tournage du premier Fantômas, une suite a été écrite sans de Funès.

Toutefois, entre le tournage du premier Fantômas et le second Fantômas, Louis de Funès est devenu une vedette grâce à

trois films, *Le gendarme de Saint-Tropez* (7 millions d'entrées), *Fantômas* (4,5 millions d'entrées) et *Le corniaud* (12 millions d'entrées). André Hunebelle et Jean Halain décidèrent donc de créer un autre scénario avec le commissaire Juve, alias Louis de Funès.

*Fantômas contre Scotland Yard* :

Dans ce dernier opus de la trilogie Jean Marais dépassait la cinquantaine et avait beaucoup de mal à réaliser ses cascades.

Claude Carliez le coordinateur des cascades et combats du film a déclaré : «

Il y avait une tour de 15 mètres à grimper et j'ai dit : - « Écoute, Jean, si tu n'arrives plus à grimper arrête-toi ! » et finalement il a continué. Il est allé au bout de ses 15 mètres. Avec Jean on pouvait faire des choses merveilleuses. »

Seuls les plans du générique ont été tournés en Écosse près de Glasgow.

Contrairement au film précédent, Fantômas se déchaîne, qui avait permis à toute l'équipe d'apprécier Rome, aucun acteur n'a quitté le territoire français et le tournage s'est déroulé dans une Écosse

factice :

Le castle écossais de Lord Mac Rashley est en réalité le château de Roquetaillade situé en Gironde. L'intérieur du château fut reconstitué aux studios de Boulogne.

D'autres films ont d'ailleurs tiré parti de cette belle fortification (restaurée par Viollet-le-Duc) à l'instar du Pacte des loups.

Les scènes de chasse à courre sur la lande ont été tournées en Forêt de Fontainebleau (Seine-et-Marne).

De Fantômas à James Bond : Max Douy, le

responsable des décors, deviendra le  
décorateur d'un des films de la série  
James Bond, *Moonraker*.

Michel Thomass, qui joue le maharadjah,  
est d'origine russe. C'est donc dans sa  
langue maternelle qu'il parle, et non dans  
une langue indienne.







# BONUS

Les chansons des Gendarmes :

Do you Do you Do you Saint Tropez

Do you Do you Do you Saint Tropez

Do you Do you Do you Saint Tropez

Do you Do you Do you Saint Tropez

Et quand revient l'été à Saint-Tropez

Tous les garçons sont beaux à Saint-

Tropez

Toutes les filles sont belles à croquer

Au rendez-vous d'amour de Saint-Tropez

On court dans le vent

On se grille au soleil

On brûle ses vingt ans

On s'amuse on rit

On danse, on fait les fous

On chante, on vit sa vie

Do you, do you, do you Saint-Tropez

Do you, do you, do you Saint-Tropez

Do you, do you, do you Saint-Tropez

Do you, do you, do you Saint-Tropez

Le monde entier s'entasse à Saint-Tropez

Pour se rôtir la peau à Saint-Tropez

Pour barboter dans l'eau toute la journée

Et dans l'whisky la nuit à Saint-Tropez

Do you, do you, do you Saint-Tropez

Do you, do you, do you Saint-Tropez

Do you, do you, do you Saint-Tropez

Do you, do you, do you Saint-Tropez

L'amour c'est comme la mer à Saint-

Tropez

Ça change tous les jours à Saint-Tropez

Pour un seul de perdu dix de r'trouvés

On ne meurt pas d'amour à Saint-Tropez

Do you, do you, do you Saint-Tropez

Do you, do you, do you Saint-Tropez

Do you, do you, do you Saint-Tropez

Do you, do you, do you Saint-Tropez





Quand je suis loin de mon pays,

Ils font tout pour me plaire.

Que ce soit John ou Pierre,

Les garçons sont gentils.

Au garde à vous ou à genoux,

Chacun à sa manière

Efface les frontières

Entre mon coeur et lui.

Dans la ville immense où je me sens

perdue,

Ils m'emmènent visiter

Les plus beaux musées, les églises et les

rues.

Et le soir me font danser

Danser, danser, danser, danser.

Quand je suis loin de mon pays,

Je n'ai pas de problème !

Quand ils croient qu'on les aime,

Les garçons sont gentils.

Les garçons sont gentils !



*Geneviève Grad :*

*Geneviève est née en 1944 à Saint-Ouen d'un père typographe pour France-soir. Jeune, elle ne se destinait pas au métier de comédienne, mais voulait devenir danseuse. À 15 ans, elle est repérée par des producteurs. Elle s'embarque alors pour Rome pour tourner des bouts d'essai pour le film Les adolescentes, mais elle n'est pas retenue. Cela lui valut cependant d'être repérée par Michel Boisrond et elle obtient le rôle de la fille de Martine Carol dans Un soir sur la plage. Puis les rôles*

s'enchaînent tant au théâtre qu'au cinéma.

De 1964 à 1968, elle incarne Nicole

Cruchot, la fille du maréchal des logis-

chef Ludovic Cruchot (Louis de Funès)

dans les trois premiers films de la série

des gendarmes : *Le Gendarme de Saint-*

*Tropez*, *Le Gendarme à New York* et *Le*

*Gendarme se marie*. Elle y prête également

sa voix dans certaines chansons telles que

"Douliou Douliou, Saint-Tropez" ou "Les

garçons sont gentils". Après ce dernier

tournage, elle décide de prendre un peu de

recul avec cette profession, fatiguée

nerveusement.

Elle se réfugie chez des amis dans le Gers.

À l'époque, elle rencontre Igor Bogdanoff,

dont elle a un fils : Dimitri, né en 1976.

Elle a fait plusieurs métiers : assistante

de direction pour TF1, antiquaire avant de

travailler pour la ville de Vendôme. Elle

épouse au printemps 1993 Jean Guillaume,

un architecte, après 11 ans de vie

commune. La page du cinéma est

complètement tournée.

Elle a, entre autres, joué dans deux films

avec Paul Guers comme partenaire : Flash

Love (1972) et Libertés sexuelles (1977).

On a pu aussi la voir dans plusieurs téléfilms et séries télévisées des années 1960 et 1970, dont Frédéric le Gardian, ainsi qu'au théâtre.



Fantômas :



Reprenant les personnages principaux

(Fantômas, le journaliste Fandor, le

commissaire Juve, Hélène et Lady

Beltham) de l'œuvre, Hunebelle et Jean

Halain son fils et scénariste proposent

dans la trilogie un Fantômas d'un genre

nouveau, loin de la matière littéraire de

Pierre Souvestre et Marcel Allain. On

retrouve bien l'inquiétant criminel aux mille visages mais le climat macabre est escamoté au profit d'un mélange de fantaisie, d'humour et d'action. La formule du Fantômas selon Hunebelle : l'action (Marais) + le rire (De Funès) + le charme (Demongeot) + la menace (Marais en Fantômas masqué/Raymond Pellegrin la voix inquiétante de Fantômas) le tout imprégné de références à la culture « pop » française des années 1960 (les premiers films de James Bond, la DS, le Type H, la science-fiction, la Terrasse Martini sur les

Champs-Élysées, la télévision, etc.).

Même si plus de 50 ans séparent la parution du premier roman de cette adaptation, Marcel Allain, un des deux pères de Fantômas, a pu découvrir la trilogie et dans la préface de *Sur la piste de Fantômas*, Mylène Demongeot écrit : « Je me souviens avoir rencontré Marcel Allain au moment où il achevait la lecture du scénario..., il n'était pas content du tout ! Mais, après le grand succès du film, il semble qu'il se soit résigné, et, au final, il a été satisfait de voir son Fantômas

revivre de cette façon-là. » Toutefois, certains aspects des films ont passablement irrité Allain, comme la cour que fait Fantômas à Hélène dans les deux premières aventures (dans les romans, Fantômas est le père d'Hélène) ou le frère que l'on donne à Hélène dans Fantômas se déchaîne.

Dans le premier épisode de la trilogie, Fantômas apparaît également sous un jour misogyne qu'on ne lui connaissait pas dans les romans. Parlant de Lady Beltham, il déclare : « C'est la femme idéale. C'est



bien simple : elle a tous les défauts. »

Les deux premiers Fantômas de Hunebelle

subissent l'influence des films de James

Bond, phénomène cinématographique,

sociologique et culturel majeur de

l'époque. Le premier film de la série,

James Bond 007 contre Dr. No sort deux

ans auparavant et Hunebelle propose, selon

l'expression du premier assistant sur

Fantômas se déchaîne Jean-Pierre

Desagnat, « une version pleine de

bonhomie des films de James Bond » qui

déferlaient alors sur les écrans. La

référence est même explicite dans les dialogues lorsque le commissaire Juve/Louis de Funès tance ses policiers dans Fantômas se déchaîne : « De quoi auriez-vous l'air si Fantômas était arrêté par un zéro-zéro-quelconque ?/.../ Nous sommes à l'époque des agents secrets et des gadgets/.../ Vous n'allez jamais au cinéma ? »

Pensant l'intérêt du public émoussé pour ce genre, les scénaristes et le metteur en scène décident de revenir aux sources pour le dernier volet de la série. Hunebelle

déclare dans le journal *Combat* en mars 1967 : « Nous allons nous rapprocher du Fantômas traditionnel, celui des romans de Marcel Allain, et renoncer à l'esprit James Bond ». S'il est vrai que cet épisode est plus macabre que les deux précédents (un cadavre apparaît puis disparaît, etc.), on retrouve encore dans le film quelques ingrédients du cocktail «bondien» comme les gadgets (la moviebox), les véhicules extraordinaires (une fusée), les cascades, etc.

Alors que dans les romans, Fantômas ne

cherche qu'à amasser les richesses, chez Hunebelle, Fantômas devient un méchant à la James Bond, ayant un « objectif » comme dominer ou détruire le monde. Ainsi, dans Fantômas se déchaîne, il affirme qu'il sera bientôt le maître du monde et se propose d'asservir les masses en utilisant un rayon hypnotique alors que dans Fantômas contre Scotland Yard, il annonce être dans la capacité de faire sauter la planète.

Ce Fantômas, contrairement au personnage de Allain et Souvestre, s'intéresse à la

Science. Par exemple, dans *Fantômas* et *Fantômas se déchaîne*, le « Dr Fantômas » désire se livrer à des expérimentations sur les cerveaux de Fandor et Juve. Le savant se double d'un technicien de génie inventant des gadgets dignes de la science-fiction. Certes le héros négatif des origines avait parfois recours à des accessoires simples, mais rien de comparable à la sophistication atteinte dans les films, à tel point que dans *Fantômas se déchaîne*, on nous montre le criminel dans un laboratoire où il dirige

une armée de savants à sa solde sans doute chargés de lui fournir les moyens d'accomplir sa « mission ».

Finalement, comme beaucoup des adversaires de James Bond, le Fantômas high-tech possède des repaires vastes et ultra modernes, inspirés de la science-fiction. Le décorateur Max Douy responsable du décor du repaire de Fantômas se déchaîne deviendra le décorateur d'un James Bond, Moonraker. Lorsqu'il apparaît sous sa propre identité, l'apparence du Fantômas de Hunebelle ne

peut qu'impressionner le spectateur. Dans les trois films, le monstre ne dissimule pas son visage par une cagoule comme souvent le personnage des romans mais sous un masque qui lui compose un second visage, sans trait et qui semble continuellement esquisser un sourire sarcastique. Ce masque, dont Jean Marais s'attribue l'invention et qui fut développé par le décorateur Gérard Cogan, donne au personnage un côté inquiétant et presque inhumain. Pour le reste, le nouveau Fantômas n'est plus habillé en maillot de

gymnaste et cape noire, mais il est vêtu très élégamment, chemise et cravate sombre sur costume sombre, cédant aux canons de la mode la plus hype des années soixante.

Au-delà de l'apparence, il y aussi la voix de Fantômas, cette voix inquiétante et belle qui ajoute à l'étrangeté du criminel.

D'ailleurs ce n'est pas Jean Marais, son incarnation, qui lui prête sa voix, mais un autre, Raymond Pellegrin. Aussi comme le remarquent les auteurs de Fantômas, style moderne, « il faut donc désormais deux



acteurs (un pour l'image, un pour le son) pour représenter Fantômas. Après avoir pris les apparences de tout le monde, il devient lui même sujet clivé qui ne tient plus ensemble, pure construction figurale faite de fragments d'autres corps ».

Dans la trilogie, Jean Marais joue à la fois le rôle de Fandor et celui de Fantômas.

Suivant les scènes, il est à la fois le bourreau et la victime, le poursuivant et le poursuivi, etc. Dans Fantômas se déchaîne, Jean Marais joue un troisième rôle, celui du professeur Lefebvre. Comme Fandor et

Fantômas vont prendre l'identité du savant, Jean Marais est donc dans le film à la fois Fantômas, Fandor, le professeur, Fantômas en professeur Lefebvre et Fandor en professeur Lefebvre. Tous se courent après et se tapent dessus, ce qui permet à Azoury et Lalanne d'écrire : « On frôle alors le film fantômassien absolu, où un seul acteur se serait emparé de tous les personnages et peuplerait à lui seul tous les plans dans toutes ses métamorphoses ». Le Juve incarné par Louis de Funès dans les trois films est loin

du Juve de Souvestre et Allain. Dans les romans, le policier est un calculateur qui établit des plans extraordinaires et qui possède une étonnante puissance de déduction à la Sherlock Holmes. Le Juve de Hunebelle est très différent, râleur et gaffeur, et l'interprétation trépidante de De Funès, génial dans Fantômas contre Scotland Yard selon Jean Tulard dans son Dictionnaire du cinéma, entraîne la trilogie vers le comique. De plus, entre le premier et le dernier Fantômas, De Funès accumulant les succès avait changé de

stature et Michel Wyn, le réalisateur de la seconde équipe sur Fantômas contre Scotland Yard confie : « Le rôle de Jean Marais était escamoté au profit des pitreries de De Funès, au fur à mesure des films. Marais éprouvait une certaine amertume, il dépassait les cinquante ans et avait du mal à effectuer les cascades ». Jean Marais et Louis de Funès auraient demandé des cachets exorbitants, et par conséquent, les producteurs décidèrent de ne pas donner suite comme Mylène Demongeot l'a déclaré à différentes

reprises, notamment lors de son interview  
du 18 août 2009 par Julia Baudin pour  
TVMag.com :

« — TVMag : On dit que l'ambiance sur les  
tournages s'est dégradée, et que la  
production a renoncé à un quatrième  
épisode.

— Mylène Demongeot : Le génie comique  
de Louis de Funès faisait de l'ombre à  
Jean Marais. De Funès ne pouvait pas  
faire autrement, Marais l'a mal pris. On le  
sent dans le troisième épisode. Après, la  
question des salaires a définitivement

réglé le problème. »

Michel Magne est le compositeur de la bande originale des trois films. Cette musique n'a pratiquement pas fait l'objet d'exploitation discographique, puisque seul un 45 tours de quatre titres a été pressé lors de la sortie de *Fantômas se déchaîne*. Lorsqu'en 1969, un incendie dans le studio du château d'Hérouville détruit une bonne partie des archives, bandes et partitions du compositeur, la musique de la trilogie semble définitivement perdue. Pourtant, en 2001, soit 15 ans après la mort du

musicien, Raymond Alessandrini, arrangeur  
et pianiste de Magne, reconstitue la  
partition à partir des éléments encore  
disponibles et de repiquages sur les films.  
Suite à ce patient travail, la musique est  
réenregistrée en une seule journée le 18  
janvier 2001 par une vingtaine de  
musiciens, comme en 1964, et trouve enfin  
sa consécration discographique.

**FIN**